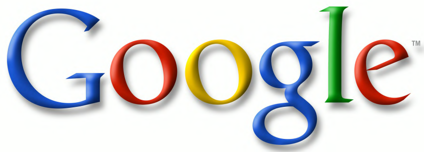


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

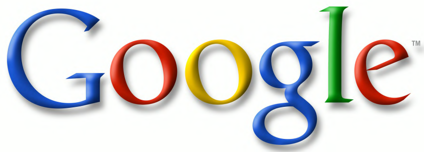
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 405682


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY

[illegible]

F
308
.A68

STOIRE D'UN GRAND PEUPLE



Son Excellence Monsieur GERMAIN RIESCO
Président de la République du Chili

1
3081
.A681

STOIRE D'UN GRAND PEUPLE

milieu des précipices, ce peuple de vaillants à su se couronner des épis d'or qui ne fleurissent que dans les champs du progrès et sous l'égide de la paix et de la liberté.

Saluons-le!

Paris, 1903.

HISTOIRE D'UN GRAND PEUPLE

CHAPITRE I

Temps primitifs

D'après toutes les recherches qui ont été faites dans l'obscurité qui entoure le passé de l'Amérique du Sud avant sa découverte par Christophe Colomb, il résulte que les premiers habitants du Chili étaient des Indiens qui vivaient errants dans la campagne et sur les hautes cordillères avec leurs femmes et leurs enfants. A certains endroits se réunissaient plusieurs familles qui occupaient chacune sa *ruca*, c'est-à-dire cabane; mais nulle part ces cabanes n'étaient assez nombreuses pour former une ville ni même un village.

Les *rucas* étaient divisées en plusieurs appartements destinés aux diverses femmes que l'homme avait le droit d'épouser selon sa fortune. Ils n'avaient pas de meubles et ne jouissaient d'aucune commodité. Le mari, les femmes et les enfants couchaient pêle-mêle sur le sol. De grosses pierres ou

des troncs d'arbres leur servaient d'oreillers ; ils se couvraient avec des feuilles sèches; peu d'indiens avaient le bonheur de posséder une peau de *huanaco* ou de *vicuna* pour se protéger contre le froid durant les nuits glacées de l'hiver, car le territoire du Chili s'étend entre les parallèles 17° 57' et 55° 59' de latitude sud, se terminant par la Terre de Feu 34° 41' au nord du pôle antarctique.

A cette époque les animaux domestiques étaient inconnus aux peuples de ces contrées qui, ignorant également l'agriculture, n'avaient ni blé ni aucun autre produit cultivé. Ils ne se nourrissaient donc que de pommes de terre et de fruits qu'ils trouvaient dans les bois et ne mangeaient de la viande que par hasard, quand ils avaient chassé dans les montagnes un *huanaco*, un lion ou quelqu'autre animal sauvage.

Ces indiens avaient à vaincre tant de difficultés pour trouver leur nourriture, qu'ils souffraient toujours de la faim, et que, très souvent, réduits par le besoin, ils devaient se contenter de quelque dégoûtant reptil. Ils avaient coutume de manger leurs prisonniers de guerre, ne se donnant même pas la peine de faire cuire leur chair qu'ils dévoraient toute crue.

Pour faire du feu dans leurs cabanes, ils employaient le procédé des âges primitifs, c'est-à-dire frottaient rapidement un morceau de bois dans le trou d'un autre plus sec, en le roulant entre leurs mains pendant un certain laps de temps, au bout

duquel une étincelle jaillissait qui se propageait ensuite à l'aide d'herbes séchées au soleil.

Pour conserver leurs provisions et préparer leurs repas ils se servaient de vases faits avec l'écorce d'un arbre et, comme ceux-ci ne pouvaient se placer sur le feu, les femmes employaient un système très curieux pour chauffer l'eau, cuire le poisson et préparer, par exception, quelques aliments : elles allumaient un grand feu, y jetaient des pierres qu'elles laissaient chauffer à blanc, puis elles les mettaient dans leurs vases d'écorce remplis d'eau et renouvelaient cette opération jusqu'à ce que l'eau fusse en ébullition.

Les indiens allaient presque toujours nus et seulement quelques chasseurs habiles se couvraient, comme d'un trophée, de la peau de l'animal qu'ils avaient abattu. Aussi bien les hommes que les femmes aimaient à se parer de plumes et de bijoux faits avec des pierres de couleurs ou des coquillages ramassés au bord de l'Océan.

C'était seulement pendant la guerre qu'ils avaient un chef, appelé *Cacique*, mais en temps de paix ce chef ne jouissait d'aucune autorité car chacun vivait entièrement à sa guise sans obéir à personne.

Le courage était apprécié, parmi eux, comme la plus grande des qualités et, dans les combats, ils étaient plus féroces encore que le lion et le tigre.

Les femmes étaient vendues au mari par leurs parents de même que le père avait le droit de vendre ses enfants, même en bas âge.

Ces indiens ne connaissaient ni le fer ni le cuivre ; ils employaient la pierre, les coquilles, les arêtes de poissons et les os des animaux pour fabriquer leurs armes, leurs ornements et toutes les choses rudimentaires dont ils se servaient dans la paix comme dans la guerre.

Par tous ces détails on verra que ce peuple ne disposait point d'autres ressources que celles dont la nature favorise les animaux; or, son existence était fort pénible.

A l'égard des croyances religieuses, ces indiens ne pouvaient comprendre que la pluie, le tonnerre et le vent étaient des effets naturels et ordinaires sur la terre et, par suite, ils pensaient qu'un être très puissant ordonnait ces choses, de même que les maladies et la mort; mais en vérité ils n'avaient point l'idée de Dieu, ou du Premier Principe, comme nous l'avons. Ils ne possédaient pas non plus la notion du bien et du mal. Au contraire, ils considéraient comme bonnes bien des mauvaises actions : par exemple battre sa mère ou son père ; voler et agir cruellement envers le prochain. Un indien étant un jour appelé en témoignage au sujet de son neveu, répondit : « Il est déjà grand, il lutte avec son père et donne de bons coups à sa mère ». C'était une des meilleures recommandations !

L'idée de la métempsycose constituait une de leurs croyances religieuses. Ils croyaient que les guerriers les plus vaillants étaient transportés dans *les nuages* après leur mort et que, là-haut, ils

continuaient à combattre au milieu des tempêtes.

Ils enterraient soigneusement les morts et, près des tombeaux, mettaient des aliments et des liqueurs et y faisaient aussi un grand feu pour que le défunt puisse se nourrir et se chauffer dans sa nouvelle existence.

Cette cérémonie se terminait par une fête et, au bout d'un an, on y retournait pour raconter au mort tous les évènements survenus depuis son dernier jour; les femmes, les parents et les amis du mort venaient renouveler la provision de nourriture et de liqueurs et s'entretenaient avec lui durant plusieurs heures comme s'il les entendait.

Les indiens étaient si convaincus de la présence des esprits à côté de ceux qu'ils avaient aimés que, dans chaque foyer, on répandait soigneusement une partie de ce que l'on buvait pour désaltérer l'esprit du mort aimé.

CHAPITRE II

Invasion des Péruviens

Comme l'on sait, le Pérou est au Nord du Chili sur la côte du Pacifique ; or à cette époque, les indiens, habitants de ce pays-là, obéissaient à un chef qu'on appelait *Inca*, ses sujets avaient pour lui un amour idolâtre, car il les gouvernait avec sagesse et bonté ; sa personne était sacrée. Aucun n'osait le toucher ni même le regarder en face ; ceux qui parvenaient à en avoir la permission devaient s'approcher les pieds nus et avec une charge sur l'épaule comme signe de soumission.

L'*Inca* portait des boucles d'oreilles si longues et si lourdes que le lobe de cet appendice descendait jusque sur ses épaules. Le peuple considérait un pareil phénomène comme une preuve de supériorité. Les vêtements de l'*Inca* étaient faits de peaux ou de tissus des plus fins, superbement garnis d'or. Dans son palais il avait plus de huit mille personnes pour son service.

Les lois et les arrêts de l'*Inca* s'accomplissaient fort sévèrement ; ses sujets lui obéissaient avec tant d'humilité, de même qu'à ses délégués, qu'il n'y avait dans ce pays aucune des perpétuelles guerres qui désolaient le peuple voisin, les Chiliens. Nous verrons bientôt comme cet état de révolte a merveilleusement changé, après l'écoulement de quelques siècles.

L'Inca avait alors une puissante et nombreuse armée pour garder l'ordre, et quelquefois il s'en servait pour conquérir encore de nouveaux territoires et augmenter son Empire.

Quelques temps avant l'arrivée des espagnols dans l'Amérique du Sud, un de ces monarques péruviens ordonna à ses soldats, on ne sait pas au juste à quelle époque, qu'ils fussent au Chili pour y proclamer sa domination. Comme les chiliens n'étaient point préparés pour défendre leur indépendance, les lieutenants de l'Inca purent à l'aise arriver jusqu'à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville de *Quillota*, et plus tard à la rivière de *Bio-Bio*, mais les chiliens, s'étant ressaisis, les combattirent courageusement et les péruviens furent forcés d'abandonner une grande partie de leur conquête.

On peut dire que cette invasion fut le point de départ de la civilisation de ces indiens qui apprirent alors à domestiquer les animaux sauvages, à profiter de leur laine pour fabriquer des tissus et faire des vêtements, à semer du maïs et des haricots, à exploiter les mines d'or, de cuivre et de fer

qu'on trouve en diverses contrées du pays. C'est depuis ce temps que les indiens commencèrent à jouir de quelques relatives commodités, parce qu'ils purent dédier leur force aux travaux de l'agriculture et des mines, et, obligés qu'ils furent de prêter obéissance aux soldats de l'Inca, ils cessèrent de se faire la guerre les uns aux autres pour s'occuper d'améliorer leurs conditions d'existence.

CHAPITRE III

Arrivée des Espagnols

Un siècle s'était à peine écoulé depuis que les péruviens avaient conquis le nord du Chili, lorsque 180 aventuriers espagnols arrivèrent au Pérou l'an 1532; ils étaient partis de Panama à la recherche de l'or, sous le commandement de *François Pizarro* chef capable des entreprises les plus hardies.

Ces espagnols, malgré leur petit nombre, étaient invincibles, et grâce au pouvoir de leurs armes, qui effrayaient les sauvages, commirent au Pérou d'épouvantables forfaits en tous genres. L'Inca *Atahualpa*, étant invité par Pizarro à une entrevue, eut la naïveté de se présenter devant lui comme devant un ami, ses principaux serviteurs et toute son armée étaient sans armes. Soudainement et à un signe de Pizarro, les espagnols qui s'étaient cachés dans leur camp, chargèrent en colonnes ser-

rées contre Atahualpa et les siens et firent, sans pitié, un horrible carnage. Le secrétaire de Pizarro écrivit plus tard que les indiens tués furent deux mille, et quelques autres témoins ont fait monter le nombre à dix mille. Ce qui semble le plus vrai c'est que personne ne s'est occupé de les compter; chargés par surprise dans une place sans issue, les malheureux indiens moururent comme des moutons livrés à des bêtes féroces.

L'Inca prisonnier, comprit bientôt que les conquérants cherchaient seulement des richesses; alors il fit dire à Pizarro qu'il s'engageait à couvrir d'or tout le pavé de la prison en échange de sa liberté. Les espagnols qui l'écoutèrent pensèrent qu'il ne pourrait tenir un pareil engagement. Atahualpa ajouta tout de suite que non seulement il le ferait, mais qu'il remplirait d'or la chambre tout entière, jusqu'à la hauteur, qu'étant debout, il désigna avec le doigt, et il promit de même de remplir deux fois avec de l'argent une chambre voisine. A ces paroles Pizarro fit tirer une ligne rouge sur le mur à la hauteur marquée par l'Inca et appela un écrivan pour signer l'acte solennellement.

Atahualpa fit honneur à sa parole, tous ses serviteurs s'occupèrent depuis ce jour de transporter au campement de Pizarro tous les objets en or et en argent qui garnissaient ses temples et ses palais. Cet immense trésor eut une valeur équivalente à plus de 300.000.000 de francs. Les espagnols, après s'être partagé ces milions, trahirent leur parole,

puisqu'au lieu de rendre à l'Inca sa liberté ils le firent mourir dans le supplice.

Pour se mettre à l'abri de la convoitise des espagnols, les indiens péruviens leur racontaient que dans le sud du pays il y avait un territoire nommé le Chili, où abondaient les mines d'or et duquel provenait le trésor délivré par Atahualpa. Sous l'influence de ce conte, un espagnol ambitieux, Diégo de Almagro, qui était arrivé au Pérou après la mort de l'Inca et n'avait eu aucune part dans le partage de ses richesses, organisa une expédition pour la conquête du Chili. Aussitôt qu'il se mit en marche à la tête de 500 soldats, Almagro comprit qu'il n'arriverait pas au but de son expédition s'il ne s'approvisionnait abondamment de vivres pour un si long voyage au milieu des déserts et des cordillères. Il commit alors l'iniquité de dépouiller les indiens qui habitaient le sud du Pérou et même de se servir d'eux comme bêtes de somme pour transporter les vivres et les bagages de son armée.

Cette expédition qui devait aboutir à la découverte du Chili fut des plus pénibles. Au début les espagnols purent profiter d'un chemin construit par les soldats d'Atahualpa, mais plus avant il fallut traverser les Cordillères tout à fait couvertes par les neiges, au milieu de précipices presque infranchissables. Le froid était si glacial que journellement la mort diminuait le nombre des expéditionnaires. On raconte qu'un espagnol eut les doigts de *pieds gelés* au point qu'ils restèrent collés

aux bottes qu'il portait, de telle façon que lorsqu'il voulut se déchausser pour dormir ses dix doigts restèrent dans ses bottes sans qu'il s'en aperçut immédiatement.

La famine fit aussi ses effets en causant la mort de beaucoup d'indiens et même d'une centaine des compagnons d'Almagro. Ils laissaient tant de cadavres sur leur chemin qu'une bande de *Condors* (1) volait derrière les conquérants pour faire souvent un triste banquet de leurs dépouilles.

Ce fut au bout de six mois qu'Almagro arriva à l'endroit où aujourd'hui se trouve la ville de *Copiapo* et il n'était accompagné que de la moitié des espagnols qui avaient affronté les risques et les fatigues de cette malheureuse expédition. Les chiliens du nord qui connaissaient les cruautés commises au Pérou par les espagnols avaient pris d'avance le parti de se cacher dans leurs montagnes ; mais, Almagro les persécuta sans pitié en faisant grand nombre de prisonniers qu'il brûlait tout de suite.

Quand Almagro arriva à la rivière *d'Aconcagua* il rencontra un espagnol nommé *Barrientos* qui avait vécu longtemps avec les indiens. Pour le punir d'une faute, Pizarro avait fait couper les oreilles à Barrientos qui, honteux de cette mutilation, déserta l'armée espagnole pour se cacher dans un endroit

(1) *Condor*, oiseau semblable à l'aigle mais dont le vol est *bien plus élevé*. Il abonde dans les montagnes du Chili, et *est devenu l'emblème* de cette République dans son écusson.

où ses compagnons d'armes ne pussent jamais le revoir. Dès lors, il vécut en paix avec les indiens en leur souhaitant du bien, car ils lui avaient accordé la plus noble hospitalité, et ce fut pour cette raison que lorsqu'il apprit qu'Almagro s'approchait, il leur conseilla de le recevoir en ami pour éviter ses représailles.

Les Chiliens suivirent le conseil de Barrientos, le *Cacique* alla à la rencontre des espagnols et leur offrit ses services, conduite à laquelle Almagro correspondit par quelques cadeaux. Mais cette amitié entre les indiens et les espagnols dura peu de jours. Almagro gardait comme domestique un péruvien nommé Felipillo, celui-ci qui avait été témoin des cruautés des espagnols envers les siens avertit le *Cacique* qu'il fallait toujours se méfier d'eux, et que s'il voulait sauvegarder la liberté de sa tribu il devait faire un massacre des espagnols pendant qu'ils dormaient. Les indiens n'eurent pas le courage nécessaire pour cette entreprise et la crainte leur fît abandonner leurs *rucas* et se cacher dans les montagnes. Felipillo prit aussi la fuite, mais dans la persécution ordonnée par Almagro il fut rattrapé et coupé en morceaux devant les indiens épouvantés.

Après cette punition il leur promit de ne plus les maltraiter et parvint à les faire rentrer dans leurs *rucas*.

CHAPITRE IV

Retraite d'Almagro

Les espagnols étaient allés au Chili dans le seul but de s'enrichir. Ils demandaient continuellement aux indiens où se trouvaient les mines d'or et faisaient de soigneuses recherches dans toutes les maisons avec l'espoir d'y rencontrer les richesses si désirées ; mais cet espoir ne fut point réalisé, car les habitants du pays vivaient au contraire dans la misère.

Almagro comprit enfin qu'on l'avait trompé et eut la peine de voir le découragement de ses soldats, puisqu'on ne pouvait rien taire dans un pays si pauvre. Il donna donc l'ordre de se préparer pour retourner au Péou.

Avant de se remettre en marche, les espagnols commirent toutes sortes d'atrocités contre ces indiens pacifiques et loyaux qui les avaient reçus *en amis. Ils finirent* par mettre le teu à toutes les

cabanes et les réduisirent à l'esclavage le plus inhumain en se servant aussi d'eux comme bêtes de traits pour effectuer leur voyage de retour. Ce fut ainsi que s'accomplirent tous les malheurs prédits par Felipillo.

Attachés au cou par douzaine et chargés des bagages des espagnols ils marchaient toute la journée sans prendre ni repos ni nourriture que lorsqu'ils ne pouvaient plus bouger. Si l'un deux, évanoui par la fatigue, s'arrêtait, les espagnols le forçaient à coups de bâtons de se relever. Celui qui mourait ou tombait malade, on lui coupait la tête, afin de n'avoir pas la peine de trancher la corde qui l'attachait aux autres ou de défaire le nœud.

On n'a jamais vu une conduite si injuste et si barbare que celle que ces conquérants menaient envers ces indiens innocents et naifs qui, croyant à la vérité de leurs promesses s'étaient livrés avec une entière confiance.

M. Prescott, le grand historien anglais a dit à cet égard : « Le cœur frissonne à la narration de tant d'atrocités commises contre un peuple inoffensif, ou qui, du moins, n'avait d'autre crime que celui de défendre son propre territoire. »

Il faut remarquer que les soldats espagnols étaient courageux, habitués à se battre dans les guerres européennes, qu'ils étaient allés en Amérique à la recherche de richesses avec la résolution de défier tous les dangers. Mais les indiens du *Chili, principalement* les *Araucans*, avaient auss

un grand courage et avaient fait le sacrifice de leur vie dans la lutte contre ces étrangers qui venaient leur arracher leur liberté et leurs terres.

Si les deux belligérants s'étaient battus avec des armes égales, il est certain que les indiens auraient vaincu, car ils étaient plus nombreux et défendaient leur bien. Ce fut seulement la supériorité de leurs armes qui donna la victoire aux espagnols et leur permit de dominer le Chili et presque toute l'Amérique.

Quand les indiens virent pour la première fois les cavaliers espagnols ils furent effrayés en pensant que l'homme et la bête étaient un seul animal, un seul corps. Ils s'étonnaient de la vitesse des chevaux à la course, de leur force dans la bataille et de leur intrépidité pour se lancer dans toutes les directions. Le bruit des fusils et des canons fut aussi un motif d'admiration et de stupeur pour eux; ils n'arrivaient pas à comprendre comment il se faisait que ces armes pussent donner la mort à des hommes qui étaient au loin. Les détonnations et la fumée de la poudre augmentaient encore cette surprise.

Donc la différence entre les armes des espagnols et celles des indiens fut la seule raison du résultat.

On doit ajouter que les naturels, effrayés par la soudaine apparition de ces gens et le pouvoir de leurs armes crurent au premier abord qu'ils n'avaient point affaire à des hommes mais à des dieux immortels, erreur qui aida beaucoup les espagnols dans

leur conquête ; mais quand les indiens virent que les vainqueurs étaient aussi soumis aux maladies et à la mort ils les regardèrent sans crainte et depuis lors ils luttèrent, furieux de s'être laissés conquérir par des êtres mortels.

La défaite d'Almagro dans l'entreprise de la conquête du Chili et le retour de ses soldats au Pérou dans le plus triste état de dénûment, firent considérer ce pays comme le seul que les espagnols devaient dédaigner dans toute l'extension de l'Amérique.

Il y eut cependant un capitaine, *Pierre de Valdivia*, plus ambitieux de renommée que de richesse. Il s'était déjà distingué comme officier sous les ordres de Pizarro, et, se sentant assez capable et courageux pour devenir chef de conquérants, il forma le projet d'aller au Chili réduire les indiens à l'autorité du roi d'Espagne et les gouverner au nom de celui-ci. Les phrases suivantes d'une lettre qu'il écrivit au roi donnent l'idée de son caractère : « Je ne désire que découvrir et peupler des terres pour Votre Majesté, afin de laisser bien hautes ma mémoire et ma renommée ».

Avec ses propres ressources, c'est-à-dire, avec tout ce qu'il avait pu acquérir dans la conquête du Pérou, *Valdivia* organisa l'an 1540 un corps expéditionnaire de 150 hommes, et à la tête de cette petite colonne il traversa bien des centaines de lieues jusqu'à son arrivée à la rivière du *Mapocho*.

Les indiens, qui conservaient les noirs souvenirs

des violences d'Almagro, abandonnèrent leurs cabanes pour chercher un refuge dans les bois. Aussitôt que Valdivia apprit cette nouvelle, il recommanda à ses soldats d'essayer par tous les moyens possibles de se concilier leur amitié. Cette conduite donna les meilleures résultats, car les indiens perdant petit à petit la crainte, retournèrent à leurs rucas, s'occupèrent de nouveau de leurs plantations, tandis que les espagnols purent, de leur côté, s'établir pacifiquement comme maîtres du pays.

CHAPITRE V

Fondation de Santiago

Campé dans la plaine qu'occupe Santiago et au pied du Mont *santa Lucia*, Valdivia fut le fondateur de cette ville, à présent Capitale de la République, le 12 février 1543. Le terrain fut distribué aux conquérants qui, de suite, se mirent à bâtir leurs habitations, et, dans un coin de la Place d'Armes on éleva un petit temple qui est devenu une magnifique cathédrale. Les premières maisons de la capitale du Chili n'avantageaient point les humbles rucas des indiens.

D'après les renseignements fournis par Almagro, Valdivia savait, qu'au Chili, on ne pouvait compter comme nourriture que sur des pommes de terre, du maïs et quelques fruits sauvages. Il apporta donc plusieurs sacs de blé et de semences de légumes, ainsi que beaucoup de porcs et de poulets, mais il *ne put conduire les* vaches ni les moutons, car cela

était impossible à travers les déserts, ce fût seulement plus tard, et par mer, qu'on réussit à amener ces animaux.

Dans le besoin de ressources pour affermir sa conquête et l'étendre vers le sud, Valdivia décida l'exploitation des mines d'or de *Viña del mar,* droit qui se trouve sur la côte, tout près de Valparaiso, port principal du Chili. Les indiens furent employés de force à ces tâches dans lesquelles il leur fallait travailler jour et nuit comme des esclaves.

Valdivia put ainsi réunir une considérable quantité d'or, mais ce fut au prix de la patience des indiens qui, à la fin, résolurent de se révolter et de tuer tous les conquérants pour mettre un terme à leur tyrannie.

Dans une lettre adressée au Roi d'Espagne, Valdivia dit qu'il mettait un tel empressement à la recherche de l'or, parce qu'il fallait acheter les hommes, et que seulement l'appât des richesses pouvait les décider à quitter le Pérou pour émigrer au Chili. Avec ces sophismes, les conquérants prétendaient justifier leur cruelle conduite mais ne cessaient cependant de donner aux victimes de nouvelles raisons de se soulever.

Une nuit, pendant que les espagnols dormaient, les indiens firent irruption dans Santiago avec le dessein de tuer leurs ennemis. Le moment était bien choisi pour l'attaque, non seulement parce que *les espagnols* reposaient sans aucun soupçon du

danger, mais aussi parce que Valdivia s'était absenté pour reconnaître le sud du pays avec la plus grande partie de son armée.

Le nombre des indiens qui firent l'assaut de Santiago était de 6.000, tandis que Valdivia n'y avait laissé que 20 soldats d'infanterie et 30 de cavalerie sous le commandement du Capitaine *Alonso de Monroy*.

La bataille commença à trois heures du matin. Une foule d'indiens remplissait la ville et augmentait, chez les espagnols, la confusion de la surprise par les cris épouvantables qu'ils poussaient au milieu du combat. Les cinquante hommes de Monroy étaient forcés de lutter dans les conditions les plus défavorables; ils ne connaissaient même le nombre de leurs adversaires et dans l'obscurité de la nuit ne parvenaient pas à se battre en champ libre comme il aurait fallu pour profiter des avantages de la cavalerie.

Valdivia avait eu la prévision de faire construire une forteresse dans la ville, ce fut là que les espagnols se retranchèrent enfin, mais ils y furent assiégés par les indiens qui, pendant quinze heures se livrèrent à des assauts furieux et répétés.

La situation des espagnols, malgré le pouvoir de leurs armes, devenait de plus en plus critique, parce qu'ils n'avaient pas le temps de se reposer pour renouveler leurs forces, tandis que les indiens, encouragés par la victoire, se battaient comme des *tigres aveuglés* de fureur, le sang des morts et des

blessés, au lieu de les apaiser, les excitait davantage.

Un instant Monroy craignit que les indiens ne réussissent à prendre la forteresse si la bataille se prolongeait dans ces conditions durant toute la nuit, et pour éviter ce dénouement il rangea son infanterie en carré, lui fit faire un rempart avec sa cavalerie et sortit lui-même du fort pour attaquer au lieu de se défendre. Au moment de sa sortie, il fit décapiter tous les prisonniers et jeter leurs têtes parmi les assaillants pour les terroriser.

Les indiens ne purent opposer aucune résistance à l'attaque de la cavalerie espagnole, ils prirent bientôt la fuite, poursuivis de près par leurs ennemis qui les massacraient à coups de sabres.

Il y avait, parmi les espagnols, une femme, *Ines de Suarez*, qui se battait comme le plus courageux des soldats ; pendant l'attaque du fort, elle divisait son temps entre le soin des blessés et l'attaque des indiens et l'on raconte que, de sa propre main, elle décapita un des caciques prisonniers. Quand les espagnols sortirent de la forteresse, Ines de Suarez, habillée et armée comme un guerrier, se distingua par le nombre des ennemis qu'elle abattit. On doit nommer aussi un prêtre, Jean Loup, qui se conduisit envers les indiens comme un vrai loup au milieu d'un troupeau de moutons.

Le lendemain du combat les espagnols durent dormir à la belle étoile parce que leurs habitations, leurs tentes et leurs lits avaient eté détruits par le

feu et le carnage, ils n'avaient pas non plus de nourriture.

Par suite de cette bataille les conquérants se trouvèrent dans une situation encore plus précaire qu'avant la fondation de Santiago. Ils avaient perdu toutes leurs ressources, se trouvaient dans la nécessité de rebâtir leurs demeures et les indiens étaient devenus leurs ennemis.

Lorsque Valdivia apprit cette nouvelle, il retourna rapidement à Santiago pour aider ses compagnons à prendre leur revanche sur les indiens.

Son premier soin fut de parcourir les environs de la ville avec le double dessein d'attaquer les ennemis et de se procurer quelques vivres pour soutenir son armée.

Il se procura ainsi du maïs qu'il fit semer dans une plaine voisine et ordonna de faire de même du blé qu'on avait pu sauver des flammes la nuit de l'assaut. Comme il avait de l'expérience et de la prévision il comprit que lui et ses compagnons couraient le danger de mourir de faim si on ne cultivait la terre, et pour cette raison, préféra souffrir quelques privations pendant quelques mois et semer le plus de grain possible pour avoir une récolte l'année suivante. Avec la même idée il fit défendre de tuer les porcs, un coq et une poule qu'on avait sauvés. Il confia ces animaux à Inès de Suarez qui les soigna et les fit multiplier abondamment.

Quelques années plus tard, d'autres espagnols *apportèrent au* Chili des moutons, des chèvres, des

bœufs, des vaches et toutes sortes d'animaux domestiques, au point qu'au bout de quelques temps presque tous les colons possédaient de vastes fermes et des élevages en pleine prospérité.

Le second soin de Valdivia fut de reconstruire les maisons brûlées par les indiens, et pour éviter un nouvel incendie il ordonna que les murs fussent bâtis en briques et non avec du bois et de la terre comme on avait fait en premier lieu. Ce travail fut long et pénible car les espagnols étaient forcés de faire à la fois le métier de maçons, d'agriculteurs et de soldats.

Valdivia réussit heureusement et parvint à son but, puisque tous, sans distinction de catégorie, s'attelèrent à ce triple labeur, dirigés personnellement par lui qui, étant si sévère dans l'exercice de son autorité, leur donnait l'exemple de la persévérance dans les travaux et du courage dans les souffrances.

Il écrivit dans une lettre : « pendant que nous travaillons la terre, nous sommes bien armés et nos chevaux tout sellés nous attendent ».

D'après les lettres de Valdivia on voit que les Espagnols souffrirent aussi de la famine, car, à cette époque, celui qui pouvait avoir 50 grains de maïs par jour était bien heureux.

Pour sortir d'une situation si désespérée, Valdivia envoya au Pérou le Capitaine Alonso de Monroy pour chercher des secours, en lui donnant pour le voyage les meilleurs chevaux, trente mille francs

en or, extrait des mines. Il eut l'astuce d'envoyer ce métal en forme d'étriers et de poignées de sabres avec le dessein de faire impression sur les conquérants du Pérou, qui verraient ainsi des soldats venant du Chili avec ces objets en or, comme si le précieux métal abondait dans ce pays plus encore que le fer.

Le Capitaine Monroy fut attaqué par les indiens à Copiapo. Deux de ses soldats furent tués et un autre tomba prisonnier avec Monroy lui-même. Trois mois plus tard, ils purent recouvrer leur liberté et continuer leur voyage, mais ce ne fut qu'au bout de deux ans que le Capitaine retourna au Chili apportant les ressources si attendues par Valdivia.

Depuis le soulèvement des indiens il y eut continuellement la guerre sur le territoire du Chili. Durant une deuxième expédition que Valdivia fit au sud du pays, il ne put jouir d'un seul jour de repos. Les araucans, peuple le plus courageux et indépendant qu'on n'ait jamais trouvé parmi les tribus aborigènes de l'Amérique, l'attaquaient sans cesse, aussi bien le jour que la nuit, si bien que les espagnols ne pouvaient quitter leurs armes même pour se coucher.

A la fin, une bataille sanglante eut lieu à *Conception*. Les espagnols tuèrent plus de deux mille indiens et firent quatre cents prisonniers auxquels ils coupèrent le nez et la main droite, les remettant ensuite en liberté pour terroriser le camp ennemi *Cet acte de cruauté* donna des résultats tout à fa

contraires à ceux qu'attendait Valdivia, parce que les araucans, au lieu de s'apaiser, devinrent plus furieux contre les espagnols qui les traitaient d'une façon si barbare. Cependant il s'écoula un certain temps avant que les indiens eussent la force de livrer une nouvelle bataille.

CHAPITRE VI

Lautaro. Mort de Valdivia

Parmi les domestiques de Valdivia il y en avait un qui s'appelait *Lautaro.* Valdivia l'avait fait prisonnier dans un combat et depuis l'occupait aux soins de ses chevaux.

Lautaro vécut plus d'un an parmi les espagnols, il y apprit leurs défauts, leurs vices, et en même temps à se battre comme eux. Fatigué de l'esclavage, une nuit, il sortit à la dérobée de Conception et alla à la rencontre des araucains qui déjà faisaient des préparatifs pour une autre attaque.

Sous le commandement du cacique *Caupolican* les indiens venaient de détruire une forteresse après avoir tué tous les espagnols qui la défendaient. Valdivia s'y rendit en hâte avec le reste de l'armée pour les punir. La confiance qu'il avait dans la supériorité de ses armes lui fit penser que c'était chose facile; mais les araucans avaient déjà une *organisation militaire* : ils s'étaient divisés en grou-

pes, prêts à se battre les uns après les autres selon les ordres d'un chef, au lieu de se précipiter en foule, comme jadis, sans obéir à personne. C'était Lautaro qui leur avait appris la stratégie, puisque, connaissant l'organisation militaire des espagnols, il avait compris que leurs victoires étaient dues, non seulement au pouvoir de leurs armes et à leur courage, mais aussi et surtout au désordre des indiens pendant le combat.

La nouvelle bataille eut lieu dans un endroit appelé *Tucapel*. La cavalerie espagnole fit une charge formidable contre les araucans, dont le premier groupe lui fit front avec ardeur, mais bientôt il dût battre en retraite.

Les espagnols se croyaient déjà vainqueurs quand le deuxième groupe des indiens se présenta, puis successivement tous les autres jusqu'à ce que les espagnols, épuisés de fatigue sur leurs chevaux qui ne pouvaient plus les porter, tant ils étaient fourbus, durent reconnaître leur défaite. Ceux qui ne moururent dans la bataille restèrent prisonniers, Valdivia lui-même se trouvait parmi ceux-ci. Quand on l'amena devant Caupolican, il lui dit : « Si tu me laisses en liberté, j'évacuerai ton territoire avec mes soldats et te ferai cadeau de deux mille moutons ». Mais les araucans avaient appris par une douloureuse expérience que les espagnols ne tenaient jamais leur parole et ils avaient soif de vengeance. En conséquence Caupolican et Lautaro restèrent sourds à leurs propositions.

La mort de Valdivia fut vraiment horrible. Les indiens lui coupèrent les bras tout vivant et après les avoir fait cuire légèrement, les mangèrent en sa présence, ensuite il le torturèrent de mille façons et le firent mourir au milieu des plus atroces souffrances. En agissant de la sorte les araucans ne firent qu'imiter les cruautés commises par les espagnols, qui recueillirent ainsi les fruits de leur conduite sanguinaire envers un peuple qui défendait son indépendance.

CHAPITRE VII

Bataille de Mariguéñu

Pour remplacer Valdivia l'armée nomma le Capitaine *Frnçois de Villagran* qui s'était distingué dans les principaux évènements de la conquête. Le nouveau chef, avec le désir de venger la mort de son prédécesseur, partit de Conception à la tête d'une grande armée pour attaquer les araucans en quelque lieu qu'il les rencontrerait. Au bout de quelques jours de marche, pendant lesquels il n'eût aucune nouvelle de l'ennemi, Villagran tendit son camp dans les environs de Mariguénu pour faire reposer ses troupes, mais Lautaro, averti par les espions qu'il envoyait partout, l'attendait dans un endroit bien choisi pour lui livrer bataille. Tandis que les conquérants se restauraient dans le sommeil des fatigues du voyage, les araucans commandés par Lautaro ouvraient des fossés et construisaient des palissades dans les environs pour entraver les mouvements de l'ennemi.

Le lendemain, de grand matin, les espagnols voulurent continuer leur chemin, mais, tout à coup, en gravissant une colline ils virent apparaître les indiens qui s'avançaient par groupes nombreux et de diftérents côtés à la fois. Dès les premiers moments le combat s'engagea avec beaucoup d'ardeur. Les fusils espagnols et les charges de la cavalerie faisaient des vides dans les rangs araucans, mais ceux-ci, protégés par les fossés et les palissades, opposaient la plus ferme résistance. D'ailleurs ils employaient une nouvelle arme, tout à tait inconnue des espagnols dans les combats antérieurs. Quelques-uns, choisis parmi les plus agiles et les plus vigoureux, portaient des *lazos* fabriqués avec des lianes et s'en servaient adroitement pour saisir à distance leurs ennemis et les faire prisonniers. Bien des cavaliers furent, par ce moyen, désarçonnés, et Villagran lui-même eût cette malchance, il était déjà à terre et allait être tué lorsqu'il fut délivré par ses soldats.

Les femmes des indiens étaient restées avec les enfants dans une montagne voisine, armées de lances pour simuler une armée de réserve. Vers midi elles approchèrent du champ de bataille pour apporter des vivres à leurs maris et les espagnols craignirent alors de se voir entourés d'ennemis sans aucun chemin pour la retraite. Villagran réunit en conseil ses officiers afin de convenir de ce qu'ils allaient faire, mais la délibération fut inutile, car un groupe d'indiens s'élançant à ce moment

en un assaut heroïque, sur les canons, massacra les artilleurs et mit en fuite toute l'armée espagnole. Pendant la poursuite, les araucans victorieux tuèrent plus d'ennemis que pendant la bataille. Cette défaite força les conquérants à abandonner la ville de Conception que les indiens occupèrent immédiatement. Les maisons furent mises à sac et tout de suite incendiées, « Lautaro, dit un historien, se plaça sur une hauteur pour regarder les flammes, et brandissant sa lance, il dansa de gaîté en criant : « *Inche Lautaro, apumbin ta pu huinca!* » ce qui voulait dire : *je suis celui qui en a fini avec les espagnols, j'ai tué Valdivia et chassé Villagran!* Et à chaque éloge il faisait un saut et brandissait sa lance.

Aussitôt que la victoire eût été célébrée par les bacchanales habituelles, Lautaro marcha vers le nord avec l'intention d'arriver jusqu'à Santiago. Après avoir défendu le territoire d'Arauco empêchant l'avancement des conquérants, cet héroïque indien, forma un projet plus glorieux et plus hardi : celui de délivrer tout son pays, forçant les espagnols à s'éloigner, vaincus et humiliés. Pour arriver à son but, il choisit mille guerriers courageux, prêts à obéir à tout ce qu'il leur ordonnerait. A la tête de cette armée il passa la rivière de Bio-Bio, traversa les champs occupés par les espagnols, prêcha la guerre entre les indiens et réussit à se faire une armée considérable.

Durant cette campagne Lautaro, qui à peine était

âgé de vingt ans, donna des preuves d'une grande intelligence militaire, non seulement dans l'organisation des indiens en véritable armée, mais aussi par la prudente direction de toutes les opérations.

Désormais les araucans obéirent à une tactique d'infanterie admirablement combinée contre la formidable cavalerie espagnole.

Chaque colonne avait son chef. On établissait les campements selon les règles conformes à la vigilance et à la précaution : il y avait des sentinelles, des patrouilles, des avant-postes. Les caciques réunissaient de vrais conseils de guerre. Malgré cette organisation militaire, on cultivait toujours la terre et on emmagasinait des vivres pour l'hiver. On remarquait en toutes choses l'esprit de prévision et d'expérience qui les guidait. Les capitaines indiens savaient déjà choisir le terrain propre pour la bataille, couper les chemins, tendre des embuscades et ouvrir des fossés profonds en guise de tombeaux pour éviter les chocs de la cavalerie. Tout cela était l'ouvrage de Lautaro qui apprenait aussi à ses soldats les moyens et les ruses qu'il fallait employer pour prendre d'assaut la puissante artillerie espagnole.

Il profitait des trophées arrachés aux ennemis pour s'en servir comme signes distinctifs de son autorité : montait un fringant cheval, portait sur la tête un bonnet rouge garni de plumes, couvrait sa poitrine avec une sorte de cuirasse en acier et se servait d'une *trompe* pour donner les signaux de

ses ordres. Tout cet apparat guerrier impressionnait les indiens et les faisait obéir avec enthousiasme à leur valeureux chef.

La marche des araucans fut heureuse jusqu'à la rivière *Mataquito* au nord de Talca. Là ils éprouvèrent une contrariété qui les força à se retirer vers le sud, mais bientôt ils furent réorganisés par Lautaro qui les amena de nouveau à leur ancien campement sur les bords de la rivière. Le général Villagran, qui avait en vain tenté d'arrêter Lautaro dans sa marche triomphale, se servit d'un piège astucieux pour le tromper et le surprendre : il fit que les indiens auxiliaires au service de son armée s'habillassent à la façon espagnole et leur ordonna de se retirer rapidement vers Santiago avec les bagages, pour faire croire aux araucans que les conquérants prenaient la fuite sans oser même affronter la bataille.

Lautaro, averti par ses espions de la retraite des espagnols, se livra pendant la nuit au plus complet sommeil pour réparer ses forces. Les sentinelles relachèrent leur vigilance car elles comptaient sur l'absence de l'ennemi.

Pendant ce temps Villagran s'approchait du campement des indiens avec toutes sortes de précautions pour n'être pas éventé. Au petit jour il donna le signal de l'attaque, mais auparavant il avait promis une forte récompense à celui qui capturerait Lautaro vivant, parce qu'il avait l'intention de l'envoyer au roi d'Espagne comme spécimen des Caci-

ques indiens. Mais quand celui-ci fut éveillé en sursaut par les troupes des Espagnols, il n'eût même pas le temps de combattre, car, au premier choc, il tomba blessé à mort. Les araucans luttèrent avec leur courage habituel, mais la perte de leur chef leur fit perdre tous les avantages qu'ils avaient acquis.

La cavalerie espagnole fit alors son horrible effet, faisant chez les indiens un terrible carnage. La tête de Lautaro, séparée du tronc fut promenée dans les rues de Santiago au bout d'une pique.

CHAPITRE VIII

Hurtado de Mendoza

Quand la nouvelle de la mort de Valdivia arriva en Espagne, le roi nomma Gouverneur du Chili *Gerome d'Alderete*, qui se trouvait dans la députation envoyée à la Cour d'Espagne par Valdivia pour y rendre compte de la conquête et obtenir les titres et récompenses qu'il croyait mériter.

Alderete n'arriva pas à prendre possession de son mandat, car, étant tombé malade dans la traversée de l'isthme de Panamá, il mourut à bord du bateau qui l'amenait au Chili.

Alors le vice-roi du Pérou, Andrès Hurtado de Mendoza, chargé des affaires de la conquête du Chili, nomma pour remplacer Alderete, son propre fils, *Garcia Hurtado de Mendoza*, qui venait d'accomplir ses vingt et un ans. A cet âge presque tous les hommes manquent encore de la prudence et des aptitudes nécessaires pour l'exercice du pou-

voir, mais Don Garcia, enrolé volontairement dans l'armée dès l'âge de quinze ans, s'était déjà distingué par sa sagesse et son courage dans les guerres européennes. Malgré son jeune âge il avait donc acquis bien des titres au poste si sérieux qu'on lui confiait.

Avec le dessein de dompter bientôt les araucans et de donner du prestige à l'autorité du nouveau Gouverneur, le Vice-Roi organisa un corps expéditionnaire composé de 300 cavaliers et de 150 soldats d'infanterie, il l'approvisionna de munitions et le dota des meilleurs officiers. Parmi ceux-ci était le Capitaine *Don Alonso de Ercilla*, qui eût plus tard une si grande renommée par son livre intitulé *La Araucana*, poème destiné à chanter l'héroïsme de ces indiens dans la défense de leur patrie et de leur liberté.

Don Garcia Hurtado de Mendoza, avec les troupes qu'il commandait, s'embarqua au *Callao*, port principal du Pérou, au mois de février 1557, trois mois plus tard il débarqua à Coquimbo et se dirigea de suite sur *La Serena*, ville où l'attendait le régiment de cavalerie qui avait fait le voyage par terre.

Après la mort de Valdivia il y avait eu des différends entre les officiers de l'armée, François de Villagran et François de Aguirre se disputaient le commandement supérieur et l'un comme l'autre avaient beaucoup de partisans. Don Garcia, pour mettre un terme à cette discorde qui aurait pu porter *préjudice* à sa mission, ordonna l'emprisonne-

ment des deux adversaires et les fit conduire à bord d'une embarcation pour les renvoyer au Pérou. Quand ils se trouvèrent sur le même bateau, Villagran dit à Aguirre : « Regardez, Monsieur le Général, ce que sont les choses de ce monde, hier un royaume entier n'était pas assez vaste pour nous deux et, aujourd'hui, Don Garcia nous fait tenir sur une même planche ! » Réconciliés ainsi dans le malheur, les deux conquérants s'embrassèrent comme de vieux amis et se lamentèrent sur l'injustice dont ils étaient victimes.

Délivré de toute inquiétude de ce côté, Don Garcia s'occupa de réorganiser l'armée pour se mettre en campagne contre les araucans. Sans passer par Santiago, il se dirigea par mer à la baie de *Talcahuano*, et aussitôt arrivé, dans les premiers jours de juin, il établit son campement au milieu de l'île de *Quiriquina*, tandis qu'on pratiquait les explorations nécessaires pour débarquer sur le continent en pleine sécurité, puisqu'il attendait la cavalerie et les renforts demandés à Santiago.

Au bout de deux mois, Don Garcia transféra son campement sur une colline toute proche de Conception, la ville détruite par l'incendie. Les araucans ne tardèrent pas à l'attaquer, mais il eut la chance de les repousser en leur infligeant de nombreuses pertes. Un peu plus tard, ayant reçu le renfort de la cavalerie, l'énergique gouverneur se mit en campagne, passa la rivière de Bio-Bio, mit en déroute les araucans en plusieurs combats, bâtit une for-

teresse à *Tucapel*, fonda la ville de *Cañete* et retourna triomphant à son point de départ pour s'occuper de reconstruire et repeupler *Concepcion*.

Encouragé par la réussite de ses opérations militaires, Don Garcia décida de faire une exploration vers le sud du pays qui était inconnu des conquérants. A la tête de deux cents hommes des plus hardis, il traversa les cordillères, les forêts vierges, les plaines immenses; luttant continuellement avec toutes sortes de difficultés, il arriva au golfe de *Reloncavi* découvrant l'archipel de *Chiloé*. Pendant cette campagne, les Espagnols agirent envers les Indiens d'une façon plus humaine que d'habitude, et pour cette raison les indigènes de ces contrées leur firent une réception pacifique. Don Garcia put donc remonter vers le Nord au bout de quelques mois, sans avoir à déplorer aucun accident, après avoir fondé la ville de *Osorno*.

Le Gouverneur aurait voulu arriver jusqu'au détroit de Magellan pour l'incorporer à ses domaines, mais il en fut empêché par les îles qui s'opposaient au voyage par terre. Ce fût le capitaine *Jean Ladrillero*, chargé auparavant par Don Garcia de l'exploration des mers du sud, qui y arriva le premier avec deux navires et y resta plus de deux ans pour reconnaître les îles et les canaux de la région. Les services rendus durant ces explorations par le Capitaine *Ladrillero* ont placé son nom, parmi les plus célèbres navigateurs de l'Amérique et depuis lors le détroit de Magellan fit partie du territoire Chilien.

CHAPITRE IX

Caupolican et Galvarino

La guerre n'était pas encore finie au nord, au contraire, pendant l'absence de Don Garcia, le cacique araucan *Caupolican* n'avait point laissé aux conquérants un seul jour de repos. Audacieux dans l'attaque, terrible dans la victoire, tranquille dans la défaite, hardi dans ses mouvements, l'héroïque chef araucan regardait toujours l'ennemi en face et apparaissait partout avec ses troupes au moment où on l'attendait le moins. Il accomplissait ainsi la menace qu'il avait faite à Don Garcia en lui faisant dire qu'il ferait de lui de même qu'il avait fait de Valdivia.

Dans ces conditions, la lutte aurait pu se prolonger indéfiniment, sans la trahison d'un Indien qui servit de guide au capitaine espagnol *Reinoso*, pour surprendre et capturer Caupolican.

Les prouesses de celui-ci le recommandaient au

respect de ses adversaires, et il aurait été juste de lui accorder les considérations dues à un prisonnier de guerre. Mais dans ce temps-là il était courant de sacrifier l'ennemi vaincu, l'Indien surtout était régardé par les conquérants comme un animal dangereux, et en conséquence, Caupolican, au lieu d'être respecté, fût condamné à mourir empalé.

C'était le supplice le plus atroce. Sur un plancher élevé on dressait une longue pique en bois et on y asseyait la victime en la lui introduisant dans le corps, lui déchirant ainsi les entrailles, et le faisant mourir au milieu d'horribles douleurs. En même temps les aides du bourreau lançaient des flèches sur le corps du supplicié. Comme l'on voit c'était un raffinement de cruauté bien propre aux mœurs des Espagnols qui se montraient partout également sanguinaires.

Caupolican monta sur l'échafaud entièrement nu, les mains et les pieds enchaînés et portant au cou une corde sur laquelle tirait un Espagnol. Arrivé en haut il tourna de tous côtés son front serein, regardant tranquillement la foule, puis il resta longtemps silencieux comme s'il méditait sur l'avenir de son peuple. Il s'approcha du bourreau qui était un esclave africain, puis soudainement indigné à la pensée qu'un nègre allait porter les mains sur lui, dans un accès d'orgueil, il s'écria : « N'y a-t-il pas parmi mes ennemis quelqu'un pour me tuer avec son épée ?; je ne crains pas la mort, mais je veux *mourir par la main* d'un homme vaillant ! » et en

prononçant ces mots, d'un coup de pied, comme s'il n'avait pas été enchaîné, il précipita le bourreau du haut de l'entablement. Le nègre tomba à terre et se blessa grièvement; aussitôt Caupolican aidé de quelques Espagnols s'assit sur la pointe du pal sans donner aucun signe de douleur pendant l'horrible supplice.

Les araucans regardaient comme une lâcheté de se plaindre quand leurs ennemis les faisaient mourir, c'est pourquoi on les voyait toujours impassibles au milieu des plus atroces souffrances.

Galvarino, successeur de *Caupolican*, tomba prisonnier dans un combat, et le chef espagnol donna au bourreau l'ordre de couper au cacique les deux mains. Une fois arrivé au lieu du supplice, Galvarino tendit sans hésitation le bras droit et aussitôt que cette main fut coupée il tendit gaiement l'autre bras, et souffrit cette mutilation si barbare « sans sourciller ni plisser le front », à ce que dit le Capitaine Ercilla, témoin du supplice. Ensuite Galvarino tendit aussi la tête et, présentant son cou aux Espagnols, il s'écria furieux : « Coupez donc aussi cette gorge qui a toujours soif de votre sang ! » Mais ceux-ci, au lieu de le tuer, le laissèrent aller en liberté pour qu'il allât rejoindre ses compagnons, avec l'espoir que les Indiens s'amenderaient en le voyant dans cet état.

Au dernier moment, Galvarino remarqua un Indien parmi les Espagnols, et, furieux de voir un homme de sa race au service de ses ennemis, il

l'appela traître et lâche, se jeta sur lui, le terrassa à coups de pieds et il l'aurait tué avec ses bras ensanglantés si quelques Espagnols n'étaient venus au secours du malheureux Indien.

Galvarino regardant la foule avec un visage qui faisait peur, dit à ses bourreaux avant de se retirer : « Restez donc, restez, maudits, je serai votre ennemi le plus acharné et vous vous repentirez bientôt de ne pas m'avoir ôté la vie ! » Il tint parole. Dans tous les combats il fut désormais le premier pour l'attaque, le dernier pour la retraite. Fait prisonnier une dernière fois, les conquérants le condamnèrent à être pendu avec d'autres araucans choisis entre les principaux prisonniers. Le capitaine Ercilla voulut le sauver, mais Galvarino n'accepta pas cette faveur, et lui répondit : « La mort me convient plus que la vie ; je regrette seulement de n'avoir pas pu, avec mes bras mutilés, faire plus de mal à mes ennemis ».

Les femmes araucanes montraient dans la guerre le même courage que les hommes. Lorsque Caupolican fut fait prisonnier, *Fresia*, une de ses femmes, fut rencontrée dans la forêt avec un enfant sur les bras. Les Espagnols la firent prisonnière et la conduisirent près de son mari ; comme elle ignorait qu'il avait été vaincu, en le voyant ainsi enchaîné, l'Indienne furieuse, le traîta de lâche, lui reprochant de ne s'être pas fait tuer plutôt que de se rendre à ses ennemis. Elle lui criait : « N'es-tu *pas celui qui faisait* trembler les Espagnols ? N'es-tu

pas celui qui promettait de conquérir l'Espagne? Ne sais-tu pas que la mort dans la bataille fait l'honneur et la gloire du guerrier? Tiens, prends ton enfant, nourris-le, puisque tu t'es changé en femme. Je ne veux pas du titre de mère de l'enfant d'un père infâme! » Ce disant elle jeta son fils aux pieds de Caupolican et courut se réfugier dans le bois voisin.

CHAPITRE X

Bravoure des araucans

La guerre entre les conquérants et les naturels du Chili était vraiment épouvantable par les cruautés commises de part et d'autre.

Chez les indiens, on s'explique cette conduite, car ils n'avaient point d'éducation et ne pouvaient comprendre que tuer et voler fussent des crimes. D'ailleurs, ils n'avaient pas cherché la guerre : l'injustice des étrangers qui venaient les dépouiller de leur liberté et de leur territoire, les obligeait à se défendre.

La férocité des espagnols était bien plus coupable, parce qu'ils avaient reçu l'éducation chrétienne qui a pour base la justice et la charité. Cependant leurs violences avaient aussi leur explication; presque tous étaient des soldats grossiers qui ne distinguaient pas le bien du mal, ou des spadassins vulgaires habitués à tuer leurs semblables; aussi

traitaient-ils les indiens avec une sauvagerie sans bornes en se moquant de leurs souffrances. Pour les conquérants, la vie d'un indien n'avait aucune valeur, ils auraient soigné un chien ou un cheval malade, mais ils tuaient sans hésitations et sans remords tous les indiens qui tombaient entre leurs mains, que ce soient des femmes inoffensives ou d'innocentes créatures.

Quand les soldats espagnols allaient en expédition contre les araucans, ils détruisaient tout ce qu'ils trouvaient, incendiaient les cabanes, arrachaient les cultures agricoles et ne faisaient grâce de la vie à personne.

Tourmentés par la famine, les indiens fugitifs au milieu des montagnes s'entre-dévoraient souvent les uns les autres. Il y avait même des mères qui mangeaient leurs petits enfants.

Les conquérants espéraient que les araucans se lasseraient à la fin de tant de souffrances. Ils avaient bien des raisons pour le croire, car il paraît impossible qu'il y ait des hommes capables de supporter indéfiniment une pareille vie de continuels sacrifices. Les araucans, cependant, préféraient la plus effrayante misère plutôt que de renoncer à leur indépendance. Ils n'essayèrent plus de passer au nord de la rivière *Bio-Bio* parce qu'ils ne retrouvèrent plus aucun chef comparable à Lautaro ou Caupolican pour les diriger dans une guerre offensive, mais ils se défendirent toujours courageusement dans tous les combats, contre les soldats espagnols qui préten-

daient les déposséder de toutes leurs terres. Dans quelques-uns de ces combats, les indiens triomphaient, alors ils s'emparaient des armes et des chevaux de leurs ennemis.

Une des plus grandes victoires des araucans eut lieu sur les bords de la rivière *Purén*, contre un chef espagnol qui les poursuivait avec cent trente soldats et quelques canons. Celui-ci avait choisi un terrain approprié pour placer ses canons sur la hauteur et profiter, dans la plaine, des avantages de sa cavalerie. Mille cinq cents araucans vinrent à l'attaque et tentèrent de prendre d'assaut le campement de l'ennemi. Les espagnols, malgré leur petit nombre, étaient en vérité plus puissants à cause de leurs chevaux et de leurs armes ; ils repoussèrent facilement les indiens, mais en poursuivant l'ennemi en déroute, ils s'éloignèrent du camp qui était la cause de leur victoire. Les araucans s'arrêtèrent soudain dans leur fuite, firent de nouveau face aux persécuteurs et combattirent avec tant d'énergie qu'au bout de quelques minutes les espagnols prirent à leur tour la fuite et cherchèrent un refuge à *Angol*, abandonnant leurs armes sur le champ de bataille et laissant la victoire aux araucans.

Pendant les jours suivants il y eut encore plusieurs combats dans lesquels les espagnols triomphèrent le plus souvent. Mais les indiens devenaient maîtres dans l'art de la guerre, ils apprirent à monter les chevaux pris aux conquérants et devinrent *d'incomparables* cavaliers, et, durant plus de tr

siècles, ils résistèrent à la conquête donnant toujours des preuves d'une énergie indomptable. Les espagnols ne trouvèrent jamais dans aucune autre partie de l'Amérique des adversaires aussi courageux et aussi fermes que les indiens de l'Arauco. Il y eut des pays où cent espagnols furent assez pour réduire à l'esclavage au bout d'un an un million d'indigènes : au Chili, il leur fallut toujours entretenir une armée nombreuse constamment sous les armes, et cependant, ils ne parvinrent jamais à soumettre entièrement les araucans.

Aujourd'hui même, trois cent quarante ans après la conquête, ils conservent encore toutes les qualités physiques et morales qui distinguèrent leurs ancêtres dans leur héroïque résistance aux conquérants.

Ils ont perdu leur indépendance en acceptant les lois et l'autorité du gouvernement central de la République, ils sont dispersés parmi les paysans qui cultivent leurs célèbres champs de batailles, s'occupent aussi des travaux agricoles; mais ils sont toujours fiers des souvenirs de leurs aïeux, ont un caractère énergique et un corps robuste, parlent encore entre eux leur ancien idiome, et restent fidèles à leurs primitives mœurs domestiques.

Un voyageur qui a visité il y a peu de temps le territoire d'Arauco dit : « Dans l'attitude de l'indien il n'y a ni lâcheté ni maligne fierté ; on comprend qu'il a enterré la lance en vertu d'une capitulation qui lui fait honneur. Il marche le front

haut comme celui qui n'a rien à craindre ni rien à demander. Quelques-uns de ces indiens sont des types dignes d'étude pour la force de leur caractère, mais tous sont remarquables par les traits bien accentués de leur visage et par la vigueur de leur développement musculaire ».

CHAPITRE XI

La Terre de Feu

A l'extrémité méridionale du Chili, dans le détroit de Magellan, se trouve la *Terre de Feu*, habitée par des tribus indigènes bien plus sauvages que celles qui peuplaient le centre du pays. Le territoire dont nous parlons fut découvert en l'an 1520, c'est-à-dire quinze années avant l'expédition d'Almagro, par le célèbre navigateur *Ferdinand de Magellan*, qui cherchait une communication entre l'Atlantique et le Pacifique pour faire un voyage autour du monde.

Vivant dans un climat si froid et sur un terrain si stérile, les indiens du détroit et de la Terre de Feu n'avaient point d'autres aliments que ceux que les bords de la mer pouvaient leur offrir. A la marée basse, en hiver aussi bien qu'en été, le jour et la nuit, ils allaient chercher les mollusques et coquillages dans les rochers que la mer laissait à décou-

vert. Lorsqu'ils chassaient un huanaco ou un phoque, ou lorsqu'ils trouvaient une baleine morte, fut-elle à moitié pourrie, ils s'offraient un abondant repas, malheureusement très rare.

La majorité de ces indiens allaient entièrement nus. Les chasseurs heureux portaient une peau de bête attachée à l'épaule et au cou. Leurs habitations étaient de simples huttes faites de quelques morceaux de bois et couvertes de cuirs. Ils pouvaient ainsi changer de résidence selon leurs besoins.

Un voyageur écrivait il y a trois siècles : « Au point de vue des mœurs et du caractère, ces gens ont plus de ressemblance avec les bêtes qu'avec les hommes ». Le savant naturaliste *Darwin*, qui visita cette région il y a soixante-dix ans, écrivit à leur sujet : « Quand nous voyons ces êtres il est difficile de croire que ce sont des créatures humaines. L'homme dans cette partie extrême de l'Amérique est bien plus dégradé que partout ailleurs ». *Agazzis*, un autre naturaliste qui fit en 1872 un voyage scientifique entre New-York et la Californie, eût l'occasion de voir quelques indiens en plein hiver, traversant le détroit de Magellan, et selon son témoignage, « on ne peut voir rien de plus grossier et de plus dégoûtant ». Maintenant, comme jadis, ils vont errants, presque nus, malgré la neige, les brouillards et les pluies. Ils ne demandent à la terre qu'un peu de bois pour faire du feu, à la mer que quelques coquillages pour ne pas mourir de faim !

Les *terres voisines* du détroit de Magellan sont à

présent habitées par des gens civilisés qui s'adonnent à l'élevage des chèvres, tandis que les indiens, qui n'ont point de volonté ni d'aptitudes pour le travail, diminuent visiblement.

Le petit nombre de sujets qui subsistent de cette espèce conservent encore les mêmes caractères remarqués par Darwin et Agazzis. C'est en vain qu'on a envoyé des missions religieuses pour leur apprendre à vivre comme des chrétiens, ils ne peuvent se défaire de la barbarie innée qui provient de l'infériorité de leur race.

CHAPITRE XII

Le Chili colonie espagnole

Parmi les conquérants du Chili il y en eut bien peu qui fussent capables de plaindre les malheureux indiens et de les traiter avec pitié. Le plus remarquable de ceux-ci fut un jésuite nommé *Louis de Valdivia.*

Il avait vécu pendant quelques années dans le pays et avait été témoin des cruautés des espagnols envers les naturels; il comprit que la seule raison de la guerre était que ceux-ci ne pouvaient supporter impassibles le poids de souffrances aussi injustes que celles que les espagnols leur faisaient endurer. Il conseilla donc à ses compatriotes de n'être pas si cruels et travailla sans cesse pour adoucir leur conduite.

Mais les prudents conseils du prêtre ne furent pas écoutés, puisque ces espagnols, qui avaient partout vaincu et soumis les indiens, s'entêtaient à

faire de même avec les araucans ; leur résistance les exaspérait. Alors le prêtre, fatigué de prêcher en vain, fit un voyage à Madrid pour raconter au roi la vérité sur les évènements du Chili et le supplier d'apporter un remède à tant de malheurs ; mais les soldats espagnols envoyèrent un de leurs officiers pour donner au roi des renseignements tout à fait contraires à ceux du bon jésuite.

Le roi écouta avec calme le prêtre et le militaire et comprenant que c'était le premier qui avait raison, il ordonna au Gouverneur du Chili de suspendre la guerre contre les araucans. Il ordonna aussi à Don Louis Valdivia de retourner au Chili pour aider à la pacification du pays.

Malheureusement il était déjà tard pour aboutir à ce résultat, car les indiens ne pouvaient plus croire aux bonnes intentions des espagnols qui les avaient toujours trompés.

Pendant longtemps le jésuite s'employa à prêcher la paix entre les indiens, mais, malgré tous ses efforts, il n'arriva même pas à être traité en ami par eux. Ils voulurent même le tuer, le croyant aussi méchant et trompeur que les autres espagnols, mais, en cette circonstance, il fut sauvé par quelques Caciques qui le connaissaient. Moins heureux furent trois missionnaires que le jésuite avait envoyés dans l'intérieur d'Aranco. Les indiens les firent périr au milieu des supplices les plus affreux.

Le charitable prêtre, déçu dans son espoir de pacifier les araucans et de rendre plus humains ses

compatriotes, s'éloigna pour toujours du territoire Chilien, son noble cœur ne lui permettait pas d'y rester comme témoin impuissant des cruautés de la guerre et il mourut bientôt en Espagne déplorant, jusqu'à son dernier moment, avec amertume, les malheurs qu'il n'avait pu éviter; sa mémoire mérite la vénération de l'histoire, parce qu'il fut un vrai missionnaire de la doctrine du Christ.

Les sanguinaires conquérants ne changèrent pas de conduite, ils maltraitaient cruellement les indigènes aussi bien dans la guerre que dans la paix.

Au nord de l'Arauco, dans les contrées que les espagnols occupaient en toute sécurité il y avait de nombreuses tribus d'indiens réduits à la triste condition d'esclaves. On avait accordé à chaque soldat le droit de s'emparer de quelques indiens en qualité d'esclaves pour en profiter à sa guise. Dans les mines, dans les fermes, dans les plantations agricoles et partout, on agissait envers ces malheureux comme s'il eussent été des bêtes de somme. On les séparait de leur famille, même quand leurs femmes et leurs enfants restaient dans la plus affreuse misère. On les forçait à travailler sans relâche, en leur donnant des coups de fouet chaque fois que la fatigue les obligeait à interrompre leur besogne : on leur donnait seulement la nourriture indispensable pour vivre et un morceau de couverture pour cacher leur nudité.

Ces souffrances étaient si dures, que les indiens, *pour s'y soustraire*, prenaient la fuite aussitôt qu'i

trouvaient une occasion propice. L'existence dans les bois était aussi fort pénible, mais ils préféraient mourir en liberté que vivre dans l'esclavage.

Les espagnols employaient des moyens terribles pour empêcher leur fuite. Ils leur coupaient les doigts de pieds pour qu'ils ne puissent courir, ou les marquaient au visage avec un fer rouge, comme on fait aux animaux, afin que chaque propriétaire pût reconnaitre partout ses esclaves.

D'autres traitements encore plus barbares étaient imposés aux malheureux indiens, car il n'y avait aucune loi ni aucune autorité pour les défendre. Un Gouverneur qui venait d'arriver au Chili écrivait au Roi d'Espagne : « Qu'à cause des cruautés des espagnols on voyait partout une foule d'indiens boiteux, manchots ou avec une seule main, aveugles, sans nez ou sans oreilles ». Ces mutilations contribuèrent à diminuer la population de la colonie et à augmenter les violences de la guerre. Tout indien qui parvenait à s'échapper était décidé à combattre jusqu'à la mort plutôt que de retomber au pouvoir des espagnols.

CHAPITRE XIII

Produits coloniaux

A cette époque le travail le plus important était celui des semailles et de la moisson du blé. On cultivait aussi l'orge, le maïs, les haricots et les lentilles, mais en bien moindre quantité ; les pommes de terre, les melons, les citrouilles et les pastèques se vendaient très bon marché.

Les conquérants importèrent aussi des pêches, des pommes, des abricots et beaucoup d'autres espèces de fruits qui produisirent immédiatement, comme en Espagne.

La vigne pour le vin, l'olivier pour l'huile, le chanvre pour fabriquer des cordages, trouvèrent un terrain tout à fait propice. La culture de tous ces produits fournit aux habitants du Chili tout ce qui était nécessaire pour vivre comme en Europe et même pour exporter au Pérou, où le climat n'est pas *propice pour cette* sorte d'agriculture.

En échange du blé, des fruits secs et du chanvre, les marchands du Pérou envoyaient au Chili des étoffes apportées d'Espagne, du sucre, du chocolat, du riz et du sel, et on faisait un commerce semblable avec Buenos-Ayres, qui envoyait l'herbe appelée *maté*, avec laquelle on fait une boisson assez ressemblante au thé.

Dès les commencements, les chevaux amenés par les espagnols s'acclimatèrent facilement dans le pays et ne tardèrent pas à se multiplier. Un cheval coûtait alors quatre mille francs, mais quelques années plus tard on pouvait s'en procurer à partir de vingt francs. Les chevaux chiliens sont dignes de recommandation entre les meilleurs du monde en raison de leur force et de leur résistance à la fatigue.

L'égoïsme des conquérants arriva à un point tel que le roi d'Espagne Charles III signa un arrêté interdisant aux étrangers le séjour sur le territoire du Chili. Les marchands anglais auraient bien voulu y pénétrer pour vendre les draperies, les toiles, les cretonnes, la quincaillerie, le papier, les porcelaines et toutes sortes de marchandises fabriquées en Angleterre ; mais les marchands espagnols jouissaient du privilège d'apporter toutes ces choses sur leurs navires pour les vendre bien plus chères. Le roi avait donné l'ordre de punir de la peine de mort n'importe quel habitant du Chili qui achèterait une marchandise, si minime fut-elle, aux anglais ou aux autres étrangers.

Pendant plusieurs années cet ordre fut respecté, mais le roi d'Espagne s'étant trouvé à court d'argent, écrivit à ses vice-rois et gouverneurs pour qu'ils admissent les étrangers, s'ils payaient d'avance une forte contribution. Pour lui, l'Amérique ne valait que parce qu'elle pouvait lui rapporter d'argent, et malgré son nouvel arrêt concernant les étrangers, il maintint la défense d'acheter rien qui ne fut apporté d'Espagne avec sa permission.

Seulement après l'an 1700, quelques navires français commencèrent à aborder aux ports du Chili, par suite d'une permission extraordinaire du Roi d'Espagne Philippe V, petit fils et allié du roi de France Louis XIV, dans une guerre contre l'Allemagne, l'Angleterre et la Hollande coalisées.

On voit que ce souverain, dans le but de favoriser quelques commerçants de son royaume, forçait les habitants de l'Amérique à payer les objets nécessaires à la vie, trois ou quatre fois leur valeur.

L'état de guerre permanent obligeait tous les espagnols à être soldats, en conséquence on délaissait les travaux agricoles. Au printemps ils s'en allaient en campagne contre les indiens et ne retournaient chez eux qu'au commencement de l'hiver, perdant ainsi le temps propice pour faire les récoltes.

La guerre, d'autre part, coûtait fort cher, si bien que le roi dût ordonner au gouvernement du Pérou d'envoyer plus d'un million au Chili pour payer la solde de l'armée.

Lorsque les espagnols arrivèrent au Chili, ils

croyaient ce pays très riche et pensaient que, par la suite, ils auraient autant d'argent et d'or qu'ils en voudraient sans se donner la moindre peine; mais bientôt ils reconnurent leur erreur, et s'aperçurent qu'au contraire, c'était le pays le plus pauvre de l'Amérique du Sud. L'héroïque résistance des Arancans découragea tout à fait les espagnols, si bien qu'aucun de ceux qui avaient eu l'intention d'émigrer au Chili n'osa plus s'y aventurer. Ils préférèrent aller au Mexique et au Pérou, où les premiers conquérants avaient trouvé des richesses considérables sans avoir presque aucune lutte à soutenir contre les naturels, plutôt que d'endurer, au Chili, une vie pleine de fatigues et de dangers.

D'après un arrêté du Roi, les blancs nés en Espagne, avaient seuls le droit de s'établir commerçants et de prétendre aux emplois publics : on les nommait *Chapetones*, et ils occupaient le premier rang dans la société. Ensuite venaient les *Créoles*, c'est-à-dire les enfants de blancs nés en Amérique ; ceux-ci, ambitieux de surpasser les chapetones, qui les mortifiaient par leur dédain, achetaient au Roi les titres de Comte ou de Marquis dont celui-ci se servait pour récompenser les services de quelques soldats de son choix : ainsi, François Pizarro, qui avait été gardeur de pourceaux dans sa jeunesse, et qui ne sut jamais ni lire ni écrire, obtint le titre de Marquis comme prix de son audace et de ses cruautés pendant la *Conquête du Pérou*.

A cette époque il était de mode d'acheter ces titres, parce que la société n'était pas assez avancée pour comprendre, comme à présent, que le vrai noble n'est pas celui qui possède un titre en héritage, mais celui qui sait l'être vraiment en montrant un grand cœur dans toutes ses actions. Tant mieux, cependant, pour celui qui possède le titre et en même temps les qualités et la conduite pour le justifier.

Après les *chapetones* et les *créoles* venaient les *métis*, qui étaient issus de blancs et d'indiens, et les *mulâtres*, issus de blancs et de nègres. Ces dernières classes de la population travaillaient comme ouvriers ou comme domestiques dans les villes et dans la campagne ; le salaire qu'ils gagnaient était à peine suffisant pour subvenir à leurs principaux besoins, ils restaient toujours dans la misère et léguaient le même sort à leur postérité.

Quelques espagnols, pour se disculper de leur cruauté envers les indiens, soutenaient que ceux-ci n'avaient pas d'âme, qu'ils n'étaient pas leurs semblables et que, par conséquent, il n'y avait point d'injustice à les persécuter, les dompter et les utiliser comme bêtes de somme.

Pourtant, le Pape, Paul III, condamna les mauvais traitements que les conquérants faisaient subir aux indigènes d'Amérique et déclara : « Que les indiens étaient de vrais hommes, capables de la foi chrétienne » ; il ordonna par suite qu'on les traitât avec bonté, qu'on ne les soumît pas à l'esclavage

et qu'on ne les dépouillât pas de leur propriété. Les rois d'Espagne firent aussi bien des lois dans le but que les indiens fussent traîtés avec justice et humanité, ils établirent même des peines fort sévères contre leurs persécuteurs.

Mais les brefs du Pape et les ordres du Roi n'aboutirent pas à améliorer la triste condition des indiens, qui furent exterminés au Chili et dans toute l'étendue de l'Amérique du Sud avec la même invariable cruauté.

Il y eut cependant, par exception, quelques espagnols plus humains; parmi ceux-ci il faut compter les missionnaires qui venaient d'Amérique pour fonder des Eglises et tâcher de convertir les indiens au christianisme. Le dominicain *Gil Gonzalez* fut leur avocat le plus dévoué, il osa même prêcher dans son église que : « les indiens, en défendant leurs foyers et leurs biens, défendaient une cause juste, et que, pour cette raison, quiconque les persécuterait serait damné. »

Le frère Augustin Gaspar de Villaroel, septième évêque de Santiago depuis la colonisation, mérite que l'histoire consacre une page à son souvenir, car il fut un modèle de charité en se consacrant au service des malheureux. Les lundis il visitait les détenus dans la prison publique, leur distribuant des vivres et des cigarettes, tout en tâchant affectueusement de les faire se repentir de leurs fautes ; les vendredis il se rendait à l'hôpital pour apporter *des douceurs* aux malades, et les samedis il distri-

buait des aumônes dans sa maison, qui toute la journée était pleine de malheureux que le manque de travail réduisait à mendier.

Cette admirable conduite devrait servir d'exemple à tous les prêtres, qui sont chargés, non seulement de prêcher l'Evangile, mais aussi de se sacrifier pour le bien de leur prochain.

CHAPITRE XIV

Chroniques religieuses

Le 13 mai 1647 une soudaine secousse terrestre détruisit presque complètement la ville de Santiago, A dix heures et demie du soir la terre oscilla si violemment qu'en quelques minutes toutes les maisons furent renversées. Quelques habitants parvinrent à s'échapper dans les rues et dans les cours, mais la plupart restèrent sous les ruines.

Les autorités firent tous leurs efforts pour secourir les malheureuses victimes de l'épouvantable cataclysme, mais le peuple croyait alors que les tremblements de terre étaient des punitions de Dieu, et les pauvres gens terrifiés attachaient plus d'importance aux prières de l'évêque et des prêtres qu'aux services des autorités civiles. C'est pourquoi, dans la chronique du tremblement de terre de Santiago, on mentionne spécialement l'activité de *l'Evêque Villarroel* et des prêtres qui allaient par-

tout, confessant et absolvant les victimes qui se trouvaient sur le point de mourir. Ceux qui s'étaient sauvés demandaient aussi à grands cris la confession et faisaient toutes sortes d'actes de contrition pour décharger leurs consciences des fautes qui, croyaient-ils, étaient la seule cause du tremblement de terre. Plus de quarante prêtres passèrent la nuit à écouter les fautes de tant de coupables repentis à l'heure du danger.

L'histoire écclésiastique du Chili consacre un souvenir spécial à la célèbre compagnie de Jésus dont les premiers membres arrivèrent à Santiago l'an 1593. Leur pauvreté était si extrême qu'ils n'avaient même pas de quoi payer un logement et leur nourriture ; ce fut la charité publique qui leur procura, dans le couvent de *Santo-Domingo*, où ils étaient arrivés, les moyens de pourvoir à leurs besoins. Soixante-dix ans plus tard, il y avait au Chili trois cents jésuites qui étaient maîtres de 59 plantations, de nombreuses propriétés dans toutes les villes, de 2.000 esclaves et d'une immense quantité d'animaux, le tout représentant une valeur de plusieurs millions de francs. La plus grande part de ces richesses était des dons que leur avaient faits les fidèles, mais il faut aussi tenir compte qu'ils administraient leurs biens avec beaucoup d'habileté en les augmentant prodigieusement par le travail et l'économie. La générosité des chiliens envers les jésuites, malgré leur pauvreté, s'explique parce que ces hommes étaient alors ce qu'il y avait

de plus illustre, de plus aimable et de plus laborieux dans le pays. Lorsqu'ils s'en allaient en mission à l'intérieur ils y enduraient une vie pleine de souffrances et de dangers, quelques-uns périrent martyrs; cependant ils continuaient toujours, avec abnégation, leur œuvre civilisatrice de prédication de la doctrine chrétienne.

On peut dire que les Jésuites furent les premiers agriculteurs du Chili, puisque jusqu'à leur arrivée, la culture des champs était très imparfaite. Ils commencèrent par former des cultivateurs, introduisirent de nouveaux instruments et de nouveaux procédés, construisirent des canaux pour amener l'eau des rivières et arroser les terres. Par ces améliorations ils obtinrent des résultats surprenants et les produits de leurs plantations et de leurs fermes étaient vraiment de toute beauté.

A l'embouchure de la rivière *Maule*, où, plus tard, on fonda le port de *Constitution*, les Jésuites construisirent un chantier pour fabriquer des barques et des petits navires; ils bâtirent aussi des usines pour utiliser les cuirs des animaux en les tannant, et établirent, à Santiago même, une tuillerie pour faire des briques, des tuiles, des ustensiles de cuisine en terre cuite et en faïence.

Par tous ces travaux les jésuites acquirent de grandes richesses, non seulement au Chili, mais aussi dans les autres pays de l'Amérique et jusqu'en Espagne. Le pouvoir qu'ils avaient devint si grand et leur influence si décisive dans la société, que le

Roi d'Espagne arriva à les considérer comme un danger permanent pour le Gouvernement et, par conséquent, ordonna leur expulsion. Cet ordre s'accomplit au Chili, comme dans tous les pays de l'Amérique du Sud, au mois d'août 1767. Les incalculables richesses de la Campagnie de Jésus furent déclarées propriété du Roi.

CHAPITRE XV

Gouvernement de la Colonie

La guerre contre les araucans fut la principale occupation de tous les Gouverneurs du Chili, qui étaient toujours nommés par le Roi d'Epagne. Par suite de la guerre presque tous s'adonnèrent uniquement au service militaire, sans laisser aucune œuvre qui les recommandât à la gratitude de la postérité.

Le meilleur de ces gouverneurs, le seul qui fit progresser un peu la colonie, *Ambroise O'Higgins*, était un ancien marchand anglais. Sous la protection du Roi d'Espagne il s'était rendu au Pérou avec quelques marchandises, mais, ayant fait faillite, il vint au Chili et se mit au service du Roi, ce qui ne lui procurait qu'une solde annuelle de 2.000 francs.

O'Higgins était un homme honnête, intelligent et travailleur, ses supérieurs l'estimaient pour son

exactitude dans l'accomplissement de ses devoirs, de même que pour sa loyauté au service des intérêts de l'Espagne. Bien qu'étranger, il se conduisit en Amérique comme le plus fidèle sujet du Roi d'Espagne. Il était âgé de 67 ans quand le Roi, pour récompenser ses services et sa fidélité, le nomma Gouverneur du Chili, en 1788; malgré son âge avancé, sa santé était si forte qu'il put se dévouer à sa tâche avec l'activité d'un jeune homme.

Le nouveau gouverneur connaissait à fond tout le territoire compris entre Santiago et Arauco, parce qu'en accomplissant ses missions il l'avait parcouru plusieurs fois. Or, son premier soin, lorsqu'il prit possession du Gouvernement, fut de visiter le territoire qu'il ne connaissait pas encore c'est-à-dire le nord de la capitale. Aujourd'hui même, malgré toutes les commodités dont on dispose pour en faciliter le voyage, bien peu oseraient faire, dans les provinces septentrionales du Chili, une excursion aussi scrupuleuse que celle, qu'à cette époque de difficultés pratiques, le Gouverneur O'Higgins n'hésita pas à faire. Celui-ci, en dépit de ses années, supporta toutes les fatigues et s'occupa activement de se rendre utile aux villes et aux villages qu'il traversait. Du matin au soir il s'informait personnellement des besoins du pays, écoutait les plaintes que les habitants lui présentaient contre les magistrats départementaux, et ordonna toutes sortes de travaux dont le but était le *bien-être des populations*.

Un arrêté, qu'il prit pour que les indiens fussent traités en hommes libres, trouva une forte opposition, parce que les agriculteurs et propriétaires les exploitaient comme esclaves. Mais O'Higgins maintint son ordre avec énergie et le fit respecter en prêtant son appui aux indiens, qui se plaignaient justement de la conduite de leurs maîtres. Il ordonna aussi au chef de l'armée espagnole en Arauco de se borner à être toujours prêt pour la guerre, mais sans attaquer ni offenser les indiens, voulant essayer ainsi une politique nouvelle capable de les pacifier. Le résultat fut des plus satisfaisants, car les araucans ne s'occupèrent désormais que de cultiver leurs champs. Ainsi, la prudence d'O'Higgins fut bien plus efficace que toutes les violences de ses prédécesseurs, pendant bien des années, pour obtenir la paix avec les indomptables guerriers de l'Arauco.

Le Gouverneur n'était pas seul représentant du Roi au Chili ; il y avait aussi un tribunal nommé l'*Audience* et qui était composé d'un *Régent* et de six juges, tous étant élus par le Roi après avoir prêté le serment d'obéissance.

L'*Audience* était chargée de l'administration de la justice en révisant les sentences des tribunaux inférieurs et les décisions des maires de chaque ville. D'ailleurs, le Gouverneur devait consulter ce Haut Tribunal pour toutes les graves questions administratives ; il présidait alors les séances, ce qui fit que par la suite on l'appela Président.

Comme le Roi se méfiait toujours de ses fonctionnaires en Amérique dans la crainte qu'ils profitassent de l'énorme distance qui les séparait de l'Espagne pour manquer à leurs devoirs, il conféra au *Président-Gouverneur* quelques attributions judiciaires, en même temps qu'il donnait à *l'Audience* le pouvoir d'intervenir dans l'administration civile. De cette façon, le Roi, guidé par sa méfiance, établit un service de vigilance réciproque entre les autorités coloniales, qui envoyaient soigneusement à Madrid les rapports les plus minutieux de tout ce qui se passait dans la colonie. Les fonctionnaires étaient ainsi forcés de remplir fidèlement leurs mandats.

Les places de *Régisseurs*, qui équivalaient à celles de Conseillers municipaux, étaient achetées par des riches; ils n'étaient point élus par le peuple, attendu que le peuple n'avait aucune influence dans les délibérations de ses propres affaires.

Pendant les temps coloniaux, le Chili était un pays si pauvre, ses habitants étaient si peu nombreux, c'était un territoire si isolé du monde, que les autorités n'avaient pour ainsi dire rien à faire en dehors de la préoccupation continuelle de se tenir toujours prêts à marcher sur les Araucans à la moindre alerte. Le Président-Gouverneur était presque toujours en campagne, forcé de diriger personnellement les opérations militaires. Quant aux magistrats de l'Audience, ils restaient toujours dans la capitale, passant leur temps à s'occuper de choses insignifiantes et souvent même ridicules étaient

constamment à des fêtes officielles et religieuses qui se célébraient sous les prétextes les plus futiles.

Les fêtes auxquelles la magistrature était obligée d'assister, représentaient plus de la moitié de l'année ; au temps dépensé pour assister à ces cérémonies il faut ajouter encore celui que l'on perdait dans les discussions qu'elles provoquaient.

Par une décision en date du 12 juillet 1760, le Conseil faisait remarquer qu'aux enterrements, les premières places dans le cortège funèbre étaient occupées par la famille et les plus proches parents et amis du défunt, et, considérant que cette coutume était outrageante pour la Magistrature, décida que ses membres ne pourraient assister à de telles cérémonies que si on leur réservait les places d'honneur, et cela sous peine d'une amende de 1000 francs.

Telles étaient les occupations qui prenaient la plus grande partie du temps de la *Royale Audience* et du *Conseil*, chargés de l'administration politique et civile du Chili. Il est vrai que le Roi d'Espagne, malgré sa qualité de souverain de la moitié du monde, n'avait pas non plus, parait-il, d'affaires plus sérieuses que celles qui occupaient ses fonctionnaires d'au-delà des Océans. En effet, il prenait minutieusement connaissance des petites misères de ses représentants en Amérique et les résolvait gravement par des cédules royales, comme s'il s'était agi de graves affaires diplomatiques. A citer quelques exemples, choisis dans une multitude de faits, et qui feront sourire par leur frivolité : l'an

1710, le Président-Gouverneur et la Royale Audience ayant assisté à une fête que les jésuites célébraient à l'église de la Compagnie en l'honneur de Saint-Ignace de Loyola, le Gouverneur se présenta revêtu de ses habits militaires, tandis que les magistrats de l'Audience étaient en costumes civils; ceux-ci protestèrent solennellement par devant le Roi. Alors, Sa Majesté, par un arrêté du 11 décembre 1711, après avoir étudié l'affaire pendant une longue année, déclara : « être sa volonté que le Président-Gouverneur portât son uniforme dans tous les actes militaires, et que dans toutes les autres occasions l'habit était à sa discrétion sans que la Royale Audience puisse l'empêcher de s'en servir sous aucun prétexte ».

En 1803 arriva à Santiago Monsieur le Marquis de la Plata, nommé Régent de la Royale Audience; sa femme ayant négligé de rendre visite à la femme du Gouverneur, cela fut cause d'un grand conflit qui fut porté à la connaissance du Roi. « Cette impolitesse féminine, dit un historien, devint une affaire d'Etat aussi grave que s'il s'était agi d'un évènement duquel dépendît la paix internationale ». Dans une lettre du Gouverneur au Roi, on lit : « Les deux dames restèrent sans se fréquenter, à la face du peuple, donnant ainsi lieu à des critiques bien naturelles sur un fait aussi remarquable que scandaleux ! »

Le Roi, informé de la faute commise par la *Marquise de la Plata* déclara que : « Si la Présidente

avait envoyé ses salutations à la Régente, celle-ci devait lui faire une visite ». Alors le Régent se sentant humilié par la déclaration du souverain, lui écrivit encore sollicitant ses faveurs pour sa femme; mais le Roi, fâché de ce que sa décision n'était pas accomplie, fit une sévère admonestation au Régent, ordonnant impérieusement que : « La Présidente devait envoyer un domestique de première classe pour souhaiter la bienvenue de sa part à la Régente, et que celle-ci lui rendît visite le lendemain même. » Pendant toutes ces délibérations les deux dames étaient restées deux ans sans se fréquenter pour un simple caprice de vanité.

On voit que le roi d'Espagne et ses représentants en Amérique étaient bien oisifs pour perdre ainsi leur temps en de longues discussions à propos des habits du Gouverneur, de la rivalité des dames et de bien d'autres choses également ridicules. S'il n'y avait pas de documents qui prouvent la véracité de ces enfantillages, nul aujourd'hui ne voudrait croire que l'Espagne, à l'époque de sa grandeur, fut gouvernée par des hommes qui montraient un esprit si étroit.

Il n'y avait alors sur toute l'extension du territoire du Chili aucun chemin carrossable ; les voyageurs allaient à pied ou à cheval et il fallait 3 jours pour aller de Valparaiso à Santiago. Il n'y avait pas non plus d'auberges et on passait les nuits à la belle *étoile.* D'ailleurs, les bandits infestaient les champs, *qui étaient* dangereux à traverser.

Mais le Gouverneur O'Higgins chercha un remède à ces maux : il fit construire un bon chemin, de la capitale au port principal, pour faciliter les voyages et les transports, et en même temps pour établir une surveillance sévère contre les bandes de voleurs. L'égoïsme des propriétaires des plantations et des fermes arriva jusqu'au point d'empêcher la construction de ce chemin, cependant si nécessaire pour eux-mêmes, mais malgré leur résistance, O'Higgins se fit obéir.

CHAPITRE XVI

Etat des villes sous la domination espagnole

La capitale du Chili était exposée durant l'hiver à être inondée par les eaux de sa rivière principale. le *Mapocho*. En temps ordinaire on pouvait la traverser à cheval sans aucun danger, mais grossie par les pluies de l'hiver, elle subissait des crues extraordinaires qui la rendaient infranchissable.

Au mois de juin 1783, il plut pendant 9 jours consécutifs. A la suite de ce déluge les eaux du Mapocho envahirent toutes les rues et détruisirent les murailles de bien des maisons. Un couvent de nonnes fut inondé de fond en combles et ce fut à grand' peine qu'on parvint à sauver les religieuses qui étaient sur le point de se noyer.

Les dommages causés par cette catastrophe, tant par la ruine des édifices que par la perte des animaux et des meubles, représentèrent plus de 4.000.000 de francs ; mais ce fut un mal pour un

bien, car le Gouverneur O'Higgins, emporté par son désir d'améliorer la situation de ses sujets, se proposa de délivrer pour toujours la ville du péril des inondations. Dans ce but il fit construire une *digue* qui, durant un siècle protégea Santiago contre les crues du Mapocho; c'est seulement maintenant, à la fin du XIX[e] siècle que cette œuvre fut démolie par suite de la canalisation générale de la rivière.

Le Palais de la Monnaie, siège du Gouvernement, et *la Cathédrale* de Santiago furent bâtis en même temps que *la digue*. Ces édifices comparés au style pauvre des maisons de la ville, à cette époque, étonnaient par leur luxe, et, aujourd'hui même, ils attirent encore l'attention des touristes.

On employa vingt années à bâtir le palais, et cela coûta cinq millions de francs.

Après *Santiago*, les principales villes étaient *Concepcion*, *Valparaiso* et *La Serena*, mais le mauvais état des chemins ne permettait aucune communication entre les habitants de ces différentes cités, qui vivaient, par suite, aussi isolés et inconnus les uns des autres que s'ils avaient été de nations différentes. Il n'y avait pas de journaux, ni même de service postal, et les nouvelles n'arrivaient que par les rares voyageurs qui osaient encore s'aventurer dans la campagne.

Les marchés étaient inconnus, de même que l'éclairage public pendant la nuit. Les familles ne sortaient que rarement de leurs demeures, il n'y avait pas de promenades; les seules fêtes étaient les

processions religieuses qui sortaient des églises et parcouraient les rues principales. De temps à autre il y avait des courses de taureaux et des combats de coqs auxquels assistaient les dames de l'aristocratie aussi bien que les hommes de tous les rangs de la société.

Dans les villes on pouvait compter aisément les collèges et les écoles, et dans la campagne il n'y avait aucun établissement d'éducation.

Les moines s'occupaient parfois d'instruire quelques enfants aux frais des parents, mais ceux-ci attachaient généralement bien peu d'importance à l'instruction et regardaient comme une chose inutile la culture de l'intelligence. Quant aux jeunes filles, on ne leur enseignait que les soins du ménage et c'était bien rare de rencontrer une femme qui sût lire et écrire même imparfaitement.

Il est vrai que pendant la domination espagnole il était bien inutile de savoir lire puisqu'il n'y avait ni livres ni journaux. Le Roi d'Espagne avait interdit, sous peines fort sévères, l'introduction de ces choses dans ses domaines d'Amérique. Les Gouverneurs et les Evêques était chargés de faire une enquête sur chaque navire qui arrivait d'Europe et de détruire tous les livres qu'ils y pourraient trouver dépourvus de la permission royale qui, d'ailleurs, se bornait aux livres pieux, biographies des Saints et à quelques autres ouvrages approuvés par les Evêques du Royaume.

Cette défense avait pour principal but d'éviter

que les américains lisent des livres destinés à leur apprendre que les peuples ont le droit d'êtres libres et de choisir leurs gouvernants. Le Roi d'Espagne ne voulait pas qu'il arrivât, en Amérique, aucune nouvelle des évènements qui se déroulaient dans les nations indépendantes; aussi pour empêcher l'introduction des livres on employait des mesures plus rigoureuses que celles qu'on prend aujourd'hui pour protéger un pays contre une épidémie de variole ou de choléra.

CHAPITRE XVII

Retraite d'O'Higgins

Depuis les premières années de la conquête les Espagnols avaient parcouru presque tout le territoire du Chili jusqu'à la grande île de *Chiloé*. Ils avaient fondé la ville de *Osorno*, mais celle-ci ayant été détruite par les Indiens, il ne resta que *Valdivia* au sud.

Dans le dessein de rebâtir Osorno pour établir des colons dans la région méridionale et fixer une frontière au territoire occupé par les Araucans, le gouverneur O'Higgins, déjà âgé de 74 ans, s'embarqua à Valparaiso et, se dirigeant sur Valdivia, parvint à y réunir 94 familles, qui formaient un total de 426 individus, et les transféra à l'endroit où se trouvait jadis la ville d'Osorno. Puis il dessina le nouveau plan des contructions, distribua aux familles des vivres, des animaux, des semences et des instruments de travail, et donna à chacune un

terrain de quelques hectares pour bâtir sa maison et faire des cultures agricoles.

Mais, aussitôt qu'il eût atteint son but, le gouverneur tomba malade, il se fit transporter à Concepcion, et là reçut la nouvelle que le roi d'Espagne, en récompense de ses bons services et de son dévouement, venait de le nommer vice-roi du Pérou. Il retourna donc à Santiago, malgré sa maladie, pour préparer son voyage à Lima, où il arriva en 1796.

Il faut réclamer la justice de l'histoire pour O'Higgins, parce que, quoiqu'il fut au service d'un souverain si despotique envers ses malheureux sujets de l'Amérique, ce fut le meilleur de tous les gouvernants du Chili pendant ces sombres jours. Il travailla sans cesse pour le bien du pays ; il fut juste pour tous, spécialement pour les Indiens, qu'il traîta avec humanité ; il administra honnêtement le trésor public, et n'abusa jamais de son autorité pour persécuter ses ennemis personnels.

La vice-royauté du Pérou représentait une gloire, un honneur qu'il méritait bien, cependant cet événement fut déploré par les Chiliens qui, jusqu'alors, avaient profité de ses grandes qualités.

O'Higgins possède encore un autre titre à la reconnaissance du Chili : son fils unique, quelques années plus tard, fut un des plus remarquables militaires qui sacrifièrent leur fortune, leur tranquillité et leur sang pour conquérir l'Indépendance *et fonder la République*.

Malgré toutes les précautions prises par les Espagnols, quelques Chiliens, qui voyageaient en Europe avaient été témoins de la Grande Révolution française. Ils avaient vu des peuples plus avancés que l'Espagne, et parvinrent à introduire au Chili quelques livres d'histoire et de philosophie qui enseignaient des doctrines tout à fait contraires à l'absolutisme du roi.

Déjà, la *Déclaration des droits de l'homme*, flambeau levé par la France à l'horizon de tous les peuples, commençait à éclairer le monde. L'Amérique entière frissonnait sous les pas sanglants des conquérants effrayés, car l'aube de l'émancipation était proche!

Les Chiliens qui avaient introduit les livres et les journaux messagers de la bonne nouvelle, les cachaient soigneusement par crainte du châtiment, qui était la mort; mais quand ils eurent appris à condamner le régime imposé par l'Espagne, ils se mirent d'accord pour accomplir la tâche grandiose qui devait donner au Chili un gouvernement national à l'ombre des principes de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité !

CHAPITRE XVIII

Le 18 septembre 1810

Au commencement du XIXe siècle on peut dire que presque tous les Chiliens vivaient dans les ténèbres de la misère et de l'ignorance, résignés à leur triste condition avec la même mansuétude qu'un troupeau de moutons demeure soumis aux ordres de ses gardiens. Pendant plus de trois siècles les générations s'étaient transmises l'habitude d'obéir aveuglément aux représentants du roi d'Espagne, en regardant celui-ci comme un être d'origine divine, dont la volonté était indiscutable et toute-puissante.

Il en était de même dans les autres colonies, si bien que la domination des Espagnols semblait assurée *ab æternam* sur le sol américain.

Heureusement, les colonies que la Grande-Bretagne possédait dans l'Amérique du Nord avaient pris les armes à la fin du XVIIIe siècle pour conquérir leur *indépendance*, et, après une mémorable

épopée, parvinrent à se constituer en République fédérale sous la présidence de leur libérateur, le glorieux général, l'intègre citoyen *Georges Washington*.

Cet événement fit la joie des Espagnols parce qu'ils étaient alors les ennemis de l'Angleterre et célébraient comme un triomphe tout ce qui faisait tort à cette nation. Ils ne croyaient pas que l'indépendance des États-Unis servirait d'exemple à leurs propres colonies, mais depuis lors tous les hommes penseurs et courageux voulurent imiter leurs frères du Nord en cherchant les moyens d'obtenir aussi la liberté pour leur patrie.

Ce fut la France qui, par un hasard de la politique, je dirais plutôt par une coïncidence providentielle des lois de l'Histoire, procura aux peuples sud-américains l'occasion de proclamer leur indépendance.

L'an 1808, l'empereur Napoléon Ier avait étendu son pouvoir sur presque toute l'Europe. Il envahit l'Espagne, fit prisonniers le roi Charles IV et le jeune prince, et à la tête de l'armée qui venait de faire la promenade triomphale du Continent, proclama son frère Joseph Bonaparte roi d'Espagne.

Tandis que les partisans de Charles VI et de Ferdinand VII résistaient aux soldats de Napoléon, les sud-américains qui aspiraient à l'émancipation, réunirent des Comités de Gouvernement pour remplacer les autorités espagnoles nommées par la *monarchie* des Bourbons. Les peuples, enthou-

siasmés par les nouvelles que chaque bateau apportait d'Outre-Mer, acceptèrent sans hésitation ces premiers actes révolutionnaires, quoiqu'ils ne pussent se rendre compte de leur importance ni des résultats qu'ils allaient produire.

Au commencement, les gouvernants espagnols tâchèrent d'empêcher, par des moyens pacifiques, la constitution des Comités de Gouvernement, mais, quand ceux-ci furent organisés, ils décidèrent de les combattre par la force.

Les chefs patriotes, en se voyant menacés, firent aussi des préparatifs pour la guerre avec l'appui du peuple qui avait déjà compris les avantages d'un gouvernement nommé par lui-même et avait résolu de le conserver à tout prix.

Et dans cette lutte armée contre les citoyens qui voulaient avoir une patrie libre, les chefs et officiers espagnols montrèrent la même férocité qu'avec les sauvages durant les guerres de la conquête. Ils furent aussi sanguinaires avec les patriotes auxquels ils niaient leur liberté, qu'ils avaient été inhumains envers les malheureux Indiens pour les déposséder de leurs terres. Mais, par ces violences, ils ne parvinrent qu'à augmenter le nombre et l'énergie des patriotes, parce que même les plus pacifiques se mêlaient à la guerre aussitôt qu'on les persécutait et maltraitait sans pitié.

La constitution du premier Comité de Gouvernement eût lieu au Chili le 18 septembre 1810. Pendant cette mémorable journée, les principaux

citoyens de Santiago tinrent une réunion dans la salle du conseil municipal, nommèrent un comité de sept membres, présidé par M. Toro Zambrano avec le mandat de se charger du gouvernement du pays. Parmi les personnes qui assistèrent à cette assemblée, plusieurs pensaient que le Comité ne conserverait le pouvoir que jusqu'au jour où le roi d'Espagne, alors prisonnier de Napoléon Ier, pourrait nommer un nouveau gouverneur du Chili. Mais il y avait aussi un citoyen, *Jean Martinez de Rozas*, qui avait pris la ferme résolution de travailler sans cesse en faveur de la complète indépendance du pays. Martinez de Rozas était un homme aussi remarquable par son intelligence que par la force de son caractère. Cependant, il ne déclara pas ouvertement ses desseins dans la crainte que les autres membres du Comité n'aient peur de s'engager dans un projet aussi audacieux; mais il profita de l'influence de son talent pour faire approuver, par ses compagnons, deux mesures d'une très grande importance, qui étaient, en vérité, des actes propres d'un gouvernement tout à fait indépendant. La première de ces mesures était celle d'acheter des armes et recruter des soldats pour organiser une armée capable de défendre le pays contre n'importe quel ennemi. La deuxième consistait à ouvrir au libre commerce de toutes les nations les ports de Valparaiso, Coquimbo, Talcahuano et Valdivia, tout en se proposant de mettre un terme aux défenses du roi d'Espagne qui mainte-

nait le Chili sans communication avec le reste du monde.

Ce Comité de Gouvernement constitué le 18 septembre 1810 n'eut que quelques mois d'existence, puisque le peuple, convoqué aux élections, nomma ses députés, lesquels se réunirent en Congrès dans la ville de Santiago le 4 juillet 1811. Au mois d'août le Congrès établit un nouveau Comité de Gouvernement formé de trois citoyens ; ensuite il dicta quelques lois, parmi lesquelles il faut citer celle qui prohiba d'amener des esclaves au Chili, en même temps qu'elle déclarait libres tous les enfants des esclaves qui naîtraient, par la suite, sur le territoire chilien.

CHAPITRE XIX

Le Général Carrera

Les travaux des comités de gouvernement et du Congrès furent bientôt troublés par divers mouvements révolutionnaires, car il y avait quelques députés partisans du Roi, et quelques autres qui, tout patriotes qu'ils étaient, n'osaient travailler franchement en faveur de l'Indépendance. Heureusement il y avait en échange des députés comme Martinez de Rozas qui étaient décidés à séparer pour toujours le Chili du domaine de l'Espagne. Ces derniers, mécontents de leurs confrères, prêchèrent dans le pays une forte opposition, et le résultat fut une révolution dirigée par le général *Joseph Michel Carrera*, qui s'empara du Pouvoir au mois de novembre de la même année.

Carrera, quoique jeune, ayant à peine vingt-*cinq ans,* jouissait d'un grand prestige dans la *société de* Santiago, non seulement à cause de la

haute position de sa famille, mais aussi par ses qualités personnelles et par les services qu'il venait de rendre en Espagne pendant la guerre. Lorsque l'on constitua le premier Comité de gouvernement, Carrera venait d'être élevé au grade de sergent-major du régiment appelé *les Huissiers de Galice*, en récompense de sa vaillante conduite dans plusieurs batailles ; son avenir était assuré dans l'armée espagnole, et, s'il y était resté, il serait parvenu aux plus hauts grades.

Cependant, à peine sût-il qu'un gouvernement national s'était constitué dans sa patrie, qu'il renonça à tous les avantages que l'armée espagnole lui offrait et sous prétexte d'une maladie de son père demanda la permission d'aller à Valparaiso, où il arriva le 25 juillet 1811. S'apercevant bientôt que le Congrès réuni à Santiago n'était point capable de préparer le triomphe de l'Indépendance, lui, ferme et courageux, se mit d'accord avec les plus hardis des patriotes, et fit sa première révolution le 4 septembre suivant. Le résultat ne l'ayant pas satisfait il en fit une deuxième, et cette fois conserva entre ses mains tout le pouvoir à la tête d'un nouveau Comité de Gouvernement.

En agissant ainsi, Carrera croyait bien servir sa patrie, à laquelle il désirait sincèrement faire le sacrifice de ses intérêts personnels et même de sa vie, mais il oubliait qu'il est impossible de changer la nature des choses et qu'ordinairement les révolutions armées font plus de mal que de bien, parce

qu'elles habituent les citoyens à s'écarter de la Loi pour refuser l'obéissance aux autorités qui ne leur plaisent plus. Il arrive souvent qu'une révolution, après la chute du Gouvernement ennemi, prépare aussi celle de celui-là même qu'elle fait naître, puisqu'elle a donné l'exemple de se soulever aux citoyens qui en seront plus tard mécontents.

Carrera ne vit pas ce danger certain des révolutions et se laissa guider par l'ambition d'obtenir le plus vite possible l'entière indépendance de son pays.

Depuis le premier jour de son Gouvernement, il s'occupa, avec une activité infatigable, de préparer le peuple à la guerre, en augmentant l'armée et en acquérant des munitions. En même temps il dicta plusieurs arrêts pour organiser un bon service de Police et pour établir quelques écoles.

Tous les actes du général Carrera montrent que c'était un homme énergique qui avait la ferme résolution d'empêcher le retour de la domination espagnole. Sa volonté impérieuse encouragea les patriotes timides qui pensaient toujours au Roi, dans la croyance que les autorités nationales ne pourraient que gouverner en son nom et tandis qu'il serait prisonnier. Depuis la victoire de Carrera on put parler de l'Indépendance avec plus de franchise et prévoir que le résultat du changement de gouvernement ne pourrait être que l'organisation définitive de la République.

Le Général Carrera fut toujours aussi actif dans

le travail que sévère dans l'exercice du pouvoir. Il voulait que ses ordres fussent accomplis sans délai. Tous les chiliens n'étaient pas contents de cette conduite ; il y en avait qui l'accusaient de tyranie et d'autres qui lui niaient même le droit de gouverner, parce qu'il avait pris de force le pouvoir.

CHAPITRE XX

Premier journal au Chili

Lorsque le premier Comité de Gouvernement s'installa à Santiago, quelques patriotes pensèrent que le besoin d'avoir une imprimerie, pour donner au peuple les nouvelles concernant les affaires publiques, devenait nécessaire. Dans ce but on écrivit à Buenos-Aires, pensant qu'il serait possible d'en acheter une dans cette ville, mais là aussi bien qu'au Chili, la loi espagnole défendait l'expansion de la pensée humaine. Alors un citoyen des Etats-Unis, M. Arnold Hœvel, qui résidait à Santiago, adressa à son pays l'ordre de lui envoyer une imprimerie avec tout son matériel, ainsi que les ouvriers indispensables pour la mettre en fonctions immédiatement. Les agents de Hœvel, à New-York, accomplissant son mandat, embarquèrent l'imprimerie et trois imprimeurs à bord d'une frégate qui arriva à Valparaiso vers la fin de 1811.

Le Général Carrera, chef actuel du Gouvernement, acheta l'imprimerie au compte de l'Etat, et chargea M. Camille Henriquez de publier *La Aurora de Chile* (l'aurore du Chili) qui vit le jour le 13 février 1812. Ce citoyen, qui était un prêtre né à Valdivia et élevé à Lima, produisit un véritable scandale parmi les partisans de l'Espagne, quand il publia dans son journal : « qu'un homme ne peut exercer sur les autres une autorité juste, légitime et rationnelle qu'au moyen d'un pacte libre, spontanément et volontairement scellé ».

Ces mots, qui à présent n'étonneraient personne, scandalisaient alors les partisans du Roi, parce qu'ils croyaient que Dieu avait délégué à celui-ci le droit de traiter les américains comme un maître ses esclaves.

Dans un livre sur l'Indépendance on raconte que le jour de l'apparition du journal les patriotes les plus sérieux couraient dans les rues avec la feuille à la main, et pleins de joie, lisaient et relisaient l'article à tous ceux qu'ils rencontraient, en se félicitant mutuellement de tant de bonheur.

Les espagnols soutenaient que c'était une erreur politique et morale de croire que les hommes avaient le droit d'élire leurs gouvernants. De la même façon on avait soutenu, quelques siècles auparavant, que c'était une erreur de dire que la terre est ronde et qu'elle tourne autour du soleil. Cette ignorance, qui condamnait comme un crime l'expression de la vérité, fut le principal instrument

du pouvoir des rois en Espagne et en Amérique.

En dépit de tous les efforts du général Carrera pour mettre le pays en état de défendre son indépendance et d'inaugurer un régime bien préférable à celui des conquérants, le mécontentement contre lui se fit sentir principalement à Concepcion, où il y avait aussi un Comité de Gouvernement qui obéissait à l'influence du grand patriote Jean Martinez de Rozas. Ce citoyen, qui n'ambitionnait pas pour lui même les honneurs du pouvoir, ne voulait pas non plus que la Révolution de 1810, faite pour la liberté du peuple, servit seulement pour mettre à la tête du Gouvernement un chef militaire.

Comme le général Carrera n'avait pas assez de forces pour détruire le Comité de Concepcion, il lui fallut entrer en négociation avec ses membres, mais en même temps il envoya plusieurs émissaires dont la mission était d'agiter, en sa faveur, l'opinion publique, et par ces moyens il réussit à supprimer le Comité à la suite d'une révolte militaire. Martinez de Rozas fut envoyé prisonnier à Santiago, parce qu'on craignait sa présence à Concepcion.

Ce fut une grande injustice que traiter de telle sorte le citoyen le plus illustre de la Révolution, le patriote de meilleur conseil, celui qui était plus particulièrement préparé pour diriger sagement le Gouvernement dans des circonstances si difficiles. Il accepta, pourtant, avec dignité sa disgrâce et, au lieu de se plaindre ou de conspirer, s'occupa d'avertir son adversaire qu'il fallait se mettre en guerre

contre l'Espagne, parce que quelques nouvelles étaient arrivées d'un projet d'expédition du Vice-Roi du Pérou contre le Chili.

Malheureusement ses avis ne furent pas écoutés. Le Gouvernement de Santiago semblait craindre bien plus l'opposition de quelques patriotes, que les forces militaires que le Vice-Roi du Pérou pouvait déchaîner contre la République naissante. Au lieu de recruter plus de soldats, d'augmenter la provision d'armes et de munitions et d'organiser la défense du pays, Carrera s'occupa seulement de persécuter ses rivaux. On verra bientôt que cette lamentable erreur produisit les plus funestes conséquences.

Martinez de Rozas, qui depuis le mois de juillet demeurait dans une plantation au Sud de Santiago, fut exilé à la ville de Mendoza, (Argentine), en novembre 1812. Le grand patriote, dont la santé était déjà ébranlée, reçut un coup mortel de cette nouvelle injustice. Le cœur plein d'amertume de laisser le Chili dans une situation si dangereuse pour l'Indépendance, il traversa la Cordillière des Andes et expira à *Mendoza* quelques mois plus tard.

Les cendres de Jean Martinez de Rozas restèrent dans cette terre d'exil plus de quatre-vingt ans, jusqu'au jour où un sentiment tardif de gratitude fit remplir leur devoir aux chiliens, qui les transportèrent sur le territoire national.

La plupart des hommes qui servent avec abnégation leurs semblables ont la même triste destinée

que Martinez de Rozas. Pendant la vie ils souffrent des injustices et des persécutions ; c'est seulement après leur mort qu'ils sont respectés, parce que leurs vertus forment l'apprentissage éternel des peuples.

CHAPITRE XXI

Première campagne de l'Indépendance

Tandis que la discorde divisait les patriotes chiliens en donnant lieu à des combats fratricides, les représentants du Roi d'Espagne préparaient des opérations militaires pour rèconquérir la colonie soulevée.

Les autorités espagnoles au Pérou assemblèrent tous les éléments nécessaires pour attaquer les patriotes du pays voisin, et, vers la fin de 1812, envoyèrent à l'île de *Chiloé* le *Général Pareja* avec des armes, de l'argent, quelques officiers et soldats vétérans pour y organiser une armée. Au bout de deux mois il avait déjà une troupe de 1400 hommes qu'il embarqua sur cinq navires pour *Valdivia*, où il arriva à en avoir 2000. Les patriotes, ignorants de ce qui se passait à Valdivia et Chiloé, furent surpris par l'expédition de Pareja.

Quand ces nouvelles arrivèrent à Santiago, pres-

que tous les habitants manifestèrent le désir de prendre part à la guerre. Ils avaient confiance dans la victoire, parce que entraînés par l'enthousiasme patriotique, ils comptaient que la lutte serait brève et glorieuse. Ils croyaient impossible que les troupes recrutées à *Valdivia et Chiloé* pour défendre un Roi étranger fussent capables de résister aux soldats qui défendaient leur liberté personnelle, leurs propriétés, leurs familles et l'Indépendance de leur patrie.

Il est vrai que la justice était de leur côté, qu'ils avaient l'ardeur de combattre et ne reculaient devant aucun sacrifice; mais, dans la guerre, le pouvoir des armes et la discipline militaire sont aussi indispensables que le courage des soldats, et malheureusement ces éléments manquaient aux patriotes de Santiago. Leurs chefs avaient perdu en disputes et révolutions le temps qu'ils auraient dû employer à organiser régulièrement une armée, et par suite, ils se trouvaient faibles devant l'ennemi.

Le général Carrera se transporta immédiatement à Talca pour s'assurer du véritable état de choses et prendre les mesures nécessaires. Là-bas arrivaient aussi les patriotes qui se retiraient de Concepcion et d'autres endroits quand le général Pareja s'approchait. Ainsi la ville de *Talca* fut convertie en *quartier général* de l'armée patriote, tandis que celui de l'armée royaliste était à *Chillan*; c'est-à-dire que la rivière *Maule* servait de ligne de division entre *les deux armées* belligérantes.

Le général Carrera avait 4000 soldats, mais mal armés et dont l'instruction militaire était insuffisante. Parmi ses officiers on distinguait le *Colonel Mackenna* d'origine irlandaise et le Commandant *Bernard O'Higgins*, fils du célèbre gouverneur de ce nom.

Pareja avait un Évêque qui prêchait en faveur du Roi d'Espagne, et Carrera était soutenu par un autre, *Mgr Raphaël Andreu y Guerrero*, qui soutenait l'Indépendance du Chili. A propos d'un de ses sermons le Chef de l'armée écrivit : « Il démontra si vivement la justice de notre cause que toute l'assistance, le peuple et l'armée s'écria Vive la Patrie! et on déroula l'étendard tricolore en tirant une salve d'artillerie ». Cet étendard, blanc, bleu et rouge, est resté le drapeau national de la République du Chili.

Le jour était arrivé de faire des sacrifices sanglants en faveur de la patrie, et il fallait se mettre de suite en campagne avec des soldats capables de vaincre ceux du Roi.

Les hostilités commencèrent par diverses escarmouches et, à la fin de mai 1813, s'engagea une bataille générale dans les environs de *Saint-Çharles*. La victoire resta indécise, mais les espagnols, en retournant à leur campement de Chillan, eurent le malheur de voir mourir leur chef, le général Pareja. Pour le remplacer ils nommèrent le commandant Jean J. Sanchez, qui s'occupa de réorganiser les troupes démoralisées par cette stérile campagne.

Le général Carrera prit le parti d'assiéger l'armée espagnole à Chillan, mais cette opération fut très malheureuse pour les soldats patriotes qui, mal nourris et mal habillés, eurent à subir les plus grandes difficultés, car c'était l'hiver.

Malgré ces obstacles, les patriotes soutinrent le siège pendant un mois, en se battant courageusement presque tous les jours. Mais cela ne pouvait se prolonger indéfiniment. Carrera reconnut son erreur et leva le siège, sans avoir acquis aucun avantage qui pût récompenser les souffrances de son armée.

Les espagnols prirent alors l'offensive, avec l'espoir de détruire les troupes Chiliennes qui s'étaient fractionnées en petites divisions; et, sur les bords de la rivière *Itata*, dans un endroit nommé le *Roble*, eut lieu un combat qui mit en lumière le courage héroïque d'O'Higgins. Le général Carrera se trouvait avec bien peu de soldats quand il fut soudainement attaqué par une brigade royaliste. Séparé par celle-ci du reste de son armée, Carrera prit la fuite pour sauvegarder sa vie : dans ce moment O'Higgins assuma le commandement des patriotes, montra le plus grand sang froid devant le danger et organisa la résistance. « Une heure de feu s'était déjà écoulée, dit un témoin du combat ». O'Higgins, prenant le fusil d'un soldat qui venait de tomber mort à ses pieds, cria aux siens : « Ou vivre avec honneur, ou mourir avec gloire ! Que celui qui est vaillant me suive ! » La troupe alors, enthousiasmée

par cet exemple, se précipita sur l'ennemi et le mit bientôt en déroute.

Carrera, en rejoignant l'armée, salua O'Higgins comme le vainqueur, et dans une lettre adressée à Santiago écrivit ces mots : « Je ne puis passer sous silence la belle conduite d'O'Higgins; ce brave soldat, représente à lui seul l'héroisme et la gloire de l'armée Chilienne. » La guerre durait déjà depuis six mois sans que les patriotes obtinssent aucun résultat définitif. Pendant ce temps, les soldats s'étaient habitués à la discipline et montraient un grand courage dans le combat, de même qu'une rare endurance pour les peines et les fatigues de la vie militaire; mais les royalistes, de leur côté, avaient aussi augmenté leur armée et leurs ressources, en sorte que l'Indépendance, après tant de sacrifices, courait plus de dangers qu'au commencement de la campagne.

On accusa alors le général Carrera de négligence dans l'accomplissement de ses devoirs et de manque d'aptitude pour diriger les opérations de la guerre. Les mécontents de son gouvernement, ceux qu'il avait persécutés, profitèrent de l'occasion pour le désaccréditer devant l'opinion publique. Obéissant à ces sentiments, les autorités de Santiago, qui exerçaient les fonctions gouvernementales, décidèrent en novembre 1813 de retirer à Carrera le commandement de l'armée et nommèrent O'Higgins pour le remplacer.

CHAPITRE XXII

Négociations de paix

En même temps qu'O'Higgins prenait possession du commandement de l'armée chilienne, arriva du Pérou un autre général espagnol, *Gavino Gainza*, apportant des armes et de l'argent pour continuer la guerre. Ce chef débarqua sur la côte d'Arauque, se mit à la tête des troupes royalistes organisées au Sud et marcha sur la ville de *Chillan*, où il trouva le reste de l'armée, au commencement de l'année 1814.

Le général Carrera, séparé du Gouvernement, se retirait de Conception, en route pour Santiago, accompagné de son frère Louis, dans les premiers jours de l'année. Les deux frères ayant rencontré un détachement espagnol, le chef de celui-ci les emprisonna jusqu'au 12 mai, date à laquelle ils purent tromper la surveillance des sentinelles et recouvrer leur liberté.

Le nouveau général espagnol se proposait de battre en détail l'armée patriote, puisque O'Higgins était resté à Concepcion avec quelques détachements, tandis que Mackenna avec les autres était dans un endroit nommé le Membrillar. Gainza fit un attaque formidable contre celui-ci, dont les troupes étaient bien inférieures en nombre, mais occupaient un camp bien choisi et avaient une grande foi dans l'expérience de leur chef, le courageux Mackenna. Grâce à ces avantages, les patriotes repoussèrent les espagnols en leur occasionnant des pertes considérables.

Dans le combat du Membrillar, se battirent à côté des Chiliens 300 soldats argentins que le Gouvernement de Buenos-Ayres avait envoyés en qualité d'auxilaires sous les ordres du *Colonel Balcarcel*.

La fraternité chilienne-argentine resta depuis lors consacrée sur les champs de bataille par le sang et l'héroïsme des soldats des deux nations, et quelques années plus tard cette fraternité, personnifiée par O'Higgins et San-Martin, assura l'Indépendance de tout le Continent sud-américain.

Par suite de la victoire du Membrillar, les troupes d'O'Higgins et de Mackenna purent se réunir. L'armée patriote se dirigea à marches forcées vers le Nord, dans le but de dépasser l'armée espagnole et de se placer entre celle-ci et Santiago. O'Higgins réussit dans ce dessein et se retrancha dans un campement favorable au nord de la ville de Talca.

Comme l'on voit, l'issue de la guerre était en vérité bien incertaine. Aucun des belligérants ne pouvait se considérer en situation assez avantageuse pour se promettre la victoire finale.

Pour ce motif, les chefs espagnols et patriotes, persuadés aussi bien les uns que les autres qu'ils manquaient de forces pour continuer la guerre, signèrent un traité pour la suspendre. Les deux conditions principales de ce traité étaient ainsi conçues :

Premièrement : — Le Chili reconnaissait la suzerainneté du roi d'Espagne. *Deuxièmement* : — Les hostilités seraient suspendues et les royalistes évacueraient les villes qui étaient en leur pouvoir.

Cette négociation était pour les Chiliens encore pire qu'une défaite, parce qu'ils renonçaient ainsi à l'Indépendance de la Patrie et perdaient tous les héroïques sacrifices faits dans les campagnes de 1813 et 1814.

Il y eut pour cette raison un mécontentement général contre les autorités nationales qui avaient signé ce traité, qui faisait s'évanouir les espérances de liberté. Ce fut la source de nouvelles discordes entre les patriotes.

CHAPITRE XXIII

Bataille de Rancagua

En même temps qu'on négociait le traité, les frères Carrera, prisonniers à Chillan, parvinrent à se délivrer par la fuite. Leur présence à Santiago mit en alarme les autorités, dans la crainte qu'ils conspirassent pour s'emparer du pouvoir, les circonstances étant fort propices à cause du mécontentement que la négociation avait provoqué contre le Gouvernement. La nouvelle révolution du Général Carrera ne se fit pas attendre longtemps.

Le 23 juillet 1814, lui et ses amis s'emparèrent des casernes de la capitale et nommèrent un Comité de Gouvernement. O'Higgins fit de longues marches pour aller rétablir les autorités qu'il avait laissées à différents endroits, mais Carrera organisa rapidement quelques bataillons et sortit de la ville pour livrer combat à son rival. Les deux généraux *chiliens s'étant* rencontrés à *Maipo* le 12 août 181

s'y battirent comme s'ils eussent été de deux pays ennemis.

O'Higgins eut le dessous et il lui fallut se retirer du champ de bataille avec moins de cent soldats. Il se proposait de rallier les dispersés pour continuer la guerre civile ; mais ayant appris que l'armée espagnole, sous le commandement d'un nouveau général, *Mariano Osorio*, recommençait la guerre, parce que le Vice-Roi du Pérou n'approuvait pas le traité de paix, il reconnut le Général Carrera comme chef supérieur, et déclara que lui et ses officiers ne réclamaient pas d'autre honneur que celui de former l'avant-garde de l'armée patriote. Ainsi les généraux chiliens, devant le danger de la Patrie, oublièrent leurs querelles pour lutter ensemble contre leurs ennemis.

Pendant ce temps, le général Osorio à la tête de 5.000 soldats s'approchait de Santiago, et Carrera, qui n'avait pas entière confiance en la loyauté d'O'Higgins, ne réussit pas à établir un plan de campagne bien combiné pour donner l'unité à ses forces.

A l'aube du 1er octobre les royalistes attaquèrent O'Higgins, retranché à Rancagua avec 1.900 soldats, secondé par Jean Joseph Carrera, frère du général en chef, ce qui prouvait la méfiance de celui-ci. En tous sens l'armée espagnole était supérieure, car elle était composée de 5.000 hommes *bien pourvus* de munitions.

Croyant que les patriotes, effrayés par l'infériorité

de leur nombre et manquant de ressources, allaient se rendre, les royalistes entrèrent par plusieurs rues de la ville se dirigeant vers la place principale. O'Higgins avait fait construire des barricades dans les avenues et à l'entrée de chacune avait placé 200 soldats et deux pièces d'artillerie avec l'ordre de combattre jusqu'à la mort. Au moment où les espagnols arrivaient tout près de la place, O'Higgins fit tirer le canon et commencer un feu roulant par l'infanterie. Epouvantés d'une si formidable réception, qu'ils n'attendaient pas, les espagnols rétrogradèrent en complète confusion, laissant beaucoup de morts et de blessés.

Le général Osorio, exaspéré, donna alors à ses soldats l'ordre de s'emparer de la ville et de la mettre à sang et à feu.

Entourés de l'armée espagnole, les patriotes étaient enfermés dans la place sans avoir ni eau ni vivres d'aucune sorte. Ils n'avaient pas non plus assez de poudre pour les canons et les fusils. Par conséquent, ils ne pouvaient espérer résister longtemps à l'attaque vigoureuse que les Espagnoles leur faisaient par toutes les rues à la fois, après avoir mis le feu à beaucoup de maisons.

Cependant, la bataille dura deux jours complets. Les assiégés attendaient d'un moment à l'autre le général Carrera, qui avait assez de forces pour attaquer l'ennemi par l'arrière-garde. Mais le général en chef resta inactif, et ils comprirent à la fin qu'on ne devait pas compter sur son aide.

Il ne restait déjà plus que 300 soldats sur la place, les autres étaient morts ou blessés. Alors O'Higgins décida de sortir de la ville avec ses troupes tout en s'ouvrant un chemin parmi les lignes de l'ennemi. Il fit battre le rappel, et, une fois que les soldats furent réunis, il leur ordonna de monter à cheval, de mettre sabre au clair et de le suivre. Le capitaine *Ramon Freire* voulut qu'O'Higgins se plaçât au centre de la troupe pour être protégé. « Capitaine ! lui cria O'Higgins, vous êtes un vaillant et je veux aussi l'être : ma place est toujours celle où il y a le plus de danger ! » En disant ces mots il enfonça les éperons aux flancs de son cheval, et les officiers et soldats sortirent derrière lui, décidés à se rendre dignes d'un chef si héroïque. Les Espagnols firent leur possible pour les arrêter, mais ces centaures, le sabre levé précipitant leurs chevaux, rompirent furieux les rangs ennemis ; sautant sur les canons, ébranlant les soldats royalistes et se battant avec eux corps à corps, ils réussirent à sortir de la ville et à arriver à Santiago, émissaires de la glorieuse défaite !

Peu d'hommes ont jamais montré dans la guerre le courage qu'O'Higgins montra à Rancagua. Cette seule bataille serait assez pour que les Chiliens eussent toujours le plus grand respect envers sa mémoire. La statue qu'on lui a érigée à Santiago le représente au moment de sa sortie de Racangua, son cheval franchissant une palissade, et foulant aux pieds un soldat espagnol qui veut l'arrêter.

L'arrivée du général O'Higgins avec les restes de son armée produisit à Santiago une panique épouvantable. Les patriotes comprirent que la guerre était compromise, car on ne devait pas espérer que les soldats de Carrera, oisifs pendant la bataille de Rancagua, fussent capables de s'opposer à la marche en avant des royalistes après leur victoire. Même les serviteurs les plus loyaux de la Patrie abandonnèrent leurs propriétés et leurs familles pour se transporter à Saint-Philippe, et continuer leur route sur Mendoza en traversant la Cordillère. Quelques autres se cachèrent dans les maisons de Santiago et dans les plantations voisines pour échapper à la vengeance des vainqueurs. Il y eut aussi des citoyens assez lâches pour abandonner la cause de la Patrie à l'heure de la défaite ; ceux-ci, abjurant les serments qu'ils avaient faits en faveur de l'Indépendance, acceptèrent encore une fois le despotisme espagnol.

CHAPITRE XXIV

Tyrannie des Espagnols

La ville de Santiago reçut avec grandes fêtes l'armée royaliste qui avait vaincu à Rancagua. On célébra le triomphe du Roi comme si c'était l'événement le plus heureux pour les chiliens.

Durant un mois le général Osorio laissa vivre tranquilles les patriotes qui étaient restés à la capitale. Ils pensèrent donc qu'il n'y avait aucun danger et ceux qui étaient cachés sortirent de leurs retraites. Mais une nuit, quand la ville était en plein calme, les personnes les plus respectables furent arrêtées. Cela fit comprendre que le Gouverneur avait l'intention de persécuter tous ceux qui avaient servi dans l'armée patriote. Pour se sauver, les patriotes comptaient se cacher dans les champs voisins, mais Osorio prit une mesure ordonnant que personne ne put s'éloigner de la ville sans sa *permission*, et en fit appréhender plusieurs Ceux-ci

furent mis en prison à côté des assassins et des voleurs. Quelques jours plus tard ils furent embarqués à Valparaiso et déportés, à l'île de Jean Fernandez. Leur exil là-bas fut un martyre prolongé.

La prison de Santiago se remplit bientôt à nouveau de chiliens. Ils avaient l'espoir que le général O'Higgins ne tarderait pas à traverser les Andes avec une armée libératrice, et ils méditaient des plans pour l'aider. Les soldats qui les gardaient écoutèrent ces conversations et en firent part à leurs chefs. On avertit Osorio de ces choses et alors il chargea de la garde de la prison deux officiers de sa confiance. Ceux-ci ordonnèrent à un sergent d'inspirer confiance aux prisonniers en leur donnant à penser qu'il les aiderait. Ces malheureux furent trompés jusqu'au point de croire que le sergent leur ouvrirait la porte des cachots et qu'il embrasserait avec eux la cause de la Révolution.

Dans la nuit choisie pour exécuter le complot, les officiers espagnols triplèrent la garde et à l'heure fixée, firent ouvrir la porte par le sergent. Au moment où les prisonniers sortaient, les soldats se précipitèrent sur eux en les tuant sans pitié à coups de sabre. Les malheureux, qui ne pouvaient point se défendre n'ayant pas d'armes, furent victimes d'un crime lâchement prémédité par leurs bourreaux. Ainsi se renouvelèrent jusqu'aux derniers jours du gouvernement espagnol, les mêmes actes de honteuses cruautés qui, pendant la conquête et pendant la *Domination*, ensanglantèrent le sol américain.

L'épouvantable massacre des prisonniers fut dirigé par un capitaine espagnol nommé *Vincent San Bruno*. Celui-ci, qui avait été frère au couvent de Saint-François, se fit plus tard soldat en Espagne dans la guerre contre Napoléon. Il était aussi courageux que méchant, son goût consistait à verser le sang : enragé comme un animal féroce, il ne faisait jamais grâce de la vie à l'ennemi qui tombait entre ses mains.

Le général Osorio, repenti et honteux du crime commis à la prison, congédia le capitaine San Bruno, qui le lui avait conseillé. Mais bientôt arriva au Chili un autre gouverneur, *François Marco del Pont*, qui fit de San Bruno son intime conseiller et lui donna le grade de sergent-major.

Le nouveau gouverneur du Chili était un homme de très petite intelligence et de mauvais sentiments. Dès son arrivée il ne s'occupa que d'activer les persécutions contre les patriotes, mit le corps de police sous les ordres de San Bruno et lui donna pleine autorisation pour imposer les peines à son gré.

Aucun chilien ne jouissait de sûreté même dans son foyer, parce que San Bruno parcourait la ville jour et nuit à la tête d'une ronde de soldats. Souvent il violait les domiciles pour faire emprisonner les personnes qui, au dire des espions, avaient censuré la tyrannie de Marco del Pont. Plus d'une fois il fit emprisonner toutes les personnes qui se trouvaient à un bal, pour le délit de ne se coucher *de bonne heure*.

San Bruno parvint ainsi à être la terreur des habitants de Siantago, qui le haïssaient naturellement autant qu'ils le craignaient.

Les espagnols ne se contentaient pas seulement d'imposer ces violences aux chiliens, ils les dépouillaient aussi de leurs biens, qui servaient à payer la solde des soldats et toutes les dépenses de l'armée. Le général Osorio confisqua les maisons, plantations et animaux de tous les citoyens qui avaient pris part à la guerre.

Au mois de novembre 1816 le gouverneur imposa aux habitants de Santiago une contribution extraordinaire de huit cents mille francs, payable dans le délai d'un mois, et d'un tribut pareil les habitants des autres provinces du Chili. Il menaça de fortes punitions ceux qui ne livreraient la somme qu'on leur demandait d'office; mais ces menaces furent inutiles, car jamais on ne put réunir une pareille fortune, en raison de l'extrême pauvreté du pays après la guerre.

Avec tant de souffrances, les chiliens ne pouvaient respirer tranquilles sous le gouvernement des espagnols. Les injustices et cruautés dont ils étaient victimes leur faisaient désirer plus que jamais l'Indépendance de la Patrie. Maintenant ils comprenaient bien qu'il fallait se délivrer du joug de l'Espagne à tout prix pour pouvoir travailler en paix, conserver leurs biens, élever et rendre heureuses leurs familles.

Durant la guerre précédente beaucoup de chiliens

s'étaient refusés à se battre contre les espagnols. Quelques autres avaient même été soldats du Roi et s'étaient battus contre leurs compatriotes. Mais, à présent, tous, exaspérés par le despotisme, désiraient lutter en faveur de l'Indépendance.

La tyrannie espagnole devint ainsi l'auxiliaire le plus efficace des patriotes, qui, à Mendoza, ville argentine qui se trouve de l'autre côté de la Cordillère des Andes, faisaient des préparatifs pour recommencer la guerre.

Les impôts, les persécutions et les violences des espagnols étaient les causes principales qui incitaient les patriotes à se soulever. A ce résultat contribua aussi la perte du prestige personnel du gouverneur Marco del Pont, chef aussi plein de vanité que pauvre de qualités sympathiques au peuple.

Il fut désigné pour cet emploi grâce à la faveur dont un de ses frères jouissait à Madrid, mais il n'avait jamais montré aucune capacité pour l'exercice du pouvoir, ni la prudence nécessaire pour rétablir la tranquillité dans un pays agité par la révolution, ni de talents militaires qui lui permissent de commander une armée en temps de guerre. En échange il avait une vanité vraiment ridicule, et sans s'inquiéter d'acquérir des titres aux respects, il ne pensait qu'à s'exhiber avec un éclatant uniforme, chamarré de galons, de croix et de médailles.

La qualité supérieure des espagnols pendant la longue période de leur domination en Amérique fut la force de leur caractère.

Depuis les premiers capitaines jusqu'au dernier des soldats, ils furent tous audacieux pour affronter les plus hardies entreprises, pour supporter toutes les vicissitudes et courageux pour vaincre ou mourir dans les combats. Leurs horribles crimes et inhumaines cruautés furent en certaine façon affaiblis par l'éclat de leurs incroyables prouesses.

Le gouverneur Marco del Pont, loin de posséder cette qualité légendaire de ses compatriotes, était un fanfaron, un pédant sans intelligence ni courage. Il est donc facile de comprendre que les chiliens, en souffrant le despotisme de cet homme efféminé, le regardaient avec plus de mépris que de crainte, et jugeaient par conséquent que le Roi, représenté par un tel personnage, n'était déjà plus l'être presque divin qu'ils adoraient jadis. Ainsi disparurent par la stupidité et les violences de Marco del Pont les derniers vestiges des sentiments respectueux qui, dans les siècles antérieurs, inspiraient aux fils du Chili la grandeur espagnole et la majesté royale.

CHAPITRE XXV

Les patriotes exilés

Au milieu de tous ces événements on pouvait croire que la Patrie chilienne était alors presque perdue, et ses malheureux défenseurs, avaient dû traverser les Andes, aussi bien pour échapper à la vengeance espagnole que pour se réorganiser et retourner à la lutte en de plus beaux jours. Or, les généraux Carrera et O'Higgins passèrent la Cordillère tout de suite après la bataille de Rancagua et restèrent à Mendoza.

Carrera, accompagné de ses frères Jean Joseph et Louis, et à la tête d'un corps de l'armée, manifesta dans l'adversité la même arrogance qu'au pouvoir, en tâchant de conserver dans le territoire argentin le titre et les attributions de chef de l'État du Chili. En agissant ainsi, Carrera avait tort, puisque *sitôt* sorti du territoire chilien, ses fonctions *étaient finies*, et comme chef militaire des soldats

qui l'accompagnaient, il devait respecter les autorités du pays qui lui donnait asile. D'ailleurs, il ne comprenait pas que sa conduite durant la bataille de Rancagua l'avait rendu odieux à beaucoup de chiliens fugitifs. Il ne tenait non plus aucun compte des antipathies provoquées contre lui par Martinez de Rosas et d'autres patriotes qu'il avait condamnés à l'exil dans le temps de sa puissance.

Comme contraste à l'arrogance provocatrice de Carrera, le général O'Higgins se mit à l'ombre de l'hospitalité argentine avec une attitude discrète qui lui attira toutes les bonnes volontés. Il avait traversé les Andes accompagné seulement d'un groupe d'amis, mais à Mendoza on savait que ses soldats avaient succombé comme des héros à Rancagua, et cette circonstance entourait sa personne des splendeurs de la gloire. De la sorte, O'Higgins devint entre les argentins le représentant le plus digne de la Patrie chilienne.

Le général San Martin, gouverneur de Mendoza, méditait depuis longtemps le projet d'une expédition sur les côtes de l'Océan Pacifique pour apporter la guerre au Vice-Royaume du Pérou, qui était le centre du pouvoir espagnol en Amérique, l'indépendance argentine se trouvant continuellement menacée par les troupes que le Vice-Roi maintenait dans ce but sur le territoire actuel de la Bolivie, nommé alors le Haut Pérou. Envahir par terre le Vice-Royaume était une entreprise supérieure aux forces du gouvernement de Buenos-Ayres, et pré-

sentait le danger de laisser en cas de défaite, un chemin par lequel les royalistes péruviens pûssent avancer vers La Plata. San Martin pensait très raisonnablement que pour vaincre le Vice-Roi il était indispensable de traverser le Chili et de dominer l'Océan Pacifique avec une escadre indépendante.

Il existe encore une lettre de San Martin datée de Tucuman le 22 avril 1814, dans laquelle, en remerciant un ami de ses félicitations pour son élection de général en chef de l'armée organisée contre les troupes du Vice-Roi, il lui disait : « Ne vous félicitez pas d'avance ; je ne ferai rien ici, parce que rien ne me plaît. La cause de l'Indépendance ne réussira pas de ce côté du Nord, quand ce ne serait que dans une guerre défensive et rien de plus, et pour cela suffisent les vaillants *gauchos* de Salta et deux bataillons de bons vétérans. Penser autrement équivaut à jeter au puits d'Ayron les hommes et l'argent. Je vous ai dit mon secret : — une petite armée, mais bien disciplinée à Mendoza pour aller au Chili et en finir avec les espagnols, appuyant un gouvernement d'amis loyaux pour mettre aussi un terme à l'anarchie qui règne. En alliant les forces, nous passerons la mer pour prendre Lima. Persuadez-vous, c'est le chemin et pas un autre. — Tant que nous ne serons pas à Lima, la guerre ne finira jamais ».

Les projets que San Martin méditait furent troublés par le désastre de Rancagua. Ces événements compliquèrent le problème qu'il voulait résoudre,

et le mirent dans la nécessité d'organiser à Mendoza une armée libératrice, dans le but de jeter sur le Pacifique la base de futures opérations navales et militaires contre le Pérou.

Pour réaliser ce plan il fallait le concours des chiliens exilés et principalement l'adhésion de chefs qui, par leur prestige, fussent capables de maintenir la discipline. Comme il connaissait les différends entre O'Higgins et Carrera, il comprit la nécessité de choisir l'un des deux généraux, et, sans hésitation, se décida pour le premier. La postérité a reconnu que la préférence accordée à O'Higgins fut juste, parce que ce chef avait la vertu de s'oublier lui-même au service de la Patrie, tout à fait contrairement à Carrera qui faisait sentir en tout son tempérament dominateur.

San Martin donc notifia à Carrera d'avoir à sortir de Mendoza et poursuivre son voyage à la ville voisine de Saint-Louis. A cette intimation, Carrera répliqua en ces termes : « Comme Général de l'armée du Chili et chargé de sa représentation en qualité de membre du Gouvernement, je peux seulement répondre que je me laisserais couper en morceaux plutôt que de cesser de soutenir les droits de ma patrie ». San Martin dissimula la mauvaise impression que lui produisit cette réponse, puisqu'il n'était pas encore préparé pour assurer l'accomplissement de ses ordres. Mais dix jours plus tard, le 30 octobre 1814, il mit le siège à la caserne où étaient les soldats de Carrera, les désarma et notifia à leur

chef qu'il était prisonnier. Le 3 novembre Carrera fut enfin renvoyé de Mendoza avec une escorte de troupes chiliennes, incorporées à l'armée argentine, et conduit à Saint-Louis, où il devait attendre les ordres du Gouvernement de Buenos-Aires.

Une fois San Martin délivré de ses inquiétudes, il put employer tout son temps à l'organisation de l'armée libératrice. Le Général O'Higgins fut un de ses plus dévoués collaborateurs dans cette œuvre qui demandait tant de sacrifices. Depuis lors, les deux généraux restèrent unis par une affectueuse amitié, qui, consacrée pour la gloire de hauts faits communs, résista plus tard à tous les malheurs et se prolongea jusqu'au tombeau.

CHAPITRE XXVI

Le général San Martin

Dans le petit village de *Yapeyu*, qui se trouve aux bords de la rivière *Uruguay*, naquit San Martin le 25 février 1778. Il apprit à lire et à écrire dans une école argentine, mais s'éleva tout à fait à Madrid, où son père, Capitaine de l'armée espagnole, l'envoya à l'âge de dix ans.

Son éducation fut essentiellement militaire. « Il n'avait pas encore accompli ses douze ans, dit M. Mitre, lorsque, portant sur ses épaules les cordons de Cadet du Régiment *Murcia*, commença sa véritable instruction, et depuis ce jour il se suffit à lui-même. L'uniforme du Régiment était bleu ciel et blanc, et le jeune aspirant s'habilla ainsi avec les couleurs que trente ans plus tard il promenait en triomphe dans la moitié du Continent ».

Il reçut le baptême du feu en se battant contre les *maures* sur la côte du Maroc. Depuis cette date *il fut continuellement* en service actif, prenant part

à de nombreuses actions qui mirent à preuve la valeur de son âme de soldat. Dans tous ses actes, San Martin montra dès l'enfance un caractère sérieux et une très claire intelligence, qualités qui lui servirent pour résister aux tentations qui séduisent les jeunes gens dans la vie de caserne. Modèle de bonnes habitudes, d'ordre et d'économie, il ne perdait jamais son temps ni son argent dans les amusements si aimés de ses compagnons d'armes. Il employait ses journées dans le travail et dans la lecture, et quand il lui fallait se distraire, il montait à cheval pour s'exercer à l'équitation et à l'art de manier le sabre.

San Martin était pauvre, il n'avait pour toute rente que sa modique solde d'officier, mais c'était assez pour satisfaire ses besoins, puisqu'il préférait s'imposer des privations plutôt que de faire aucune dépense supérieure à ses ressources. Il tenait un compte exact de ses frais et quand il lui manquait de l'argent, au lieu de faire des dettes, s'abstenait de fumer ou s'imposait un autre sacrifice analogue. « Chacun doit vivre avec ce qu'il gagne », disait-il souvent; fidèle à cette règle de conduite, il n'empruntait jamais d'argent, comme le prouvent ses comptes, dans lesquels il écrivait plus d'une fois cette déclaration : « Jusqu'aujourd'hui, je ne dois pas un sou à personne ».

Dans ses distractions et même dans sa manière de s'habiller, San Martin était modeste jusqu'à l'humilité. Dès sa jeunesse il avait l'habitude, en

raison de sa pauvreté, de cirer lui-même ses bottes, de réparer ses vêtements et de nettoyer ses armes. Plus tard, sans être riche, il eut des soldes supérieures à ses besoins ; il conserva cependant ses habitudes, parce que dans son âme il n'y avait pas de place pour la vanité.

Guidé par son amour à la patrie et à la liberté, San Martin renonça à son brillant avenir en Espagne pour aller offrir en 1812 ses services au Gouvernement de Buenos-Aires, qui lui confia l'organisation du célèbre régiment des *Grenadiers à cheval*. Dans l'accomplissement de cette mission San Martin mit en relief les qualités supérieures de son esprit et initia une réforme de grande transcendance dans la formation des forces militaires argentines. Jusqu'alors on avait improvisé les bataillons au milieu de l'enthousiasme populaire et, dans les combats, ils avaient montré plus de courage que de discipline. Lui, élevé durant une guerre formidable, savait par expérience personnelle que c'est sacrifier stérilement le courage du soldat quand on le fait se battre sans l'organisation vigoureuse qui fait des troupes un seul corps obéissant à une seule volonté. Dans ce but, il se proposa de faire des *Grenadiers à cheval* un modèle pour l'armée argentine et de former le type du vrai militaire.

Le Gouvernement de Buenos-Aires, satisfait des services de San-Martin, le nomma, au commencement de 1814, Général en chef de l'armée qui faisait la campagne contre les troupes du Vice-Roi du

Pérou dans les provinces du Nord. Cette armée avait subi bien des revers. San Martin se chargea du commandement pour lui rendre confiance dans ses propres forces en la soumettant à une sévère discipline. Mais sa permanence au Nord ne pouvait être longue, convaincu comme il l'était que ce n'était pas le chemin pour arriver au triomphe définitif de l'Indépendance. Au mois d'avril de la même année il se démit de ces fonctions par raison de santé et quelques jours plus tard obtint la place de Gouverneur de la province de *Cuyo*. Il parvint ainsi à s'établir à Mendoza, au pied de la Cordillère des Andes, endroit le plus approprié pour observer le développement de la guerre du Chili et préparer les plans de l'expédition qui devait apporter à Lima l'étendard de l'Indépendance américaine.

CHAPITRE XXVII

L'armée Libératrice

San Martin eut à vaincre beaucoup de difficultés pour former à Mendoza la base de l'armée libératrice du Chili, entreprise qui demandait toute la force de sa vaste intelligence et de son grand caractère. Le Gouvernement de Buenos-Aires ne pouvait lui accorder aucun aide, parce que ses ressources étaient réclamées par les nécessités nationales. D'ailleurs, on considérait irréalisable le projet de traverser la Cordillère avec une armée nombreuse, tandis que les espagnols étaient au Chili.

Mais San Martin avait médité si bien son plan d'opérations, qu'il avait la certitude de le réaliser. Il n'ignorait point les difficultés du passage de la Cordillère ; au contraire, il les appréciait en toute leur grandeur, et cependant, il avait confiance dans la réussite, parce que, d'après lui, cela dépendait de la façon d'organiser l'armée expéditionnaire. Il se consacra donc à ce travail avec une énergie singulière, pour que rien ne manquât le jour venu d'entreprendre la marche.

Il se levait tous les matins à l'aube et immédiatement allait visiter les casernes, s'occupant lui-même d'apprendre aux officiers à commander et aux soldats à obéir, et en assistant aux exercices des bataillons pour en connaître les progrès et remédier aux défauts qu'on remarquait dans le service. Il s'occupait aussi d'emmagasiner des biscuits, du *charqui* (*), du vin, des haricots et toutes sortes de provisions, non seulement pour la nourriture journalière des troupes, mais aussi pour les nécessités de la grande expédition. De même, il s'approvisionnait de fourrage pour les chevaux des grenadiers et pour les mules qui devaient transporter les bagages.

Ces travaux, exécutés avec méthode et patience, firent comprendre à tous que le général San Martin était bien capable de traverser la Cordillère à la tête d'une armée libératrice. Le Gouvernement de Buenos-Aires eut alors pleine confiance en lui, en lui procurant de l'argent et en lui envoyant des soldats pour qu'il terminât les préparatifs. Ainsi, le général San Martin put passer en revue au mois de décembre 1816 une armée composée de 5.200 hommes, 1.600 chevaux et un grand nombre de mules. Il lui avait fallu plus de deux ans pour former et équiper cette armée ; mais le retard lui avait servi pour instruire ses soldats et pour augmenter ainsi les probabilités du triomphe.

(*) *Poudre* de viande séchée au soleil.

Des nouvelles contradictoires étaient arrivées à Santiago sur les projets de San Martin. Ces nouvelles étaient envoyées par lui-même, le général en chef dans le double but d'effrayer le gouverneur Marcó del Pont, et de prévenir les habitants du Chili que le moment était arrivé de s'apprêter pour la lutte. Quelques chiliens arrivaient souvent de Mendoza, chargés par San Martin de lui envoyer des renseignements sur ce qui se passait dans le pays et de préparer les opérations militaires. Ces patriotes se cachaient dans les maisons de leurs amis où voyageaient, déguisés, par les champs à la recherche d'auxiliaires et de ressources. Aussi bien les uns que les autres communiquaient avec San Martin par des courriers qui trompaient la vigilance des espagnols. Ceux qui apportaient et rapportaient ces lettres couraient beaucoup de risques, car c'était défendu sous peine de mort; mais le patriotisme les poussait à braver tous les périls, et il fallait être bien adroit pour les éviter. Ils ne marchaient que durant la nuit par des sentiers détournés, se déguisant en paysans et en ouvriers; ils traversaient ainsi la Cordillère à travers les bois où seuls les *huanacos* pouvaient grimper.

Le plus notable des chiliens qui rendirent de si précieux services à la Patrie fut *Emmànuel Rodriguez*, jeune homme âgé de trente ans, fils d'un espagnol établi à Santiago. Depuis le 18 septembre 1810 il se déclara partisan de l'indépendance et prit part à la guerre contre les royalistes avec

l'enthousiasme propre des grands patriotes. Il était anssi fort de corps que d'esprit, avait un courage à toute épreuve, maniait les armes avec adresse, montait à cheval comme le meilleur cavalier, connaissait presque tout le territoire du Chili, et l'ardeur de son patriotisme le faisait braver tous les dangers pour défendre la liberté de son pays. Il traversa la Cordillère plusieurs fois emportant et rapportant des nouvelles selon les désirs de San Martin. Il faisait ses voyages à pied et bien déguisé en matelot ou en marchand de fruits, entrait à la capitale et dans les autres villes, prenant garde de ne se laisser reconnaître que de ses amis les plus intimes, distribuait la correspondance, recevait les nouvelles et remarquait de ses propres yeux tout ce qu'il fallait faire savoir au général en chef. Il se déguisait parfois en prêtre, car presque tout le monde étant alors si superstitieux, personne n'eût été capable de soupçonner cette supercherie.

Le Gouverneur Marcó del Pont avait promis cinq mille francs à celui qui lui livrerait *Emmànuel Rodriguez* vif ou mort, et ce noble et audacieux patriote, au lieu de se cacher encore davantage, s'habillant un matin en ouvrier, eut le courage de se placer devant la porte du Palais du Gouverneur, juste au moment où celui-ci montait en voiture. Rodriguez s'approcha et avec les marques du plus grand respect lui ouvrit la portière ! Il ne fut point reconnu, et cependant, Marcó del Pont le faisait rechercher partout pour le pendre.

CHAPITRE XXVIII

Bataille de *Chacabuco*

Le Général San Martin, adroit dans la stratégie militaire, comprit le besoin de faire commencer la guerre au Chili, dans le but d'attirer la vigilance des espagnols sur le sud du pays et la distraire de la Cordillère afin de pouvoir la traverser avec sa grande armée, parce que cela aurait été impossible ayant l'ennemi en face. Ces chaînes de montagnes sont si hautes et si escarpées qu'elles empêchent toute communication entre le Chili et l'Argentine. On dirait une muraille mitoyenne formée par la nature au temps des grandes secousses géologiques.

Il aurait été facile à Marcó del Pont d'éviter l'invasion avec une petite troupe, car il y a des endroits, dans les sommets toujours couronnés de neige, où les patriotes seraient forcés de marcher l'un après l'autre ; les chevaux et les mules ne trouveraient pas d'espace pour se tourner et rétrograder; et l'artillerie ne pouvait être transportée que par

pièces détachées sur les bêtes de somme. Deux cents espagnols donc auraient été suffisants pour fusiller toute l'armée patriote qui n'aurait pu ni se défendre, ni avancer, ni même chercher son salut dans la retraite.

Mais San Martin mesura bien le danger, et avec son habituelle prudence, prit toutes sortes de précautions pour n'être point attaqué par les espagnols pendant la marche. Il envoya quelques patrouilles avec mandat de reconnaître les sentiers de la Cordillère au Sud de Santiago, quelques jours avant de partir lui-même à la tête de l'armée se dirigeant vers le nord. Dans le but de détourner mieux les royalistes, Manuel Rodriguez, d'accord avec le Général en chef, avait organisé un corps de cavaliers bien armés pour les traquer au centre même du Chili. Une des prouesses de ce grand patriote fut d'entrer soudainement à *Mellipilla*, le 4 janvier 1814, à neuf heures du matin, avec quatre compagnons armés comme lui de sabre et pistolets, et au cri de *vive la Patrie!* il arriva à la maison de la première autorité espagnole et le faisant prisonnier ainsi que l'officier et un soldat de la garde, se fit délivrer tout l'argent des fortes contributions que Marcó del Pont imposait partout.

La nouvelle de cet événement terrifia le gouverneur, qui était un militaire d'apparat et point d'action. Il ne savait que s'habiller avec une élégance étudiée, s'offrir de bons repas et autoriser le Capi*taine San* Bruno pour massacrer les chiliens. Avec

cette conduite il secondait plutôt la cause de l'indépendance, parce que le peuple attendait San Martin comme un sauveur. Effrayé par les renseignements qu'on lui apportait sur les reconnaissances que celui-là faisait faire dans presque toute l'extension de la Cordillère, Marcò del Pont s'imaginait que les patriotes entraient à la fois par plusieurs points, et, trompé par ces craintes et par les continuelles attaques d'Emmanuel Rodriguez, il fit le pire qu'il pouvait faire : fractionner son armée et laisser libre le passage de *Uspallata*, précisément celui que San Martin avait choisi pour entrer au Chili.

La peur et la stupidité du Gouverneur Marcò del Pont furent ainsi les meilleurs auxiliaires de San Martin pour le succès de l'expédition libératrice, qui arriva à la ville de *Saint-Philippe*, tout proche des Andes, le 8 février 1817. Sans prendre même le repos nécessaire après une marche si fatigante, il rassembla l'armée pour attaquer les espagnols dans le champ de *Chacabuco* le 12 du même mois.

L'armée marchait divisée en deux corps : l'un sous les ordres du général O'Higgins et l'autre du général argentin *Soler*. Le général en chef communiquait avec eux par moyen des aides-de-champ choisis entre les meilleurs officiers. Les espagnols avaient pris déjà l'avantage de se placer sur les collines de Chacabuco, où ils pouvaient observer les mouvements des forces patriotes et leur résister *dans les conditions* les plus favorables. Dans ces cir-

constances, San Martin ordonna l'attaque simultanée d'O'Higgins par l'aile droite et de Soler par la gauche. Mais, quoique le premier put effectuer sans encombre cette opération, la bataille commença sans que le deuxième se fût encore approché suffisamment de l'ennemi pour attaquer sa gauche. O'Higgins, à la tête de ses soldats, chargea à la baïonnette, mais les espagnols, bien supérieurs en nombre, réussirent à le faire reculer et ils se croyaient déjà victorieux quand le vaillant chef chilien, réorganisant ses soldats, recommença la charge. Sur ces entrefaites, le général San Martin lui-même accourut à l'aide de O'Higgins et contribua par sa présence au milieu du feu, à donner de l'énergie aux patriotes. Les espagnols ne purent repousser cette seconde attaque ; cependant, ils défendirent leurs positions jusqu'au moment que l'arrivée du général Soler avec sa division leur fit comprendre que c'en était fait d'eux. Une charge impétueuse des grenadiers et des chasseurs de cette division décida de la victoire.

Mise en déroute, l'armée espagnole abandonna sur le champ de bataille ses fusils, ses canons et ses vivres, parce qu'aussi bien les officiers que les soldats s'enfuirent en désordre par le chemin de Santiago. San Martin ordonna alors la poursuite plus active pour empêcher la réorganisation de l'ennemi et pouvoir occuper sans retard la capitale du Chili. Il y avait 500 espagnols entre morts et blessés et 400 prisonniers, tandis que les patriotes n'avaient perdu que 200 morts et blessés.

La prédiction faite par San Martin à Mendoza le 24 janvier 1817 s'était accomplie. Il avait écrit à son ami : « Nous serons le 6 février dans la vallée d'*Aconcagua*, et le 15 le sort du Chili sera décidé ».

On voit que le 12 l'Indépendance fut assurée sur le champ glorieux de *Chacabuco*.

CHAPITRE XXIX

Vertus du général San Martin

L'armée libératrice arriva à Santiago le lendemain de la bataille, quand le gouverneur Marcó del Pont et tous les fonctionnaires espagnols avaient déjà pris la fuite, mais San Martin, suivant la noblesse de son caractère, ne voulut pas que les habitants lui fissent pour son arrivée les grandes fêtes qu'ils avaient préparées. Il ne désirait aucune récompense.

Les citoyens les plus notables de Santiago se réunirent le 18 février pour constituer un gouvernement, et déclarèrent que : « la volonté unanime était de nommer le général Joseph de San Martin Gouverneur du Chili en lui donnant plein pouvoir ». Le général refusa d'accepter le commandement, car il n'ambitionnait rien pour lui-même, désirant seulement la liberté de l'Amérique. Par son ordre on réunit alors une deuxième Assemblée de notables, qui proclama le général O'Higgins, chef du Gouvernement avec le titre de Directeur Suprême du Chili.

Le premier acte d'O'Higgins fut d'adresser au peuple chilien une proclamation patriotique, dans laquelle il déclara que la « reconnaissance du pays devait être éternelle pour ses amis les enfants des provinces de Rio de la Plata, qui venaient de lui rendre sa liberté usurpée par les tyrans ».

Le Conseil Municipal de Santiago offrit à San Martin cinquante mille francs en pièces d'or pour le dédommager des dépenses personnelles qu'il avait faites pendant la campagne. Il ne dédaigna pas ce présent, mais n'employa pas l'argent à ses propres besoins, il le consacra à la fondation d'une Bibliothèque publique à Santiago, en répondant ces mots : « L'instruction est la clef qui ouvre les portes de l'abondance ».

Quoiqu'il fut très pauvre il n'avait pas besoin d'argent, puisqu'il était aussi économe, si bien qu'on conserve respectueusement les comptes de ses dépenses durant ces jours si glorieux pour lui, et si mémorables pour le Chili et l'Argentine. Ces comptes apprennent que le grand capitaine américain conservait son amour de l'ordre même au milieu des agitations de la guerre, et que sa vie comme Général en chef était aussi modeste que celle du dernier officier de son armée ; son ancienne habitude d'écrire lui-même les notes de ses dépenses étant devenue impraticable à cause de ses occupations militaires, il chargea de ces détails son chapelain, qui eut le soin de prendre note même d'un sou de dépense.

Le jour de son arrivée à Santiago, San Martin

n'avait pour tous vêtements que ceux qu'il portait sur lui, et dans ses comptes on remarque ceci avec une annotation : « Dix francs pour gratification au musicien qui joua de la guitare une nuit où l'on dansa gaiement ». Heureux temps, dit un écrivain argentin, où les plaisirs des grands ne coûtaient que dix francs au Trésor public, et encore une seule fois ! » Temps enviables ceux pendant lesquels la Patrie pouvait s'enorgueillir autant de la valeur que de la vertu de ses enfants !

Quoique San Martin fut sévère et entêté comme militaire, il était aussi affectueux et d'humeur agréable dans son traitement privé ; il aimait beaucoup plaisanter quand même on traitait des choses les plus sérieuses. On se souvient populairement de bien des actes qui font connaître de qualités qui paraissent opposées à son caractère.

Tandis qu'il organisait l'armée libératrice à Mendoza, un matin se presenta devant lui, dans son bureau, un officier qui, après l'avoir salué militairement, lui dit :

— Je désire parler à Monsieur Joseph de San Martin, pas au Général. Est-ce que vous me le permettez ?

— Parlez, répondit San Martin.

— Monsieur, dit alors l'officier, mon honneur et ma vie sont dans vos mains. Hier soir, j'ai perdu au jeu dix mille francs qui ne m'appartenaient pas. Mon *Commandant* m'avait remis cet argent pour payer *plusieurs* comptes de mon bataillon. Je vous prie

d'avoir pitié de moi et de m'aider pour me sauver. Je vous jure que je ne suis nullement un homme vicieux : c'est la seule fois que j'ai joué et ce sera la dernière. Ce qui m'inquiète, c'est le sort de mon père et point le mien : il est déjà très vieux, et si honnête, qu'il mourra de honte si ma faute est connue.

— C'est assez, s'écria San Martin, et, ouvrant un tiroir de son bureau, prit une liasse de dix mille francs, la donna à l'officier et lui dit :

— Allez payer les comptes de votre bataillon et gardez en profond secret ce que vous venez de me raconter. Prenez bien garde, parce que si le Général San Martin apprend que vous parlez de cette affaire, il vous fera fusiller sur le champ.

Pour compléter le portrait moral de ce Général qui, avec Bolivar le Grand, partage la gloire de l'Emancipation américaine, il faudrait ajouter qu'il était *early riser*, comme disent les Anglais, c'est-à-dire qu'il avait l'habitude de se lever de grand matin, sans perdre jamais un jour dans l'oisiveté.

San Martin était le plus loyal des hommes. Il ne donna jamais sa parole sans l'accomplir avec une religieuse exactitude. C'est pourquoi chacun dans l'armée avait pleine confiance dans ses promesses. Dire la vérité, accomplir le devoir et tenir sa parole, furent les trois règles fondamentales de sa conduite.

CHAPITRE XXX

Indépendance du Chili

Pendant les deux ans et demi que le Général San Martin employa dans l'organisation de l'armée libératrice, le Général Carrera s'occupait aussi à former des plans dans le même but. Avec une rare persévérance, il travaillait à Buenos-Ayres pour que le gouvernement lui donnât des armes et la permission d'organiser une armée. Mais ses travaux ne réussirent pas, puisque le Gouvernement Argentin considérait Carrera plutôt comme un danger pour le succès de l'expédition de San Martin. Dans des circonstances si difficiles pour la cause de l'Indépendance il fallait éviter tout prétexte de discorde entre les patriotes, et pour cette raison le gouvernement agissait bien en s'opposant aux projets du Général Carrera, dont l'inimitié contre San Martin et O' Higgins était publiquement connue.

Aussitôt que Carrera fut persuadé qu'il perdait *son temps* à Buenos-Ayres, il conçut un autre plan,

et, faisant le sacrifice de se séparer de sa femme et de sa fille qui venait de naître, il s'embarqua pour les Etats-Unis de l'Amérique du Nord à la recherche de ressources pour la guerre. Il n'avait point d'argent, et ne connaissait là-bas que deux personnes qui avaient été au Chili durant son gouvernement et ne savait pas parler anglais. Il semblait donc impossible que Carrera, sans argent et sans amis pût acquérir des armes et des navires qui coûtaient des millions. Cependant, son intelligence et son caractère lui firent vaincre toutes les difficultés : ce sont là les miracles du patriotisme. Il vécut une année aux Etats-Unis, parvint à se faire de bonnes relations, apprit l'Anglais, et eut à la fin, le bonheur de trouver des hommes généreux qui l'aidèrent noblement dans sa patriotique entreprise.

Au mois de décembre 1856 le Général Carrera partit de l'Amérique du Nord à bord de la corvette *Clifton*, armée en guerre pour servir l'Indépendance du Chili. Plusieurs autres navires l'accompagnaient aussi, chargés d'armes et de munitions. Il dirigea cette petite escadre vers Buenos-Ayres, où il comptait prendre des nouvelles sur la situation du Chili et préparer son voyage à l'Océan Pacifique en doublant le cap Horn.

Mais, en arrivant à Buenos-Ayres, il y reçut la nouvelle de la bataille de *Chacabuco*, et le gouvernement, dans la crainte que la présence de Carrera au Chili fût un danger pour l'ordre en recommençant les révolutions, lui refusa la permission

tinuer son chemin vers le Pacifique avec son expédition navale. Carrera insista, indigné, et il aurait continué malgré tout, s'il n'avait pas été emprisonné immédiatement et enfermé dans un vaisseau, duquel il prit la fuite et se dirigea vers *Montevidéo*.

Les soldats royalistes, après la bataille de Chacabuco, arrivèrent à Valparaiso en désordre; quelques-uns s'embarquèrent sur des navires espagnols qui étaient dans le port, mais la plus grande part furent forcés de rester à terre par manque de place dans les embarcations. Désespérés de leur sort, ils se livrèrent à la violence, saccageant les magasins, tuant les habitants pacifiques et mettant le feu aux maisons. Furieux contre leurs compagnons d'armes et de défaite qui avaient réussi à s'embarquer, ils tirèrent contre les navires les canons des forteresses qui défendaient le port.

L'arrivée des troupes et des autorités patriotes rétablit bientôt l'ordre à Valparaiso, tandis que les royalistes prenaient la direction du Pérou. Mais le Vice-Roi leur fit une réception très dure en leur reprochant de s'être éloignés du Chili au lieu de se joindre aux troupes royalistes qui étaient à *Talcahuano*, et les força à retourner au Sud dans les mêmes navires sans débarquer au Callao. Le colonel espagnol *Ordoñez*, chef de la garnison de Talcahuano, renforcée par 1600 soldats renvoyés par le Vice-Roi du Pérou, prit la résolution d'entrer en campagne contre le colonel patriote *Las Heras*, qui avait son campement tout près de Concepcion dans

un endroit nommé *Gavilan.* Ordoñez pensait que Las Heras, en raison de la surprise et de l'infériorité de ses forces, ne résisterait pas à l'attaque, mais le chef patriote écrivit de suite et plusieurs fois au Général O'Higgins : « Je pense être attaqué à l'aube de demain, et si V. E. ne se hâte pas pour renforcer mes divisions, il pourrait arriver un malheur pour le pays ».

Le soir du 4 mai Ordoñez fit manœuvrer ses troupes dans le but d'entourer les patriotes, qui seraient attaqués par les deux flancs après qu'un corps de cavalerie détaché vers l'arrière-garde lui aurait coupé la retraite. Cependant, l'habileté stratégique du chef espagnol fut trompée par la dextérité du chef patriote, qui avait prévu l'attaque et l'attendait de pied ferme avec ses soldats bien placés pour la défense. L'artillerie arrêta les Espagnols dès la première charge. Las Heras profita du moment favorable pour prendre l'offensive par une manœuvre si habile et courageusement exécutée par l'infanterie et la cavalerie, qu'il mit simultanément de son côté les probabilités de la victoire. Malheureusement l'autre division royaliste, commandée par le *Colonel Morgado*, rompit ses feux contre le flanc droit des patriotes, mais le commandant *Freire* les repoussa en faisant une charge si impétueuse à la baïonnette, qu'il ébranla complètement l'armée espagnole.

Après six heures de bataille les patriotes chan*tèrent victoire*, et dans ce moment arrivaient

champ de bataille deux compagnies que O' Higgins avait envoyées à marches forcées.

Ce triomphe du *Gavilan*, en sauvant la Patrie d'un si grave danger, mit le nom du *Colonel Las Heras* parmi les plus illustres serviteurs de l'Indépendance chilienne.

Le chef espagnol chercha encore un refuge dans son campement fortifié de Talcahuano, mais le Général O'Higgins, qui assuma le commandement en chef de l'armée patriote, assiégea la place et demanda à Santiago des renforts pour la prendre d'assaut, puisque la permanence des royalistes dans ce port, constituait une grande menace pour le Chili, car le Vice-Roi du Pérou, ainsi maître de la mer, pouvait envoyer des armes et des troupes pour continuer la guerre. Par conséquent, il était indispensable de chasser à toutes forces les espagnols d'une position si avantageuse. L'entreprise présentait, il est vrai, beaucoup de difficultés, parce que le Chili, après tant d'années de guerre, manquait d'armes et d'argent pour équiper les troupes qu'il fallait.

Cependant, au prix de grands sacrifices, les patriotes purent, cinq mois plus tard, réunir en face de Talcahuano une armée de 3.700 soldats bien disciplinés, avec laquelle, et après beaucoup d'escarmouches, San Martin ordonna le 6 décembre à 2 heures du matin de prendre la place d'assaut.

Le général français *Brayer*, militaire distingué sous les ordres de Napoléon et qui, après la chute de celui-ci, s'était exilé au Chili pour servir l'Indé-

pendance, forma le plan d'attaque de Talcahuano. D'accord avec les instructions de *Brayer* l'armée fut divisée en trois brigades : la première, sous le commandement du *Colonel Las Heras* devait prendre d'assaut les batteries de la gauche espagnole, qui étaient les plus formidables ; la deuxième, aux ordres du *Colonel Pierre Conde*, devait simuler une attaque sur les batteries du centre et attaquer en réalité celles de la droite ; enfin, la troisième, composée des chasseurs et des grenadiers à cheval, sous les ordres du *Commandant Freire*, avait ordre de pénétrer dans la place ennemie une fois que le colonel Las Heras se serait emparé des batteries de la gauche.

Ce chef avança, avec son habituel courage et à la tête de ses colones, sur l'artillerie espagnole, arriva jusqu'à la forteresse, appliqua les échelles à la muraille et par une charge à la baïonnette prit possession de la colline, mit en fuite une grande partie de la garnison tandis que l'autre se précipitait à la mer. Lui et ses braves soldats purent crier du haut des forts : *Vive la Patrie !*, mais ils furent malheureusement arrêtés par un fossé naturel du terrain ; les royalistes levèrent alors le pont-levis, ce qui les empêcha de passer de l'autre côté de la forteresse. Pendant ce temps l'attaque du colonel Conde sur les batteries de droite n'avait pas réussi et, par suite, le chef espagnol Ordoñez put concentrer ses feux sur l'héroïque r[illegible] de *Las Heras;* quand O'Higgins s'aperçu[illegible]

sistance était un sacrifice stérile, lui ordonna de se retirer. Quoique la retraite fut dans ces moments aussi dangereuse que l'assaut, Las Heras réussit à mettre à couvert ses blessés, il inutilisa les canons ennemis en les clouant, et emmenant bien des prisonniers espagnols, sortit de la place tout en battant le tambours, sous les feux de toutes les batteries qu'Ordoñez déchargeait sur lui.

Au bout d'un mois, en janvier 1818, le général espagnol *Osorio* avec 3400 soldats arriva à Talcahuano, envoyé par le Vice-Roi du Pérou pour reprendre possession du Chili, et puisque l'armée patriote venait de se retirer de ce port pour rejoindre au Nord les troupes du général San Martin, la nouvelle campagne avait des conditions bien avantageuses pour le dessein d'Osorio.

En face de circonstances si décisives le général O'Higgins, Directeur Suprême, crut convenable et opportun de renouveler, devant l'ennemi, le serment général de mourir en défense de la liberté, et dans ce but, il ordonna que le 12 février prochain, premier anniversaire de la grande victoire de Chacabuco, on proclamât solenellement l'absolue Indépendance de la République. Lui et ses ministres signèrent alors un document qui « déclara au nom « des peuples, en présence du Très-Haut, et fai- « sait savoir au genre humain, que le territoire du « Chili et ses îles adjacentes formaient, de droit et « de fait, un Etat libre, indépendant et souverain « *qui restait pour* toujours séparé de la monarchie

« espagnole ». Pour que cette déclaration fut confirmée par la volonté du peuple, on invita tous les citoyens à la signer, et dans la capitale toutes les autorités firent publiquement le serment de la respecter et de la faire accomplir. La cérémonie eut lieu sur une estrade au milieu de la place d'Armes, et l'Evêque de Santagio, quand son tour fut arrivé, ajouta ces mots : « Je le jure parce que je crois en conscience que c'est la volonté de l'Eternel! » . San Martin fit aussi le serment en qualité de Général en chef de l'armée chilienne-argentine, tandis que les drapeaux des deux nations étaient réunis en gage de confraternité.

CHAPITRE XXXI

Bataille de Maipo

Pendant ce temps les deux armées, aussi bien la patriote que l'espagnole, préparaient leurs opérations avec la plus grande activité en cherchant chacune des avantages pour livrer une bataille décisive. Comme les chiliens avaient abandonné Talca et se retiraient au Nord, les royalistes crurent que cette retraite était un aveu de faiblesse et avaient la certitude de la victoire. Mais ils se trompaient tout-à-fait, puisque San Martin, avec pleine confiance dans ses forces, exécutait une série de mouvements habilement dirigés pour entourer les royalistes en les forçant d'accepter la bataille en des conditions favorables pour lui.

Le 19 mars il campa à *Cancha Rayada* et le chef espagnol, comptant que le moment était arrivé de *faire un coup* d'audace, tomba soudainement sur *le campement* patriote au milieu de la nuit ; mais

pour le général San Martin ce ne fut pas une surprise, puisqu'il l'avait prévu. Dans l'ombre, pourtant, on ne savait de quel côté venait l'attaque, les troupes furent entourées, on ne distinguait point l'ennemi, et le général O'Higgins eut la mauvaise part dans l'attaque comme à la bataille de Chacabuco, où il commandait aussi la moitié de l'armée. La nuit de *Cancha Rayada* il fit front encore une fois à toute l'armée espagnole. Son cheval fut tué sous lui, mais en prenant un autre d'un de ses aides de-camp, il parvint à se sauver après avoir reçu une blessure au bras droit.

L'obscurité ne permit pas à l'autre moitié de l'armée de prendre part à la bataille, dans la crainte de tirer contre la division d'O'Higgins ; mais son chef, le brave colonel Las Heras, rendit un grand service en se retirant au Nord en bon ordre.

Les trois chefs patriotes se réunirent à *Saint Fernando*, où ils parvinrent à réorganiser les troupes dispersées par la défaite. Les 3000 hommes que Las Heras avait conservés furent ainsi la base qui reconforta les esprits abattus par le désastre, et mit San Martin en situation d'empêcher que les espagnols n'arrivassent jusqu'à la capitale.

Il s'y dirigea de suite avec les troupes réorganisées à San Fernando, et au bout d'une semaine il les avait augmentées, en travaillant aussi sans cesse pour réunir des chevaux, des vivres et des munitions. L'armée était alors forte de 5000 hommes. Le général O'Higgins, quoique malade par suite de

la blessure reçue à Cancha Rayada, s'occupait toujours avec empressement de la défense de la Patrie. D'un autre côté San Martin, comme général en chef mit en jeu, dans ces difficiles circonstances, toute la force de son intelligence et toute l'énergie de son caractère pour sauver son œuvre de la destruction qui la menaçait.

Il prit le parti de sortir de Santiago avec toute l'armée, campa au Sud de la ville dans la plaine de *Maipo* et y fit tous les préparatifs nécessaires pour repousser l'armée royaliste qui s'approchait déjà.

Le 5 avril les deux armées ennemies étaient prêtes pour engager la bataille, en occupant chacune les positions les plus avantageuses qui entourent la plaine. Au milieu il restait un terrain plat de mille mètres environ dans la partie la plus large. Midi venait de sonner quand le général San Martin ordonna de tirer le canon sur l'ennemi pour le forcer à quitter les collines et à descendre dans la plaine pour prendre alors l'offensive ; mais les espagnols se contentèrent de répondre avec leur artillerie sans se déranger. Tandis que les canons tonnaient dans les deux camps, San Martin ordonna à quelques bataillons d'attaquer de front les royalistes. Deux régiments de ceux-ci voulurent les arrêter, mais les grenadiers et chasseurs patriotes enfoncèrent les éperons à leurs chevaux et furent à leur rencontre. Le choc des cavaliers fut épouvantable, chaque soldat se battant sabre au clair avec un soldat ennemi, le sang des profondes blessures

arrosait le sol jusqu'à former des ruisseaux, pendant que des chevaux tombaient mourants et que d'autres couraient en tous sens, augmentant ainsi la confusion et l'horreur du combat. Les cavaliers espagnols, à la fin, prirent la fuite, tandis que les bataillons d'infanterie se disputaient furieusement la victoire.

Après quatre heures de lutte il n'y avait encore ni vainqueurs ni vaincus, puisque les pertes des uns et des autres étaient équilibrées. Mais au coucher du soleil, une charge des patriotes fut irrésistible et força les espagnols à abandonner le champ de bataille, où gisaient mille huit cents cadavres, de l'une et de l'autre armée.

Aussitôt que San Martin vit la victoire prononcée en sa faveur, il ordonna que la cavalerie reprit de nouveau l'action. Les commandants Freire et Bueras accomplirent cet ordre en chargeant sur l'ennemi à la tête des *Chasseurs des Andes* et des *Lanciers du Chili*. Le second de ces chefs fut tué d'un coup de fusil au milieu du combat, mais ses soldats surent honorer sa mémoire en se battant jusqu'au dernier moment avec le courage dont il leur avait donné l'exemple.

A la tombée de la nuit la bataille était gagnée par San Martin. En plus de mille huit cents cadavres d'une et d'autre armée, mille trois cents espagnols tombèrent prisonniers. Les patriotes prirent aussi les drapeaux de tous les bataillons royalistes, *leur artillerie*, un grand nombre de fusils et de mu-

nitions de guerre, et toutes les provisions de vivres.

Juste au moment où le triomphe fut assuré, O'Higgins, qui, à cause de sa blessure était resté à Santiago, arriva au champ de bataille de Maipo, n'ayant pas pu dompter ses patriotiques sentiments. Il avança au galop de son cheval à la rencontre de San Martin, et en lui ouvrant les bras, s'écria : *Gloire au sauveur du Chili*! Alors le général en chef, tout en montrant la bande ensanglantée qui enveloppait le bras droit de O'Higgins, répondit : « Général, le Chili n'oubliera jamais le sacrifice que vous faites de venir, même blessé, sur le champ de bataille ! »

Il est bien triste pour l'historien d'être forcé de dire, par respect à la vérité et amour à la justice, que le général O'Higgins laissa tomber une tache sur ses gloires de soldat et sur son honneur de gouvernant, en n'évitant pas un forfait que l'histoire doit condamner sévèrement. *Emmanuel Rodriguez*, le patriote héroïque qui avait facilité la traversée des Andes par l'armée libératrice, le noble citoyen qui venait de se battre si courageusement dans cette glorieuse bataille de *Maipo*, fut emprisonné quelques jours plus tard, accusé du délit de former des réunions populaires contre le Gouvernement pour demander que celui-ci convoquât le peuple aux élections et qu'on dictât une Constitution.

En vérité, le moment n'était pas oportun pour

provoquer des divisions politiques entre les Chiliens. On venait de vaincre les espagnols, mais ils étaient encore maîtres du Pérou et y pouvaient organiser d'autres armées pour recommencer la guerre. San Martin méditait le projet d'une grande expédition pour arriver jusqu'à Lima et détruire le centre du pouvoir royaliste. O'Higgins, obéissant au même dessein, ne s'occupait que de préparer cette expédition qui demandait beaucoup de fatigues. Il avait donc besoin d'une parfaite tranquillité d'esprit et que son autorité fût respectée par tous les citoyens, afin de constituer un gouvernement stable après tant d'années de guerre. Ce furent les raisons pour lesquelles la conduite de Rodriguez n'était pas prudente ni même patriotique; et d'ailleurs, ce n'était pas la première fois qu'il introduisait la discorde entre les patriotes, puisque, après la bataille de Chacabuco il avait commis la même faute, ayant été sauvé alors de la persécution par la générosité du général San Martin, qui l'excusa et le réintégra dans l'armée.

Malgré cela, aussitôt après la bataille de Maipo il se mit à la tête d'un *meeting* et se présenta devant le Palais de la Monnaie manifestant contre le gouvernement. Le général O'Higgins le fit emprisonner à la Caserne des Chasseurs, et comme ce corps reçut au bout d'un mois l'ordre de se transporter à Quillota, on l'emmena en qualité de prisonnier. Pendant la marche, un officier chargé de surveiller Rodriguez l'attaqua traîtreusement et le tua d'un coup de

pistolet, et ensuite un sergent et un caporal se chargèrent de mutiler le cadavre à coups de baïonnettes.

« La nouvelle de cet événement, dit un historien, se répandit le lendemain à Santiago, mais personne ne voulait croire à une pareille monstruosité. Un ami de Rodriguez fut immédiatement sur le lieu du crime, mais n'ayant pas réussi à s'assurer de la vérité, il retourna à la capitale et sortit encore plus tard, accompagné de plusieurs autres amis de Rodriguez, aussi impatients de savoir ce qui s'était passé. L'opinion publique considéra ce meurtre comme un véritable assassinat et regarda le général O'Higgins comme l'auteur ».

Les partisans du gouvernement prétendirent que Rodriguez avait voulu s'enfuir et que l'officier l'avait tué en accomplissement de son devoir militaire, mais cette excuse ne réussit à tromper personne.

Dans le village de *Tiltil*, où eut lieu cet horrible crime le 24 mai 1818, on a érigé une colonne de granit à la mémoire du grand patriote sacrifié par la discorde fratricide.

Pendant ces mêmes jours de l'assassinat de Rodriguez, on fusilla à Mendoza les frères Jean-Joseph et Louis Carrera, et par conséquent le peuple comprit que le Directeur Suprême et ses conseillers avaient décidé de se montrer sévères, même jusqu'à l'injustice et la cruauté, pour éviter de nouvelles révolutions.

Il est vrai que le pays avait besoin de la paix, mais *rien ne pourra* jamais justifier le crime, encore

moins quand les victimes sont des patriotes si dignes plutôt de la reconnaissance de leurs concitoyens ; le Chili a toujours condamné les gouvernants qui permirent ou ne surent pas éviter l'assassinat d'Emmanuel Rodriguez.

CHAPITRE XXXII

Morts des frères Carrera

Lorsque les frères du général Carrera apprirent l'état de l'opinion publique à Santiago ils se mirent en marche sur le Chili dans le but de faire une révolution. Leur frère, qui était à Montévideo, ne l'approuva pas, en disant, quand il en eut la nouvelle : « C'en est fait de mes frères, car ils ne sont pas hommes pour ces entreprises, et d'ailleurs, l'époque n'est pas favorable ».

Ces mots furent vraiment prophétiques, puisque peu après les autorités argentines arrêtèrent les deux frères et les enfermèrent dans la prison de Mendoza, où pendant huit mois ils eurent à subir toute sorte de tourments. En vérité, cette punition était excessive pour leur faute, parce que s'il était raisonnable d'empêcher le succès de leur dessein révolutionnaire, il n'était point juste de les traiter comme des criminels. Malheureusement les autorités de Mendoza, trop dociles aux conseils que San Martin et

O'Higgins leur envoyaient de Santiago, condamnèrent les frères Carrera à la peine de mort. Triste coïncidence! Le même jour que la nouvelle de la bataille de Maipo arriva à Mendoza, Jean-Joseph et Louis Carrera furent conduits sur la place principale pour être fusillés. Les deux frères marchèrent ensemble au lieu du supplice, le premier bien attristé à la pensée de sa femme; l'autre, qui était célibataire, lui dit : « Sois calme! souviens-toi que nous sommes des soldats chiliens, et que nous devons mourir dignement ». Il eut à peine prononcé ces mots que le commandement de : *feu*! consommait leur martyre.

Encore un autre hasard de la destinée! La nouvelle de la bataille de Maipo arriva au général Carrera, exilé à Montévideo, en même temps que celle de la mort de ses frères. Or, son cœur de chilien ne put jouir de la victoire qui assurait l'Indépendance de sa patrie, du moment que le sacrifice de ses frères le désolait.

Depuis ce jour Carrera ne pensa qu'à la vengeance; à ses yeux les gouvernants de Santiago et de Buenos-Ayres étaient les assassins de ses frères, plutôt que les Libérateurs du Chili et de l'Argentine. Détourné par cette rancune il prit part dans la révolution contre le gouvernement de Buenos-Ayres, pour trouver moyen de réunir une armée et faire une autre révolution contre celui du Chili. Le sort de la guerre le favorisa au commencement : vainqueur dans plusieurs combats il réussit jusqu'au

point d'assiéger la capitale Argentine et d'y entrer après un armistice. Mais ses triomphes ne se prolongèrent pas, et au mois d'août 1821, dans un dernier combat aux environs de Mendoza, il fut fait prisonnier.

Le gouverneur de cette province convoqua ensuite un Conseil de guerre, et ce Tribunal condamna le général Carrera à la peine de mort. Le matin du 4 septembre il fut conduit à la même place et au même endroit où l'on avait fusillé ses frères. Dans ces terribles circonstances le général Carrera montra toute l'énergie de son âme. Il marcha tranquille comme si ce n'était pas la mort qui l'attendait à quelques pas de distance ; en arrivant au lieu désigné pour l'exécution et après avoir salué courtoisement l'officier chargé de le tuer, il lui demanda comme une faveur de lui permettre de mourir debout et de commander lui-même le feu. L'officier accéda à la première demande, mais quant à la deuxième il fit remarquer au général que l'Ordonnance militaire le lui défendait. « Au moins, répliqua Carrera, choisissez les meilleurs tireurs et dites-leur de viser où je placerai la main ». Ensuite il se plaça devant les soldats, gardant une attitude qui montrait autant de résignation que de mépris pour la mort. Il se mit devant le banc et repoussant, indigné, le bourreau qui voulait lui bander les yeux, posa la main droite sur son cœur qui servit de point de mire aux soldats. L'officier fit le commandement de : *feu !* et le *sacrifice* se consomma !

Ainsi la discorde fratricide enlevait la vie à un autre homme qui par son caractère et sa grande intelligence aurait pu rendre encore bien des services à son pays.

Les cendres des trois frères Carrera furent transportées de Mendoza à Santiago en 1828 par ordre du Congrès National.

Il faut reconnaître que la gloire de l'Indépendance du Chili n'appartient pas seulement aux chefs, officiers et soldats qui dans toutes les batailles se battirent si héroïquement. Il y a une grande part de cette gloire à réclamer pour les citoyens civils qui mirent leurs talents, leur instruction et leur persévérance au service de la patrie, aussi bien pendant la lutte qu'après la constitution du gouvernement républicain ; ils apprirent au peuple à se soulever contre l'autorité despotique du Roi d'Espagne, et ils dictèrent les premières lois destinées à consacrer les droits des Chiliens.

A côté de *Jean Martinez de Rosas*, membre du Comité du Gouvernement du 18 septembre 1810, de *Camille Henriquez*, rédacteur de l'*Aurore du Chili* et de *Jean Egaña*, qui, comme député au premier Congrès, présenta le plan d'administration le plus avancé, et d'*Emmanuel Salas*, qui se dédia au progrès de l'instruction publique aussi bien qu'à celui de toute industrie qui pût contribuer au développement de la richesse nationale, il y avait une foule de citoyens qui défiaient eux aussi les inhumaines persécutions des espagnols dans le chemin

de leurs efforts pour la cause de l'Indépendance, en solidifiant l'opinion et en procurant des armes et des ressources pour la guerre.

CHAPITRE XXXIII

Escadre nationale — Expédition au Pérou

Depuis longtemps San Martin et O'Higgins avaient l'idée d'une grande expédition destinée à chasser les espagnols du centre de leur pouvoir, le Pérou, où ils représentaient l'épée de Damoclès toujours suspendue sur l'Indépendance des pays voisins. Mais pour cette grandiose entreprise il fallait d'abord une escadre capable de surpasser les forces navales du Roi d'Espagne dans l'Océan Pacifique. La pauvreté du Chili était le premier obstacle, car ses habitants étaient incapables de payer les contributions extraordinaires indispensables pour aboutir à la terminaison de la guerre et en même temps à la formation d'une escadre. Cependant, ces grands hommes, habitués à vaincre toutes les difficultés, ne désespérèrent pas de leur glorieux projet, et quelques jours avant la bataille de Maipo, le Gouvernement chilien acheta une frégate nort-amè-

ricaine, armée de 44 canons, pour un million de francs, payable moitié comptant et moitié au bout de quatre mois, le Gouvernement argentin, ayant accepté de servir de répondant. Ce navire reçut le nom de *Lautaro* et on le mit sous le commandement du capitaine *O'Brien*, officier qui s'était distingué dans la marine anglaise par son courage et son instruction navale.

Victor Hugo a très bien dit qu'*une œuvre commencée est à demi terminée.* L'escadre chilienne avait déjà un point de départ, et la frégate *Lautaro*, accompagnée d'une petite embarcation que les patriotes avaient prise aux espagnols après la bataille de Chacabuco, prit la mer, et le 27 avril, livra combat à deux navires ennemis, le brigantin *Pezuela* et la frégate *Esmeralda* qui bloquaient Valparaiso. Le capitaine O'Brien, hardi jusqu'à la témérité, sauta à l'abordage sur l'*Esmeralda* suivi de trente matelots, prit possession du pont de la frégate malgré le feu des espagnols, et fit hisser le drapeau chilien. Malheureusement une blessure mortelle l'abattit, mais il s'écria avant d'expirer : « Elle est à nous ! ne l'abandonnez pas, les enfants ! » Une vague qui sépara soudainement les deux navires, permit à l'*Esmeralda* de prendre la fuite, tandis que les matelots patriotes se jetèrent à la mer pour nager jusqu'au *Lautaro*.

Cette première prouesse de l'escadre chilienne fut bientôt suivie d'une autre qui produisit les meilleurs résultats. A la fin du mois d'août de la

même année le Gouvernement put acheter encore quelques bateaux et l'escadre fut alors composée de quatre, c'est-à-dire : la frégate *Lautaro* de 44 canons, la *San Martin* de 40, la corbette *Chacabuco* de 20 et le brigantin *Araucano* de 16. On la mit sous les ordres du commandant d'artillerie M. *Blanco Encalada*.

Au mois d'octobre l'escadre partit de Valparaiso vers le Sud pour faire une croisière dans le but de capturer plusieurs embarcations espagnoles qui apportaient des troupes et des armes comme renforts envoyés par le détroit de Magellan au Vice-Roi du Pérou. La fortune favorisa visiblement Blanco Encalada dans cette expédition, puisque le 28 octobre il surprit la régate *Marie-Isabelle* dans la baie de Talcahuano, et après l'avoir combattue jusqu'au lendemain, il réussit à s'emparer de la frégate ennemie, qui fut immédiatement incorporée à l'escadre sous le nom d'*O'Higgins*.

Poursuivant la croisière qu'il avait ordre de faire dans la mer du Sud, Blanco Encalada captura encore cinq transports espagnols avec 700 soldats et une grande quantité de munitions de guerre et des vivres. Ainsi chargé de prises aussi importantes que glorieuses, il retourna au mois de novembre au port de Valparaiso, où le peuple le reçut au milieu des acclamations les plus frénétiques. Le Gouvernement accomplit aussi le devoir patriotique d'honorer les chefs, les officiers et soldats de l'escadre en les autorisant à porter au bras gauche un écusson

orné de cette devise : *Son premier essai donna au Chili le domaine du Pacifique.*

Désormais l'expédition au Pérou avait le champ libre et le général San Martin put disposer des embarcations nécessaires pour transporter l'armée libératrice. La prise par les Chiliens de la frégate *Marie-Isabelle* et des embarcations qu'elle convoyait fut un coup à double effet contre la domination espagnole en Amérique : la priva d'une force respectable et développa en même temps le pouvoir de la première escadre républicaine organisée dans le Continent.

Depuis lors ce pouvoir du Chili sur la mer a progressé si merveilleusement que, à l'entrée du XXe siècle, son escadre est bien digne d'une puissance européenne.

Une semaine ne s'était pas encore écoulée depuis le jour de la réception de l'Amiral Blanco Encalada à Valparaiso en retour de son heureuse campagne navale, quand y arriva un des premiers marins de la Grande-Bretagne, Lord *Thomas-Alexandre Cochrane*, qui venait offrir ses services à la République du Chili. Blanco Encalada eut alors la rare modestie de déclarer que reconnaissant la supériorité de l'illustre marin Lord Cochrane, il lui remettait avec plaisir le commandement de l'escadre et se ferait un honneur de servir sous ses ordres.

L'Amiral Cochrane arbora son pavillon sur la *frégate O'Higgins* et prit la mer avec toute l'escadre

au mois de janvier 1819. Son but était d'attaquer au port du Collao les navires espagnols qui y avaient cherché un refuge sous les forts; mais bien des difficultés empêchèrent le plan de Cochrane d'aboutir. Pourtant, durant l'année, il traversa deux fois la distance entre Valparaiso et le port principal du Pérou, ce qui démontra la suprématie du Chili sur l'Océan Pacifique et l'impuissance de l'Espagne pour lui tenir tête.

Ambitieux de nouvelles gloires, semblables à celles qu'il avait conquises dans les guerres navales d'Europe, et fatigué de ne rien faire, l'Amiral Cochrane prit subitement la résolution de s'emparer de vive force de Valdivia, port tellement fortifié par les Espagnols qu'on le considérait imprenable. Il y avait à Valdivia une garnison espagnole qui attendait le moment propice pour servir de base à des combinaisons contre l'indépendance du Chili. Tenté par la difficulté aussi bien que par l'importance de l'entreprise, il se dirigea sur ce port au mois de janvier 1820, étudia soigneusement les positions occupées par les Espagnols, fit les calculs nécessaires pour assurer le succès d'un assaut, et après avoir cherché à Talcahuano, port occupé par les patriotes, quelques renforts d'infanterie, il se présenta enfin devant Valdivia au commencement de février. Sans perdre un seul jour il fit contre la place une attaque si audacieuse et si heureuse qu'elle le rendit maître du port sans avoir subi de grandes pertes. Quoique les royalistes eussent été

huit cents soldats de ligne, répartis en cinq forteresses, ils furent impuissants pour résister à l'assaut des 325 hommes que Cochrane débarqua de son escadre.

Cet événement confirma en Amérique la juste renommée de l'illustre marin anglais, et fit voir à la fois, qu'il avait trouvé chez les marins du Chili, des hommes capables de le comprendre et d'exécuter héroïquement ses ordres.

Avec l'escadre, si miraculeusement formée, et Lord Cochrane sur le bateau amiral, San Martin et O'Higgins avaient déjà le principal élément pour réaliser leur rêve de gloire. De suite, ils organisèrent l'expédition au Pérou, qui leva l'ancre à Valparaiso le soir du 20 août 1820. Elle se composait de huit bateaux de guerre qui comptaient 240 canons, 1,600 matelots et 16 navires de transport; tandis que l'armée se composait de 4,400 soldats chiliens et argentins, de 35 pièces d'artillerie, 650 chevaux et d'un fourniment d'armes, équipages et vêtements suffisant pour 15,000 hommes, puisqu'il faudrait armer sur le territoire péruvien tous les patriotes décidés à se battre pour l'indépendance sud-américaine. M. Bartolomé Mitre dans son *Histoire de San Martin* dit : « Aucune des républiques naissantes n'avait jamais fait un effort aussi gigantesque en faveur de l'émancipation du nouveau Continent. C'est la gloire du Chili de l'avoir *réalisé* avec le concours de l'armée des Andes et *au prix* d'immenses sacrifices. Le Directeur

O'Higgins, qui en 1839 fit un pacte d'association avec le Gouvernement Argentin pour donner la liberté au Pérou, partageant les dépenses entre les deux nations, fit honneur aux armes alliées et au solennel engagement international scellé devant le monde entier, quand il prit à sa charge la grandiose entreprise, et, plein de foi, lui donna une vigoureuse impulsion. Les souvenirs de ses angoisses le firent dire plus tard : « Mes cheveux auraient dû blanchir à chaque instant. Le sort du Chili et celui de l'Amérique purent par bonheur fortifier mon cœur et mon esprit. Ce fut le plus grand et le plus digne sacrifice que je pouvais offrir à ma Patrie ! »

L'historien Mitre a raison, puisque à cette époque Bolivar n'avait pas encore conduit sa glorieuse expédition au Pérou ; et les satistactions du général O'Higgins étaient ainsi la légitime récompense d'un magistrat qui sut aller plus loin que ses travaux ne l'obligeaient.

Le général San Martin fit débarquer l'armée libératrice à *Pisco*, port méridional du Pérou, parce qu'il ne voulait pas livrer immédiatement une bataille à l'armée du Vice-Roi, dans le but de préparer d'avance l'opinion publique en faveur de l'Indépendance. Par suite, après avoir exploré le pays, il envoya une division à l'intérieur et se rembarqua prenant la direction du nord du Pérou.

Aussitôt que l'amiral Cochrane se vit libre des attentions que lui avait imposé le transport de l'armée, conçut le projet de prendre la frégate espa-

gnole *Esmeralda*, qui était au Callao bien protégée par les puissantes forteresses qui entourent le port. L'entreprise semblait impossible, parce que, en dehors de trois cents pièces d'artillerie prêtes pour bombarder l'escadre chilienne, les espagnols avaient à l'entrée du port, deux lignes de défense : l'une composée par 20 chaloupes armées de canons, et l'autre formée de grands madriers flottants, mais attachés avec des chaînes, pour ne permettre l'entrée que par un étroit canal vers le côté nord.

Cependant, les dangers et difficultés, au lieu d'effrayer Lord Cochrane, augmentaient son audace, car il ne mesurait que la gloire de les vaincre. Il voyait l'*Esmeralda* très rassurée contre n'importe quelle attaque, mais, par cette raison même, il décida de s'en emparer sur-le-champ. Pour y parvenir il prépara 14 chaloupes pouvant contenir 250 hommes environ, qu'il eut le soin de choisir entre ses marins les plus courageux. Les matelots de tous les navires s'offrirent volontiers et l'amiral n'eut que l'embarras du choix.

La veille de la nuit fixée pour l'assaut on distribua aux hommes l'instruction suivante : « Les chaloupes avanceront sur deux lignes parallèles, écartées l'une de l'autre par une distance égale à la longueur de trois embarcations. Les officiers, aussi bien que les soldats porteront un uniforme blanc, seront armés de pistolet, sabre et poignard. Chaque homme portera, en outre, à la ceinture une hache d'abordage bien affilée. Pendant l'assaut de la frégate, les

marins chiliens ne devront pas pousser le cri habituel, mais celui de « *Vive le Roi!* » pour mieux tromper l'ennemi. Si l'uniforme blanc n'est pas suffisant pour nous distinguer dans l'obscurité, nous nous reconnaîtrons au cri de « gloire! » auquel on répondra par celui de « victoire ! »

A la tombée de la nuit, l'amiral fit distribuer cette proclamation :

« Soldats et marins ! Nous allons porter ce soir un coup mortel à l'ennemi, et demain vous pouvez vous présenter orgueilleux et fiers devant le Callao, et tous vos compagnons d'armes envieront votre bonheur.

« Une heure de courage et de résolution, c'est tout ce que le triomphe nous demande. Souvenez-vous que vous êtes les vainqueurs de *Valdivia* et que vous ne craignez pas ceux qui ont fui devant vous. Le moment est proche. J'espère que les marins chiliens se battront comme ils en ont l'habitude et que les anglais agiront comme ils l'ont toujours fait dans leur pays et au dehors ».

Cochrane.

L'amiral fut le premier à occuper sa place dans les barques, à dix heures précises, vêtu de l'uniforme blanc que les instructions ordonnaient, il portait aussi une bande bleue au bras et s'était armé d'un poignard, portait deux pistolets à la ceinture et une hache d'abordage à la main. Les deux lignes des chaloupes s'étant formées, il se mit à la tête et ordonna la marche.

Au milieu des ténèbres, les barques avançaient silencieusement, et comme les marins étaient vêtus de blanc et procuraient ne faire aucun bruit avec les rames qui fendaient ainsi doucement les vagues, on aurait dit que ce n'étaient pas des hommes, mais plutôt de mystérieux esprits, glissant à la surface de la mer.

Juste, à minuit, la flottille arriva devant l'entrée de la ligne de défense, où une canonnière montait la garde. Obéissant à la consigne, la sentinelle cria *Qui vive?* mais à l'instant Cochrame répondit d'une voix sourde : *Silence! où vous êtes morts!* Pris ainsi soudainement, les espagnols furent incapables de résister. Cochrane entra alors dans le port avec la moitié de ses barques, et se dirigea rapidement sur l'*Esmeralda* par tribord, tandis que le *Capitaine Guise* à la tête de l'autre moitié, approchait par babord. L'amiral sauta le premier sur le pont, et après une lutte terrible, où il fut blessé d'un coup de fusil dans une jambe, la frégate fut enfin réunie à l'escadre chilienne, quand, déjà, on ne pouvait plus marcher sur le pont, qui était jonché de cadavres.

Pendant que lui et ses braves soldats s'éloignèrent du Callao, à bord de l'*Esmeralda* pour rejoindre glorieusement l'escadre, les batteries des forts remplissaient l'air du roulement de leurs canons, mais en raison de l'obscurité, leurs coups ne parvinrent pas à atteindre les héroïques assaillants.

L'armée libératrice, regardant cette prouesse

comme une source de prochaines victoires, fit les fêtes les plus enthousiastes à l'arrivée de l'*Esmeralda* et le général San Martin voulut la nommer *Cochrane*. Celui-ci, pourtant, déclina cet honneur, préférant la baptiser *Valdivia* en souvenir du premier triomphe naval du Chili.

CHAPITRE XXXIV

Indépendance du Pérou

Lord Cochrane, dans son ardeur, conseille à San Martin, après la capture de la frégate, d'avancer de suite vers Lima pour livrer bataille à l'armée du Vice-Roi. Mais le général en chef, qui, par tempérament, étudiait attentivement toutes les affaires et avait déjà formé ses plans à cet égard, ne suivit pas le conseil du courageux marin. Il admirait les actions incroyables de Valdivia et du Callao, exécutées par Cochrane sans plus de préparatifs que son courage et la confiance dans ses braves compagnons, mais n'était pas enclin à l'imiter, car il préférait donner au Pérou l'Indépendance tout en empêchant, autant que possible, les horreurs d'une guerre sanglante.

Il resta donc au Nord du Pérou avec l'armée, tandis que ses agents parcouraient en tous sens le pays dans le but de préparer l'opinion en faveur

d'un soulèvement national contre le régime espagnol.

Aussitôt que le Vice-Roi *Pezuela* comprit que sa situation devenait de plus en plus critique, il proposa à San Martin une conférence de paix. Après avoir nommé chacun leurs représentants pour étudier les bases d'un armistice, ils eurent une entrevue amicale où San Martin proposa de déclarer l'Indépendance du Pérou et de constituer une monarchie dont le premier Roi serait un Prince de la famille royale d'Espagne. Pezuela demanda un bref laps de temps pour répondre, et le jour arrivé il déclara que la proposition lui semblait acceptable, seulement qu'il ne pouvait reconnaître l'Indépendance du Pérou sans l'autorisation expresse de son souverain.

Il paraît étrange qu'un chef républicain si dévoué à la liberté que San Martin eût l'idée de donner au Pérou un Roi, mais il faut tenir compte qu'il proposait ce moyen dans la crainte que les peuples américains, habitués à obéir aveuglement à un gouvernement absolu, ne pussent vivre en paix si l'on les constituaient en République qui auraient à élire un Président tous les cinq ou six ans.

Les fondateurs de l'Indépendance argentine étaient du même avis, ainsi que bien des patriotes chiliens. Le Gouvernement de Buenos-Aires et celui du Chili avaient envoyé à Londres des agents spéciaux pour traiter avec le Gouvernement anglais sur la désignation des Princes qui accepteraient

d'être rois des colonies espagnoles. Malgré tout, ces projets de monarchie devaient échoir, puisque les peuples qui avaient conquis leur liberté au prix de si grands sacrifices, et qui regardaient le magnifique exemple des Etats-Unis du Nord, ne pouvaient être satisfaits que par le régime républicain. Or, le résultat de ces plans fut d'éveiller des méfiances contre San Martin et O'Higgins, et de contribuer bientôt à leur chute.

Les négociations de San Martin et Pezuela n'ayant pas réussi à rétablir la paix, le Vice-Roi sortit de Lima avec les troupes qui lui restaient, et l'armée libératrice put, sans résistance, occuper la place au mois de juillet 1821. Dans une lettre adressée par San Martin à O'Higgins pour lui faire part de son entrée à Lima, il se borna à écrire ces mots : « Nous avons enfin réduit les ennemis à abandonner la capitale des *Pizarros* ; nos peines ont été récompensées par la joie de voir assurée l'Indépendance de l'Amérique Méridionale. Le Pérou est déjà libre, et je veux finir ma vie publique en remettant entre des mains expertes la charge du pouvoir et me retirer dans un coin pour vivre comme un particulier. »

Sa première intention fut d'organiser à Lima un gouvernement national qui s'occupât de diriger l'Administration et de satisfaire d'abord les nécessités militaires ; mais bientôt il fut arrêté dans ce but parce qu'il n'y avait au Pérou aucun homme qui se *fût distingué* par des services importants pour la

cause de l'Indépendance, ni avec le prestige nécessaire pour se faire respecter de l'armée. Par conséquent il différa la convocation du peuple aux élections, et suivant le conseil des chefs qui l'accompagnaient, assuma par lui-même le Pouvoir sous le titre de Protecteur du Pérou. Il participa à O'Higgins la nouvelle de cet événement, en lui écrivant : « Il m'a fallu faire ce sacrifice pour éviter l'anarchie, mais je ne resterai pas ici plus d'un an, car mon désir n'est que de retourner à mon foyer pour me reposer ».

Précisément, an an plus tard San Martin convoqua le peuple péruvien pour élire un Congrès, qui commença ses séances le 20 septembre 1822. La nuit du même jour, après avoir donné sa démission, il s'embarqua à la dérobée dans le port d'Ancon à bord d'une barque qui était en partance pour Valparaiso. Son éloignement du Pérou fut motivé, non seulement par son désir de repos, mais aussi parce qu'il était convaincu que Bolivar, libérateur de la Colombie, devait aller au Pérou avec son armée pour se réunir aux argentins et aux chiliens contre la puissante armée royaliste qui s'était organisée dans l'intérieur du pays. San Martin préféra laisser libre le champ de l'Indépendance péruvienne au génie de Bolivar, et après un court séjour au Chili, il traversa les Andes au commencement de janvier 1833 pour s'installer à Mendoza, où il s'occupa de travaux agricoles. Mais le libérateur de deux *républiques* ne put même jouir de cette

humble satisfaction. Là, dans la retraite qu'il avait tant désirée, il se sentit blessé par l'ingratitude et l'injustice des hommes. Les gouvernants argentins se méfièrent de lui et le traitèrent comme s'il n'avait été qu'un ambitieux, tandis que ceux de l'opposition, de leur côté, essayèrent de le compromettre dans des plans révolutionnaires. Au Chili et au Pérou l'opinion publique fut aussi agitée contre lui par des personnes qui avaient été ses adversaires. Alors on oublia ses vertus pour ne plus voir que ses erreurs et ses faiblesses. On alla même jusqu'à l'appeler tyran pour avoir projeté que ces peuples fussent gouvernés par des rois, au lieu de lui être reconnaissants des services qu'il avait prêtés à la cause de l'Indépendance.

San Martin accepta son malheur avec résignation. Voyant qu'il lui était impossible de vivre tranquille en Amérique, et ayant eu la douleur de perdre sa femme, il prit volontairement le chemin de l'exil et vint en Europe emmenant avec lui sa fille unique encore en bas âge.

CHAPITRE XXXV

Mort de San Martin

Lorsque San Martin se battait en Espagne il était très lié avec un capitaine nommé Aguado, ils vivaient comme deux frères et n'avaient pas de secrets l'un pour l'autre.

Les événements de l'Indépendance Sud-américaine séparèrent les deux amis : San Martin partit pour la République Argentine, tandis qu'Aguado resta en Espagne, quitta l'armée, fit de bonnes affaires, gagna beaucoup d'argent et s'établit banquier à Paris.

Un jour qu'il entendit parler de la guerre de l'Indépendance de l'Amérique et du général San Martin, il se souvint de son ami et pensa qu'il serait curieux qu'il fut question de lui.

De son côté, San Martin avait entendu parler du riche banquier espagnol établi à Paris, mais il avait *chassé la pensée* que ce pouvait être son ami, car

généralement il est rare de devenir riche dans l'état militaire, où il l'avait connu.

Quand le Général arriva à Paris en 1824 il vit entrer, un matin, dans son cabinet de travail, un visiteur inconnu. Celui-ci le regarda fixement pendant quelques instants, et s'écria :

— Oui, tu es bien San Martin !

— Et tu es certainement Aguado !

Les deux vieux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, heureux de se retrouver après tant d'années de vicissitudes.

San Martin invita son ami à déjeuner, mais celui-ci lui dit alors qu'it était venu le chercher pour l'emmener chez lui, où ils étaient attendus. Ils partirent donc, et au bout de quelques minutes, arrivèrent devant un grand palais luxueusement décoré. En voyant tant de richesse, San Martin dit : « D'après ce que je vois, tu es bien le fameux banquier ! » — « Que veux-tu, mon cher, on fait ce qu'on peut ! quand on ne peut pas être le Libérateur de la moitié d'un monde, on doit se contenter de devenir banquier ! »

Dès cet instant les deux amis reprirent leur ancienne existence fraternelle, et lorsqu'Aguado mourut, il nomma tuteur de ses enfants cet homme modeste qui, après avoir donné la liberté à deux nations, vivait dans un état voisin de la pauvreté, sur une terre d'exil.

En effet, il était très à court d'argent parce que *la République* Argentine, le Chili et le Pérou lui

avaient suspendu sa solde, une solde à laquelle, cependant, nul ne pouvait avoir plus de droits que lui. Il dut s'imposer des privations ; le matin dès l'aube il était debout, prenait son café, qu'il faisait lui-même, et si le temps était propice, faisait une courte promenade à cheval. Depuis son jeune âge, il avait conservé l'habitude de faire ses affaires lui-même. Certaine petite boîte contenant du fil, des aiguilles et des boutons, qui ne l'avait jamais quitté dans toutes ses batailles, l'accompagna aussi en exil, et il la garda toujours en souvenir du passé. Un jour sa fille le surprit en train de coudre des boutons à sa chemise, elle voulut le faire elle-même : « Laissez, Mademoiselle, lui dit San Martin, vous allez voir que votre père peut encore vous en remontrer. Un bouton cousu par moi ne s'en va jamais ».

Il s'occupait lui-même de l'éducation de sa fille, et employait ses loisirs à des travaux de menuiserie. Parfois on le trouvait fourbissant les armes dont il s'était servi dans les batailles de Chacabuco et de Maipo. En vérité, son cœur devait saigner en contemplant ces armes qui lui rappelaient tant de jours glorieux et en même temps lui rendaient plus amer le poids de l'exil.

A ces soufirances imméritées venait s'ajouter le manque de ressources pour se soutenir et pour élever sa fille; il eut même recours à son loyal ami O'Higgins, alors exilé au Pérou, pour le prier *d'employer* toute son activité à lui faire parvenir

un secours le plus vite possible, se trouvant, malgré la plus rigoureuse économie, dans une situation chaque jour plus embarrassée.

O'Higgins lui envoya 12,000 francs qui lui servirent pour sortir d'embarras et acheter la robe de mariée de sa fille.

Finalement le gouvernement du Chili résolut de lui faire parvenir ponctuellement à Paris la solde correspondante au grade de Général en chef de l'armée chilienne.

San Martin ne se plaignaît pas de l'injustice et de l'ingratitude des nations qu'il avait servies avec tant de zèle ; il se consolait en pensant qu'elles reconnaîtraient plus tard ses services et honoreraient sa mémoire.

Un jeune argentin lui demanda un jour de bien vouloir écrire une pensée dans un album, déjà recouvert de signatures illustres. San Martin toujours affable et courtois, accéda à ce désir et, prenant la plume, traça ces mots : « Les hommes jugent le présent selon leurs passions et le passé selon la véritable justice ».

Ces paroles étaient prophétiques, car le temps s'est chargé de les appliquer à San Martin lui-même. En effet, si les hommes de son époque, égarés par leurs intérêts, l'ont mal jugé, les hommes d'aujourd'hui lui rendent justice, parce qu'ils le jugent avec équité et reconnaissent ses mérites. Car la vérité a prévalu enfin sur les haines qui le poursuivèrent jusqu'à la tombe. Dans ses der-

nières années, il fut affligé de plusieurs maladies qui détruisirent ses forces. Le 17 août 1850, au matin, il causait avec sa fille pendant que ses petits-enfants s'ébattaient autour d'eux. La jeune mère et l'aïeul se sentaient heureux en voyant leur innocente gaîté. Tout d'un coup San Martin poussa un gémissement et dit : « Mercédès, je me sens mal... c'est la fatigue de la mort ». Puis il se tut et tous les soins que sa fille lui prodigua furent inutiles: le général San Martin était mort.

La République Argentine, quelques années plus tard, réclama les restes glorieux de son Libérateur, qui furent transportés à la cathédrale de Buenos-Aires, où un splendide mausolée de marbre couvre le cercueil de ce grand homme, dont le nom sera béni par les générations les plus lointaines. Deux statues de bronze, érigées, une à Santiago et l'autre à Buenos-Aires, et qui le représentent sur son cheval de bataille en tenue de général en chef de l'armée libératrice, sont l'hommage de la reconnaissance du Chili et de l'Argentine.

CHAPITRE XXXVI

Drapeau et écusson chiliens

Le drapeau, de même que l'écusson chilien, ont subi bien des variations, en raison des événements de la guerre de l'Indépendance : variations qui se sont produites dans beaucoup d'autres nations, la France, par exemple, qui du drapeau blanc fleurdelisé des rois est passée au fier drapeau tricolore, puis ensuite au drapeau orné de l'aigle impérial pour revenir bientôt aux trois couleurs.

En 1812, le général Carrera ordonna l'emploi d'un drapeau formé de trois bandes, bleue, blanche et jaune. C'est avec ces couleurs que les patriotes firent les premières campagnes de 1813 et 1815 ; c'est en les défendant au siège de Rancagua, aussi glorieux que malheureux pour les armes chiliennes, qu'O'Higgins et ses soldats luttèrent jusqu'à l'héroïsme.

A Chacabuco, l'armée organisée à Mendoza sous

les ordres de San Martin étant composée presque totalement de soldats qui obéissaient au Gouvernement de Buenos-Aires, et qui se battirent à côté des chiliens avec la bannière argentine, ce fut celle-ci qui se couvrit de gloire par la valeur des deux peuples dans cette mémorable journée.

Après ce triomphe, le Directeur O'Higgins s'empressa d'organiser une armée chilienne, et à cet effet ordonna la formation de bataillons dans diverses villes de provinces; mais au lieu de reprendre le drapeau qui avait servi pendant les premières campagnes des patriotes, voulut avoir un drapeau national et adopta les trois couleurs bleu, blanc et rouge. Malgré l'ordre du Directeur, la bannière argentine continuait à flotter sur les monuments publics et sur les navires, bien que le Gouverneur de Valparaiso se soit fait envoyer plusieurs pièces d'étoffes pour les drapeaux dont il avait besoin.

En 1826, le Gouvernement décida que seul le drapeau tricolore avec étoile pourrait être arboré dans les régiments, sur les places d'armes, les navires de guerre et les édifices publics. Pour les bateaux marchands et les maisons particulières on devait employer le drapeau sans étoile.

Enfin, en 1854, on fixa exactement la forme du drapeau national et on déclara que les autorités et les particuliers devaient l'employer avec étoile sans distinction.

Il est utile de rappeler que le drapeau chilien,

déjà couvert des lauriers de la gloire de Maipo, traversa victorieusement les eaux du Pacifique comme emblème de rédemption pour le Pérou, dernier peuple de l'Amérique du Sud qui restait soumis à la domination espagnole.

Au sujet de l'écusson, le général Carrera établit aussi, en 1812, le changement du royal d'Espagne pour un autre qui fut placé dans le vestibule du Palais de la Monnaie le jour de l'anniversaire du premier Comité de Gouvernement. Cet écusson consistait en une colonne dominée par un globe sur lequel on avait peint une lance et une palme ; du côté gauche était représenté un jeune indien et à droite une jeune fille indienne aussi. Dominant le tout une étoile entourée d'une phrase latine qui faisait allusion au changement du régime politique.

Cet écusson tomba bientôt dans l'oubli malgré les efforts du Gouvernement, qui fit tout son possible pour le rétablir, avec quelques modifications, en 1819.

Le Congrès du Chili adopta enfin, en 1832, comme écusson définitif de la Nation, celui qui montre une étoile d'argent au milieu d'un champ coupé d'azur et de geules ; au dessus un panache bleu, blanc et rouge, et comme soutien sur les côtés, un *huemul* (*) à droite et un *condor* à gauche, chacun de ces animaux portant une couronne navale en or.

* Espèce de petit cerf qu'on trouve dans la Cordillière des Andes.

CHAPITRE XXXVII

Après l'Indépendance

Lorsque le Vice-Roi du Pérou fut forcé de défendre la domination espagnole sur le territoire même qu'il gouvernait, il ne put continuer ses hostilités contre l'indépendance du Chili en envoyant des expéditions militaires comme jadis. Dès que Lord Cochrane parcourut l'Océan Pacifique avec l'escadre chilienne victorieuse, et que San Martin eut envahi le Pérou à la tête de l'armée libératrice, les ressources du Vice-Roi devinrent insuffisantes pour se soutenir même à Lima, et par suite on pouvait dire que l'Indépendance du Chili était déjà définitivement assurée.

Cependant, les restes de l'armée royaliste défaite à la bataille de Maipo, avaient cherché un refuge dans les montagnes du Sud et s'etaient joints aux araucans, peuple qui vivait toujours armé comme à l'époque de la conquête. Pourtant cette alliance des

indiens et des soldats espagnols était impuissante à organiser une véritable armée, pour entreprendre des opérations régulières contre le Gouvernement des patriotes, déjà fort. Mais l'alliance était au moins capable de mettre en danger les villes et villages du Sud, quand ce n'aurait été que pour empêcher la culture des champs, détruire les plantations, voler des animaux et tuer même les malheureux paysans, si bien que pendant quelques années il n'y eut sur ce territoire aucune garantie pour la vie ni pour la propriété, car les araucans et les royalistes, poussés par un semblable esprit de destruction, vivaient en continuelle recherche d'occasions favorables pour se livrer au massacre et au pillage. Or, le Gouvernement fut obligé de soutenir au sud du Chili une armée nombreuse sous les ordres des plus adroits chefs militaires, pour faire front à ces compagnies de bandits, qui luttaient avec une sauvage fureur. Après avoir changé plusieurs fois de chefs, le Gouvernement nomma le général Bulnes qui réussit, en 1831, à vaincre complétement les bandes de voleurs, et par suite, les habitants de la région méridionale, purent s'adonner tranquillement au travail.

Depuis le mois de février 1817 jusqu'à janvier 1823 le général O'Higgins exerça le Pouvoir sous le titre de Directeur Suprême du Chili. (*) Il faut reconnaî-

(*) L'auteur a préféré, pour être plus exact, la traduction *littérale* de *Directeur Suprême*, au lieu de *Gouvernant* ou *Dictateur*, qui seraient plus français.

tre que malgré ses mérites personnels et les grands services rendus à la cause de l'Indépendance, il commit, comme gouvernant, quelques erreurs : c'est le triste tribu, que tous les hommes payent à l'imperfection de la nature humaine, et ce n'est que la postérité qui les excuse. Les contemporains, agités par les passions des partis militants, n'ont jamais la tranquillité nécessaire pour juger les hommes dont le caractère surpasse le niveau commun. C'est pourquoi O'Higgins fut traité avec la plus amère sévérité par ses concitoyens, qui oublièrent ses vertus et la grandeur de l'œuvre qu'il avait si glorieusement réalisée.

L'assassinat d'Emmanuel Rodriguez, ainsi que les fusillades du général Carrera et de ses frères, contribuèrent beaucoup à ce résultat, parce que les partisans de ces chefs ne pouvaient pardonner leur mort. En outre, les fortes contributions qu'O'Higgins eut besoin d'imposer au peuple pour organiser l'escadre et l'expédition au Pérou, avaient augmenté le mécontentement contre lui, quoique ces impôts fussent tout à fait indispensables pour le succès de l'Indépendance.

O'Higgins, d'ailleurs, habitué comme il l'était au régime militaire, dont le fondement est l'obéissance passive, ne comprit qu'une fois assurée la liberté du pays, il fallait donner au système gouvernemental une forme plus démocratique.

En dépit de beaucoup d'honorables citoyens qui *conseillaient* la convocation du peuple aux élec-

tions pour nommer un Congrès qui dictât une Constitution, O'Higgins commit l'erreur plus grave encore de se montrer docile aux conseils d'hommes qui, jusqu'au dernier moment, avaient servi la cause du Roi et qui, par éducation, étaient ennemis de toute liberté.

Le mécontentement n'eut pas de bornes quand on vit que le Directeur, au lieu de se conduire comme un gouvernant républicain, s'entêta à exercer un pouvoir dictatorial. Les troupes qui gardaient Coquimbo et Conception, devenant les instruments des protestations populaires, méconnurent l'autorité d'O'Higgins, et leur chef, le *Général Ramon Freire*, faisait des préparatifs pour attaquer la capitale. Heureusement les citoyens les plus notables de Santiago tinrent une réunion dans le but de convenir de ce qu'il fallait faire pour éviter la guerre civile, et d'abord on décida unanimement qu'on ne permettrait plus qu'un seul homme gouvernât le Chili sans avoir aucune loi ni Congrès pour régler sa conduite. Par conséquent, on envoya une commission au Palais de la Monnaie pour inviter O'Higgins à se présenter devant l'assemblée et écouter l'exposé des désirs du peuple.

Se sentant fort de l'appui des baïonnettes, le Directeur ne voulut pas, au premier moment, se rendre à la réunion, mais ensuite il abandonna cette mauvaise idée et se dirigea vers le lieu où il était attendu. Un membre de la réunion prit alors la parole et lui signifia les plaintes du peuple contre lui,

en lui demandant sa démission. O'Higgins répondit que son unique pensée avait toujours été de servir loyalement son pays et qu'il ne reconnaissait pas à cette assemblée le droit de disposer du Gouvernement National. A ces mots, un des assistants répliqua : « Il est vrai que V. E. est le Directeur de toute la République, et qu'ici il n'y a que le peuple de Santiago ; mais j'eus l'honneur d'assister aussi à la réunion où l'on nomma V. E. Directeur Suprême, et cette réunion fut composée seulement aussi du peuple de Santiago et avec un nombre de citoyens bien plus limité que celle-ci ». On lui fit observer aussi que son autorité avait été méconnue par une grande partie de l'armée ; et tous ces raisonnements le convainquirent enfin que son devoir était de se sacrifier pour éviter à la République le malheur d'une guerre civile. Il se soumit alors à la volonté de l'assemblée remettant le Pouvoir à un Comité que l'on nomma ensuite pour le remplacer provisoirement.

Il prit bientôt le parti de s'exiler, puisque ses ennemis, très nombreux et pleins de rancune, le traitaient fort durement. Six mois plus tard, accompagné de sa mère et de sa sœur, il s'embarqua à Valparaiso pour le Pérou, où le Gouvernement l'honora d'une patriotique réception et lui fit cadeau d'une *hacienda* comme récompense de ses inoubliables services. Occupé depuis lors à des travaux agricoles, le Général O'Higgins mourut en 1842.

En vérité, les services qu'il rendit à l'Indépen-

dance du Chili et de l'Amérique furent incomparablement plus grands que ses fautes comme magistrat, de même que les précieuses qualités de son caractère surpassaient aussi ses défauts. L'écoulement des années éteignit enfin l'ardeur des passions ennemies de la justice, et la République du Chili a su toujours glorifier la mémoire du plus illustre de ses fondateurs.

CHAPITRE XXXVIII

Quelques années d'anarchie

Le *Général Ramon Freire*, qui s'était distingué dans l'armée pendant les campagnes de 1813 et 1814, fut le successeur du Général O'Higgins, et pour sanctionner la révolution, voulut immédiatement satisfaire la volonté du peuple chilien d'être représenté par un Congrès issu de sa libre élection. Cette assemblée, réunie la même année, 1823, dicta la première Constitution de la République et la loi d'abolition de l'esclavage.

Tandis que le Congrès s'occupait d'étudier d'autres affaires importantes pour la marche du pays, le Général Freire organisa une expédition militaire pour attaquer quelques troupes espagnoles qui étaient restées dans l'archipel de Chiloé. Mais, malgré son armée de 2.500 soldats bien équipés, il ne parvint pas à vaincre le Colonel espagnol *Antoine Quintanilla*, chef intelligent et courageux, qui

s'était décidé à tout genre de sacrifices pour soutenir le drapeau de l'Espagne ; après une campagne fort pénible en raison de l'abondance des pluies dans cette région si lointaine, il retourna à Santiago entièrement désappointé. Cependant, un an et demi plus tard, et comme le séjour de troupes royalistes sur le territoire chilien était humiliante pour le Gouvernement, le Général organisa une nouvelle expédition de 3.000 hommes, réussit à vaincre les espagnols et laissa enfin libre l'archipel de *Chiloé* en janvier de 1826.

Ce général n'eut pas de chance dans le Gouvernement. Il n'y resta que jusqu'au mois de juillet de la même année, car les chiliens, qui avaient toujours été unis pendant la guerre contre les espagnols, se fractionnèrent en plusieurs partis politiques après le triomphe définitif. Ces partis se disputaient le Pouvoir comme des adversaires irréconciliables, et dans le Congrès ils perdaient leur temps en discussions qui les conduisaient à l'anarchie. Alors Freire résolut la dissolution du Congrès ; mais cet acte arbitraire, au lieu de mettre un terme aux difficultés, augmenta le nombre de ses opposants jusqu'au point qu'il lui fut impossible de gouverner tranquillement. Freire donna sa démission. Pour le remplacer, le nouveau Congrès élut Président de la République l'*Amiral Blanco Encalada*, qui ne gouverna que deux mois, et fut remplacé par *Agustin Eyzaguirre* qui, à son tour, ne parvint qu'à cinq mois de gouvernement. Le Général Freire

fut alors réélu, mais au bout de trois mois il présenta sa deuxième démission, remettant le Pouvoir, le 2 mai 1827, entre les mains du Général *François A. Pinto*, qui à la fin, le garda jusqu'au mois de novembre 1829.

Ce continuel changement de Président était le résultat de l'anarchie qui régnait entre les citoyens. Aucun magistrat ne pouvait se proposer une ligne de conduite déterminée, puisque les partis ne respectaient pas les lois et n'avaient aucun soin de l'ordre public. Il faut citer avec reconnaissance la conduite du Général Pinto, qui sut, durant cette sombre période d'agitations révolutionnaires, déployer au bénéfice du pays toute la force d'énergie et d'intelligence nécessaire pour enchaîner l'hydre de l'anarchie.

Ce citoyen, instruit et juste, avait déjà servi le Chili dans les légations à Londres et à Buenos-Aires, après avoir pris part à la guerre de l'Indépendance du Pérou comme chef d'un corps de l'armée chilienne. Il s'était fait remarquer dans ces services diplomatiques et militaires par ces dons intellectuels, de même que par la tranquillité de son caractère. Ces qualités le distinguèrent aussi dans les fonctions présidentielles, car il parvint à se maintenir éloigné des luttes des partis pour se dévouer à des travaux utiles au pays, comme la fondation de collèges et d'écoles et l'amélioration de l'administration des rentes nationales. Le Général Pinto se montra toujours respectueux de la Loi et du Congrès.

Pendant son gouvernement arrivèrent au Chili deux hommes distingués par des mérites extraordinaires : le littérateur espagnol *Joseph J. Mora*, fondateur à Santiago du premier collège qui ouvrit à la jeunesse chilienne les portes de la science, fermées durant la colonie; et le savant vénézuélien *Andrès Bello*, qui fit du Chili sa seconde patrie, en lui rendant les plus importants services dans les voies de l'instruction, de la diplomatie et de la philosophie politique.

Le gouvernement du général Pinto fut troublé par les luttes des parties, qui, au lieu de mettre un terme à leurs querelles, déchaînaient les citoyens les uns contre les autres comme de mortels ennemis. Les libéraux vainquirent les conservateurs aux élections de 1828 pour voter le Congrès qui dicta une Constitution établissant au Chili les doctrines les plus avancées de la démocratie moderne. Les conservateurs ne se résignèrent pas à leur déroute électorale, ils travaillèrent contre le gouvernement et firent en 1829 une révolution dont le chef, général Freire, triompha dans une bataille près de la rivière *Lircay*.

Le nombre des chiliens morts dans cette bataille fut bien plus grand que celui de ceux qui tombèrent dans n'importe quel autre des combats de l'Indépendance; 2000 cadavres! furent l'épouvantable résultat d'un différend entre les enfants d'une même patrie!

CHAPITRE XXXIX

Un Ministre rare

Le parti conservateur, triomphant à la bataille de *Lircay*, obéissait à la direction de *Diego Portales*, citoyen qui exerça une grande influence sur la destinée de la République et dont le nom est par conséquent inséparable de l'histoire du Chili.

Il naquit à Santiago l'année 1793 et son père lui donna les meilleurs maîtres qu'il y avait dans la capitale ; mais l'enfant, malgré sa naturelle intelligence, n'apprit que bien peu de chose, non seulement parce que les professeurs de cette époque n'étaient pas compétents, mais aussi en raison de son inclination qui lui faisait préférer le jeu à l'étude. Il était toujours disposé à se moquer de ses maîtres et de ses compagnons, en les soumettant à toutes sortes de méchancetés. Un jour il eut l'idée de forcer le Directeur du Collège à donner un congé *extraordinaire* aux élèves internes et pour réussir il

cassa tous les ustensiles de la cuisine, empêchant ainsi le Directeur de leur faire servir leurs repas.

Au commencement de la guerre de l'Indépendance *Portales* était d'âge à être soldat, mais il n'aimait pas la vie militaire, et manquait d'enthousiasme pour la grande cause qu'on proclamait; il resta donc à Siantago jusqu'en 1824. Alors il se fit marchand et alla au Pérou pour une affaire qui l'y retint pendant deux ans, après lesquels il retourna au Chili et se mêla à la politique. Le moment était propice pour un caractère tel que le sien, puisque l'anarchie venait d'installer son funeste royaume.

On a déjà vu que le pays était troublé par de continuelles agitations révolutionnaires : les lois changeaient presque tous les ans et les Présidents et les congrès n'avaient pas une plus longue existence. Les soldats qui s'étaient battus si glorieusement pour conquérir l'Indépendance, ne savaient plus maintenant qui méritait leur obéissance et leur respect. Au milieu du désordre ils se battaient les uns contre les autres, chaque bataillon suivant aveuglément le parti de son commandant. Portales aida activement le mouvement militaire dont le *général Prieto* était le chef et, après la bataille de Lircay, fut nommé ministre de l'Intérieur.

Joseph Thomas Ovalle, qui en qualité de Vice-Président exerçait le pouvoir, était de son métier un agriculteur intelligent et laborieux, un homme juste avant tout, mais la timidité de son caractère le rendait incapable de gouverner un pays dans ces

circonstances. A l'égard de son ministre Portales on pouvait dire, au contraire, qu'il était né pour commander. Energique, hardi et rapide dans ses résolutions, il avait une intelligence assez claire pour étudier tous les problèmes de l'Administration publique, ainsi qu'un caractère impérieux pour se faire respecter de tous ceux qui l'approchaient. Le Président même se sentit dominé par le Ministre et le laissa libre de gouverner à sa guise.

Le premier acte de Portales fut d'exclure de l'armée tous les officiers qui avaient servi sous le gouvernement antérieur, injustice inexcusable parce que ces officiers avaient accompli loyalement leur devoir, après avoir fait de même dans la lutte de l'Indépendance. Mais le Ministre ne se préoccupait que d'empêcher la répétition de mouvements révolutionnaires, et dans ce but n'hésitait pas à être dur envers les dignes défenseurs du pays, dont les familles souffrirent la misère comme unique récompense de tant de sacrifices.

Portales s'occupa ensuite de réorganiser l'Administration publique. Il arrivait journellement à son bureau à cinq ou six heures du matin, se rendait compte de toutes les affaires en cours et ordonnait immédiatement leur prompte solution pour que personne ne puisse se plaindre. Dans le but que les citoyens fussent toujours au courant de tous les actes du gouvernement, il fonda le premier journal officiel de la Nation, destiné à en rendre compte, de même que de l'emploi de l'argent produit par les

contributions. Obéissant au même système il choisissait les employés du gouvernement parmi les hommes les plus respectables par leur honnêteté dans la vie privée, et s'il remarquait la moindre faute chez l'un d'eux, il le faisait destituer à l'instant.

La période constitutionnelle touchant à sa fin, les amis de Portales voulurent le faire élire Président de la République. C'était le vœu de la majorité des citoyens, mais aussitôt qu'on lui en parla il répondit : « Je ne suis pas un ambitieux ; j'ai horreur du pouvoir et n'accepterai pas la première place ». Ce n'était pas de l'hypocrisie, car il conseilla à ses amis de faire élire Président le général *Joaquin Prieto*, et lorsque celui-ci prit possession du gouvernement, Portales donna sa démission du portefeuille de l'Intérieur, se retira ensuite à Valparaiso et se consacra à ses affaires commerciales qu'il avait abandonnées durant le ministère.

Il était marchand de profession et avait le goût des affaires. Cependant, il ne se montra plus ambitieux des richesses ni enclin au luxe ; au contraire, Portales méprisait l'argent et vivait très modestement, de telle sorte que quand il était ministre il ne touchait même pas sa solde, et après sa mort on apprit par ses papiers que dans ce temps là il était plus pauvre que jamais.

Dans l'exercice du Pouvoir ce fameux ministre imposait sa voloné très durement et voulait que tout le monde lui prêtât entière obéissance.

Le parti conservateur dont il était chef ne se contenta pas de la défaite du parti libéral, ni de l'exil de ses membres: il lui fallut aussi changer la Constitution de 1828 pour une autre, qui, concentrant le pouvoir entre les mains du Président de la République, donnât à celui-ci une autorité sans bornes pour conserver l'ordre. Dans ce but on réunit à Santiago une Convention Nationale qui dicta en 1833 la nouvelle Constitution du Chili.

Ce code conféra au Président des attributions aussi amples que celles des rois dans les monarchies constitutionnelles, et l'autorisait spécialement à suspendre l'exercice de la Constitution même et de toutes les lois.

Un pareil régime gouvernemental ne pouvait se concilier avec les aspirations démocratiques des fondateurs de l'Indépendance, et équivalait, en certaine façon, à rétablir sous le faux titre de République, le despotisme colonial. Cependant, il faut avouer que l'anarchie politique des années précédentes avait mis en évidence qu'il était nécessaire de constituer une autorité assez forte pour conserver la paix et parvenir un jour à la fraternité entre les Chiliens. Avoir des libertés écrites dans des lois et vivre dans de perpétuelles révolutions ne pouvait convenir au pays ni rendre heureux ses enfants. L'expérience de soixante-dix années a prouvé que les gouvernants de ce temps avaient raison. L'anarchie disparut de la République pour toujours, et quoique depuis lors la paix ait été troublée en trois

occasions, la Constitution de 1833 a permis au gouvernement légitime de maintenir ou de recouvrer son autorité. Jusqu'à 1870 cette loi fondamentale de l'Etat a existé telle que ses auteurs la rédigèrent; puis on l'a réformée plusieurs fois sur quelques points essentiels, de sorte que, à présent, elle ne contrarie en rien les principes les plus avancés du régime républicain. Les Etats-Unis du Nord ont agi de même envers leur primitive Constitution, qu'ils corrigent, de temps à autre, d'accord avec le progrès des droits politiques et civils de l'homme dans la société moderne.

Au Chili on a limité graduellement les attributions du chef de l'Etat, dont les facultés extraordinaires de 1833 ont été presque tout à fait supprimées; on a donné une plus grande indépendance au Pouvoir Judiciaire ainsi qu'aux autorités municipales ; et enfin on a procuré aux citoyens pleine liberté dans l'exercice de leur droit électoral.

Ces réformes de la Constitution dans le sens démocratique n'ont été le privilège d'aucun parti; c'est l'effort commun de tous les citoyens qui les a réalisées. Les conservateurs résistèrent pendant de longues années, mais reconnaissant, à la fin, que les dangers d'anarchie avaient disparu de l'horizon, ils ont aidé les libéraux à cimenter les idées de la démocratie et à les rendre fécondes pour la grandeur de leur patrie.

Pendant longtemps *Portales* resta à Valparaiso *tout-à-fait* dévoué à ses affaires commerciales. Mais

en 1835 le Président *Prieto* eut encore besoin de ses services et l'appela au gouvernement. Le ministre rentra au Palais de la Monnaie avec le même caractère dominatif et la même infatigable ardeur laborieuse qui lui étaient propres lors de son premier Ministère. Maintenant il avait plus de confiance en lui-même ou moins d'estime pour les autres. Il prit en mains toute l'autorité du gouvernement, sans aucun souci de ce qu'en penseraient ses amis et ses adversaires.

La sévérité de toutes ses mesures donna lieu à plusieurs tentatives de révolution, mais lui, avec sa naturelle énergie, étouffa tous les mouvements et punit d'une façon terrible leurs auteurs ; il en fit fusiller quelques-uns comme criminels et exila les autres à l'île de *Jean Fernandez*. L'injustice de ces actes augmenta la haine contre lui et fut la cause principale de sa mort tragique.

A cette époque, il y eut quelques graves différends entre le Gouvernement du Chili et celui du Pérou, parce que le Président de la Bolivie, Général *Santa Cruz* prétendait que ce pays et le Pérou formassent une seule république gouvernée par lui. A l'instant, Portales comprit que ce serait un danger pour le Chili, puisque les péruviens et les boliviens réunis deviendraient plus forts, et, plus tard, pourraient déclarer la guerre au Chili. D'ailleurs, il soupçonnait que le Gouvernement péruvien avait aidé le Général Freire à lui faire une révolution. A ces raisons de méfiance on ajoutait encore le dé-

plaisir que causa au Chili une récente loi péruvienne destinée à entraver le commerce par des impôts sur les produits de l'agriculture chilienne qu'on exportait au Pérou.

Portales, tout puissant alors dans le Gouvernement, décida la déclaration de guerre au Général Santa Cruz et se mit à organiser une armée et à apprêter les navires qui devaient la transporter au Nord. L'armée se forma bientôt à *Quillotà* sous les ordres du colonel *Joseph A. Vidaurre.* Là, les soldats s'exercèrent à la manœuvre pour défendre avec succès le drapeau de la Patrie sur la terre étrangère qu'ils allaient envahir. Mais, à Quillota, Portales s'était fait des ennemis par la dureté de son caractère et l'injustice de ses actes. Même dans l'armée, plusieurs officiers étaient mécontents du Ministre, et croyaient que c'était un grand malheur pour le Chili d'être gouverné par un homme qui n'obéissait à aucune loi autre que sa propre volonté. D'ailleurs, ils pensaient que pour envahir le Pérou et triompher dans la guerre il fallait une armée plus considérable et mieux instruite de la tactique militaire.

Portales fut averti de ces nouvelles, mais il ne leur accorda point d'importance, en croyant que personne n'oserait lui désobéir. Il se rendit à Quillota pour inspecter personnellement l'armée, et ordonner son transport à Valparaiso, où elle devait s'embarquer. Malgré l'avis de plusieurs amis qui lui manifestèrent que son voyage était une imprudence,

il ne fit pas attention à ces réflexions et dans la nuit du 2 juin 1837 arriva inopinément au campement. Après avoir causé une demi-heure avec le Colonel Vidaurre, il se coucha tranquillement pour se lever de très bonne heure le lendemain et faire une scrupuleuse visite aux casernes. Alors il ordonna au Colonel que les troupes fussent rassemblées à midi sur la place principale de la ville. Le moment arrivé et quand il commença l'inspection des lignes de soldats, un étrange mouvement de ceux-ci en diverses directions l'étonna soudain. Ne comprenant pas ce que cela signifiait, il pensa que le Colonel Vidaurre avait commandé un essai stratégique pour mieux montrer la dextérité de ses bataillons ; mais il sortit bientôt de son erreur. Aussitôt que les soldats eussent formé un cercle autour de lui, un des officiers leva l'épée et lui dit : « Monsieur le Ministre est prisonnier ! »

Il comprit que toute résistance était inutile, et se laissa conduire à une des casernes, tandis que le Colonel Vidaurre donnait à l'armée les derniers ordres pour partir le lendemain dans la direction de Valparaiso. Pendant la marche, le Ministre occupa la même voiture qui l'avait amené de Santiago ; mais un officier et quelques soldats l'entouraient de très près avec le mandat de le surveiller étroitement.

Quel changement ! A son arrivée à Quillota, Portales était l'homme le plus puissant du Chili depuis le Président de la République jusqu'au pl

humble des fonctionnaires, tout le monde respectait sa volonté; et, quelques heures plus tard, il était forcé de suivre comme prisonnier, et portant des chaînes aux pieds, les mêmes soldats qu'il était allé passer en revue. En peu de minutes un changement s'était opéré dans sa situation, et il ne pouvait même s'expliquer la grandeur et les complications possibles de ce mouvement révolutiounaire, car on ne le laissait communiquer avec personne. Mais sa force de caractère ne l'abandonna point dans ces terribles circonstances ; il accepta sa disgrâce avec la résignation propre aux grands caractères.

Le 6 juin au grand matin le Colonel Vidaurre arriva à Valparaiso avec l'armée. L'*Amiral Blanco Encalada*, Gouverneur de la place, sortit à la tête des troupes qui étaient dans le port. Pendant qu'on se battait sur les collines du *Baron*, le Ministre Portales était enfermé dans la voiture à un kilomètre environ de l'endroit du combat. L'officier chargé de le surveiller avait contre lui une haine mortelle et plus d'une fois on l'avait entendu dire qu'il fallait fusiller le Ministre pour délivrer le pays de sa tyrannie. Quand cet officier entendit les premières détonations du combat, sa haine l'emporta, et s'approchant de la voiture avec cinq soldats, dit à Portales d'une voix sinistre : « Descendez ! » — « Les fers ne me le permettent pas » , répondit le prisonnier! Alors deux soldats l'apportèrent jusqu'au milieu du chemin. « Agenouillez-vous ! » lui cria l'offieicr. Il fit un effort pour se défendre, tandis que

son bourreau donnait l'ordre de faire feu ! Le Ministre Portales tomba, baigné dans son sang, et comme l'officier remarquait qu'il vivait encore, le fit achever à coups de baïonnettes.

Lorsque le Colonel Vidaurre reçut la nouvelle d'un crime aussi honteux pour l'armée qu'il commandait, il perdit tellement la tête qu'il ne put diriger aucune opération pour résister à l'attaque de l'Amiral Blanco Encalada. A six heures du matin il était complètement dérouté, et ayant été fait prisonnier avec plusieurs de ses officiers, les habitants de Valparaiso assistèrent un mois plus tard à un sanglant spectacle : la fusillade de Vidaurre et sept de ses compagnons d'armes sur la Place de la Victoire.

Le nom du Ministre Portales mérite bien le respect des chiliens. Il eut des torts et commit des fautes, comme tous les hommes ; se trompait quelquefois à l'égard du bien du pays ; fut très souvent injuste dans la manière de traiter ceux qui ne pensaient pas comme lui : presque toujours obéit plutôt aux caprices de sa volonté qu'aux conseils de la justice ; et se servit dictatoriellement de la force pour détruire le droit ; mais il faut reconnaître que, en échange de ses défauts, il eut la vertu de subordonner tous ses actes à ce qu'il croyait nécessaire au progrès et au bonheur du Chili.

Parmi ces adversaires irréconciliables, on trouvait naturellement beaucoup de gens qui avaient été persécutés par lui et qui avaient souffert les peines

de la prison et de l'exil. Cependant, depuis le jour de sa mort, on a oublié graduellement ses fautes pour rappeler plutôt ses mérites ; ainsi s'éteignirent les haines qui empêchaient l'appréciation impartiale de son caractère.

Par loi du Congrès on a érigé à Santiago une statue de Portales en face du Palais de la Monnaie, et en vérité, c'est le meilleur endroit pour le monument consacré à la mémoire d'un magistrat qui, malgré ses passions et ses défauts, fut patriote, fut honnête et ne sacrifia jamais les intérêts publics à ses intérêts personnels. Ce monument est une belle leçon des choses pour les Présidents et les Ministres du Chili.

CHAPITRE XL

Campagne du Pérou

L'assassinat de Portales, de même que le soulèvement de Quillota produisirent dans le pays la plus funeste alarme, parce que les amis et partisans du puissant Ministre craignirent que sa mort laissât le Gouvernement sans énergie pour faire front aux difficultés de la situation. Ils se trompaient, car l'exemple de Portales avait formé des disciples, décidés à imiter sa politique autoritaire. Même son sacrifice affermit chez le Président et les autres Ministres la résolution de continuer son œuvre et d'honorer sa mémoire. De cette façon, Portales, même après sa mort, exerça une influence prépondérante.

Le Président ***Prieto***, fidèle aux plans du fameux Ministre, fit tous ses efforts pour l'organisation de l'armée qui devait apporter la guerre à la *Confédération Pérou*-bolivienne, et pour hâter les apprêts

nomma Général en chef l'Amiral *Blanco Encalada*.

Composée de 3.200 hommes, l'armée réorganisée s'embarqua à Valparaiso le 15 septembre 1837 en 16 transports escortés par 7 navires de guerre, et prit la mer en direction de *Quillota*, port tout proche de la ville péruvienne de *Arequipa*.

Aussitôt que le Général Santa Cruz apprit l'arrivée de l'armée chilienne, il s'approcha de la même ville à la tête des troupes boliviennes, et ordonna à l'armée péruvienne, qui était au Nord, de marcher aussi sur Arequipa. L'Amiral Blanco Encalada devait donc lutter contre cet adversaire qui comptait des forces très supérieures et qui avait d'abord l'avantage de manœuvrer sur son propre territoire. Heureusement, Santa Cruz ne désirait pas la guerre et invita l'Amiral à une conférence de paix. Le chef chilien s'y prêta de bon gré, signa une négociation pour éviter la guerre et retourna à Valparaiso avec l'armée. En agissant ainsi, l'Amiral crut remplir son devoir et ne pas exposer cette armée à une défaite presque certaine, vu la différence des forces, comparées à celles du Pérou et de la Bolivie.

Cependant, le Président Prieto n'approuva pas cette conduite, car il croyait comme Portales que la sûreté du Chili était menacée tandis que le Général Santa Cruz dominait dans les deux républiques du Nord. Par suite, il décida de réorganiser l'armée et de prendre garde que cette fois les forces fussent suffisantes pour ne pas éprouver de

nouvelles contrariétés. Le commandement en chef fut confié au Général *Emmanuel Bulnes*, qui partit de Valparaiso à la tête de 5.000 hommes, embarqués dans 26 navires de transport, protégés par 4 navires de guerre. Au commencement d'août, il débarqua dans le port d'*Ancon*, et à la fin du même mois prit possession de Lima après un combat livré aux portes de la ville.

La permanence de Bulnes dans la capitale péruvienne se prolongea jusqu'au mois de novembre, où il se mit en marche vers le Nord à la recherche d'un climat plus favorable pour ses soldats et de positions plus avantageuses pour attendre le général Santa Cruz, qui venait lui livrer bataille à la tête de 8.000 hommes.

L'armée chilienne sortait à peine de Lima quand l'avant-garde des boliviens faisait son entrée. Bientôt arriva aussi le général Santa Cruz, qui se plaisait à dire au peuple que Bulnes s'était enfui honteusement. Tandis qu'il terminait ses préparatifs de marche il ordonna à l'avant-garde de suivre les chiliens de près et de les attaquer sans cesse. Mais ceux-ci, adroitement dirigés par le général Bulnes, supportèrent les peines de cette retraîte avec une admirable force d'esprit et avec une exemplaire discipline. Ils savaient que leur chef était aussi courageux que prudent, et que son plan de campagne ne pouvait être que de se faire poursuivre jusqu'à ce qu'il trouvât un champ convenable pour battre l'ennemi. C'est pourquoi ils marchaient sans se

plaindre, avec la confiance que leurs sacrifices seraient bientôt couronnés par les lauriers du triomphe.

Dans ces conditions les deux armées avancèrent jusqu'à *Yungay*. Le général Bulnes annonça alors à ses soldats que l'heure était arrivée de faire front à l'ennemi en défense du glorieux drapeau chilien. A l'aube du 20 février 1839 les musiques des bataillons jouèrent l'hymne national du Chili, et attendaient l'ordre d'attaquer les retranchements de l'ennemi. Cet ordre donné, ils marchèrent en lignes parfaites contre les positions occupées par les troupes de Santa Cruz. Quoique celles-ci, repoussant plusieurs fois l'attaque, causèrent bien des pertes dans les rangs chiliens, le général Bulnes envoyait des troupes de réserve au secours des bataillons qui couraient le plus de danger.

L'épisode plus remarquable de la bataille fut l'assaut d'une formidable position ennemie située au sommet d'une montagne nommée, en raison de sa forme, *Pain de sucre*. Quatre compagnies d'infanterie chilienne furent chargées de s'emparer de cette terrible position. Avec un admirable sang-froid l'ordre fut exécuté, les soldats se servant de leur fusil comme point d'appui pour gravir la pente glissante de la montagne, tandis que, d'en haut, les ennemis les fusillaient sans relâche; en même temps ils faisaient rouler des grosses pierres, qui dans leur chute écrasaient horriblement les assaillants. La mort de deux chefs qui, successivement avaient pris

le commandement de la colonne durant l'attaque, au lieu de mettre en désordre les soldats, les fit plutôt charger avec une furieuse énergie. Guidés par leurs officiers ils avancèrent jusqu'au sommet, où ils se battirent corps à corps avec les soldats de Santa Cruz.

Ce fut un combat désespéré où les adversaires s'acharnèrent comme des lions. Les chiliens parvinrent enfin à arborer le drapeau de la Patrie en haut de ce rempart conquis au prix du sang et de la vie de tant de ses enfants. La montagne resta jonchée de cadavres parce que plus de 500 boliviens avaient aussi rempli courageusement leur devoir et la moitié de la colonne chilienne qui avait pris part à l'assaut y avait trouvé la mort.

Dans la bataille du Pain de Sucre on distingua parmi les soldats les plus vaillants une femme nommée *Candelaria Pérez* qui eut la gloire de faire toute la campagne du Pérou, se battant hardiment dans tous les combats, supportant gaiement les privations et soignant avec dévouement les blessés et les malades. En récompense de ses services et de son courage, le général Bulnes lui conféra le grade de sergent et depuis lors elle fut connue au Chili sous le nom de la *Sergente Candelaria*.

L'armée de la Confédération Pérou-bolivienne opposa dans toute la ligne d'attaque la résistance la plus acharnée ; mais sa bravoure ne servit que pour rendre plus sanglante la bataille, puisque, à la *tombée de la* nuit, elle était entièrement défaite.

Or, le général Santa Cruz abandonna le camp se dirigeant sur Lima à toute vitesse avec l'espoir que le peuple péruvien lui procurerait de nouveaux éléments pour continuer la guerre. Mais ce peuple, ayant perdu la confiance en lui, n'était plus disposé à se sacrifier à son service. Vaincu dans les champs de bataille et abandonné par le peuple, Santa Cruz prit le parti de s'en aller à l'étranger.

Le 12 janvier 1839, huit jours après le triomphe de Yungay, le capitaine de vaisseau *Robert Simpson*, qui commandait trois navires chiliens, repoussa, dans le port de *Casma*, l'attaque de l'escadre péruvienne et captura le brigantin *Arequipeño*. Les forces navales du Chili étaient, à cette époque, réduites à 4 navires de guerre, très inférieurs à ceux que l'amiral Cochrane commandait en 1820. La pauvreté du Trésor national était la raison de ce malheur, mais grâce à la dextérité des chefs, aussi bien qu'au courage de leurs matelots, ces faibles navires, croisant sur le Pacifique, donnèrent une base sûre aux opérations de l'armée dans l'intérieur du pays ennemi.

La campagne finie, le général Bulnes embarqua ses troupes au Callao et s'éloigna du Pérou avec la satisfaction d'avoir rempli honorablement et glorieusement le mandat que le gouvernement de sa patrie lui avait confié. Le peuple chilien dans son patriotique enthousiasme, fit une réception splendide aux vainqueurs de Yungay. A Valparaiso et Santiago il y eut de brillantes fêtes pour les hono-

rer, et peu de temps après, aux élections de 1843, le général Bulnes fut élu Président de la République en récompense de ses services.

CHAPITRE XLI

L'Eglise et les Finances

Le gouvernement du Président Prieto a encore un autre mérite qui le recommande à l'applaudissement de l'Histoire ; il organisa les Finances et convertit Valparaiso en comptoir commercial sur le Pacifique. Dans cette entreprise il fut aidé efficacement par son Ministre des Finances, *Emmanuel Renjifo*, homme honnête et actif qui se dévoua à régulariser l'administration des rentes nationales afin d'accomplir les engagements de l'Etat et de payer ponctuellement les fonctionnaires publics. Pendant le Gouvernement du général O'Higgins on avait fait à Londres un emprunt de vingt millions de francs pour les frais de l'Indépendance et ceux de l'expédition libératrice du Pérou. Le payement de cette dette avait été négligé par cause de l'anarchie qui régna jusqu'à l'an 1830. Par suite, le crédit de la Nation à l'extérieur était perdu, et le seul

moyen de le rétablir était l'acquittement des intérêts de la dette et son graduel amortissement. Malheureusement, les ressources financières n'y suffisaient pas, car même pour le service de l'administration intérieure le gouvernement était à court d'argent, les fonctionnaires publics étant devenus les créanciers de l'Etat.

C'en était donc fait des Finances, mais le Ministre Renjifo sût mettre l'ordre dans ce maremagnum. D'abord, il augmenta les rentes par la réforme des tarifs douaniers, amoindrit les dépenses au moyen de grandes économies et parvint à réunir les ressources nécessaires pour acquitter la dette de la République en dedans et au dehors.

Le bel exemple du Ministre Renjifo a été suivi par presque tous ses successeurs, le Gouvernement du Chili ayant toujours eu le soin de payer sans aucun délai les créanciers de la Nation. C'est pourquoi les capitalistes européens ont entière confiance dans les obligations contractées par le Chili.

C'est au Ministre Renjifo qu'on doit aussi le progrès commercial de Valparaiso. Durant la colonie c'était le port américain le plus éloigné de l'Europe, parce que les marchandises étrangères y allaient par la voie du Panama et du Pérou ou par celle de Buenos-Ayres et la Cordillère des Andes; il était bien rare à cette époque qu'un bateau marchand se dirigeât tout directement à Valparaiso en doublant le cap Horne mais depuis l'Indépendance *Valparaiso* devint tout à coup le port du Pacifique

le plus proche de l'ancien continent, puisque une fois la liberté du commerce déclarée, on établit régulièrement la navigation par la route du Cap, et les embarcations, au bout d'un si long voyage, étaient forcées de mouiller sur les côtes du Chili. Comme dans ce temps on ne connaissait que la navigation à voiles, le voyage d'aller et retour entre Valparaiso et les ports français demandait au moins six mois; il n'y avait pas non plus de câbles télégraphiques, et c'était une autre raison de ne pouvoir abréger ce long terme pour recevoir les marchandises achetées en Europe. Par conséquent le commerce étranger avait besoin d'un grand dépôt de marchandises pour les offrir sans retard aux consommateurs. Le Ministre Renjifo comprit toute l'importance qu'il y aurait pour le pays à l'établissement d'un pareil dépôt sur ses côtes, et eut l'heureuse idée de disposer à Valparaiso de quelques magasins fiscaux très spacieux, où il permit le débarquement et le rembarquement de marchandises étrangères sans leur faire payer aucun droit. Cet affranchissement produisit bientôt les résultats qu'il se proposait. Valparaiso devint bientôt le centre de toutes les opérations commerciales du Pacifique, conservant cet avantage jusqu'au jour où la navigation à vapeur et le câble sous-marin, diminuant les distances, permirent l'arrivée dans ces mers au bout d'un mois de tout ce qu'on demande aux fabriques européennes.

De même que la guerre de l'Indépendance divisa les chiliens en deux partis, l'un en faveur du Roi

d'Espagne et l'autre en faveur de la Patrie, de même en fut-il du clergé. On se souvient qu'en 1813, lorsque le général *Pareja* occupa Conception, l'évêque *Villarroel* prêchait, au nom du ciel, la guerre contre les patriotes, tandis que son confrère l'évêque *Andreu Guerrero*, prêchant aussi au nom de Dieu, encourageait l'armée du général Carrera à combattre les soldats royalistes.

Durant les sombres jours de la reconquête fut consacré évêque de Siantago Mgr *Joseph S. Rodriguez*, prêtre renommé par son talent et ses vertus. Il était si ardent partisan du Roi, qui appelait les patriotes « perfides insurgés et infâmes traîtres »; il fit une grande fête en célébration du désastre de Rancagua et contribua par ses conseils à la hideuse tyrannie que les patriotes souffrirent à cette époque. C'est pourquoi le gouvernement chilien, après le triomphe de Chacabuco, dicta un ordre d'exil contre l'évêque, qui, se retirant à Mendoza, resta hors du pays jusqu'à 1822, époque à laquelle le général O'Higgins permit son retour.

Le gouvernement voulait faire disparaître le désaccord entre l'Eglise et les autorités républicaines, et pour y parvenir envoya à Rome comme représentant auprès du Pape le vertueux chanoine *Joseph Ignace Cienfuegos*. Le résultat de cette mission fut l'arrivée au Chili de l'archevêque *Jean Muzzi*, en qualité de vicaire apostolique, accompagné de son secrétaire *M. Joseph Sallusti* et du chanoine *Jean Marie Mastaï*, qui plus tard fut Pape sous

le nom de Pie IX. On ne pouvait espérer un meilleur résultat, du moment qu'au Vatican la cause de l'Indépendance n'était point aimée; on y considérait toujours les républiques américaines comme simples colonies du Roi d'Espagne.

L'évêque Rodriguez tenant aussi à agir comme sujet de ce monarque, le gouvernement le répudia de l'administration du diocèse en 1824 et l'exila du territoire chilien. C'est depuis l'an 1830 que l'harmonie de l'Eglise et de l'Etat fut assurée par l'élection de l'évêque *Emmanuel Vicuña*, prélat qui gouverna l'église pendant treize ans et demi, se faisant admirer et aimer par la sainteté de sa vie, et jouissant de la juste vénération du peuple chilien.

CHAPITRE XLII

Les Présidents Bulnes et Montt

En 1830, lorsque les patriotes commencèrent à travailler pour l'Indépendance du Chili, *Emmanuel Bulnes* était un enfant de douze ans. Son père servait comme capitaine dans l'armée du Roi, sa mère était une respectable dame chilienne, sœur du *général Prieto.*

Le capitaine Bulnes prit part à la guerre contre les patriotes, c'était son obligation comme espagnol, et comme militaire il devait obéissance au gouvernement de son pays; mais il voulut que son fils en fit autant et, dans ce but, l'engagea dans un bataillon espagnol à l'âge de treize ans. L'enfant, fils de chilienne et né au Chili, aimait naturellement sa patrie et ne pouvait pas se résigner à porter les armes contre les défenseurs de l'Indépendance. Sa mère, qui pensait comme lui, l'appuyait dans sa noble *résistance* en l'assurant que son devoir étai

de ne pas servir dans l'armée espagnole. Il suivit le maternel conseil, si conforme à ses propres sentiments, et abandonna bientôt le bataillon où son père l'avait enrôlé.

Après la victoire de Chacabuco l'armée libératrice occupa Conception, ville natale du jeune Bulnes, et assiégea Talcahuano, où le reste des troupes royalistes s'était réfugié. Alors, ayant déjà accompli ses dix-huit ans, il se présenta au général O'Higgins pour offrir ses services à la Patrie. Le Directeur Suprême le nomma porte-drapeau de son escorte personnelle. Depuis cette date Emmanuel Bulnes vécut toujours dévoué au service militaire, se battit contre les espagnols à *Talcahuano*, à *Cancha Ravada* et à *Maipo*, bataille après laquelle on lui donna le grade de lieutenant.

Pendant que le lieutenant Bulnes se distinguait dans l'armée chilienne, son père, le Capitaine Bulnes faisait de même dans l'armée royaliste. Lorsque quelques bataillons chiliens poursuivaient les troupes royalistes qui se retranchaient à *Chillan* après la bataille de Maipo, le chef chilien, voulant éviter un nouvel écoulement de sang, ordonna au lieutenant Bulnes de s'approcher de la ville et de demander au chef espagnol de se rendre. Aussitôt que celui-ci aperçut l'officier chilien portant le drapeau parlementaire, il ordonna au Capitaine Bulnes de sortir à sa rencontre et de l'assurer que les soldats royalistes étaient décidés à combattre jusqu'à la mort.

Ainsi se rencontrèrent le père et le fils par un hasard singulier comme représentant de deux armées ennemies. Le père embrassa son fils tendrement, et après lui avoir communiqué la réponse du chef de la place, lui conseilla de servir toujours loyalement sa Patrie. Le fils correspondit avec émotion aux manifestations de l'amour paternel, et une fois son devoir de parlementaire patriote rempli, il donna le triste adieu éternel à l'auteur de ses jours. Celui-ci ayant bientôt quitté le Chili, mourut en pays lointain, privé des affectueux soins de sa famille.

Son fils fut plus tard envoyé à la poursuite des espagnols qui, réunis aux indiens, saccageaient les villes méridionales du Chili, et dans ces campagnes il montra, non seulement un grand courage, mais aussi un véritable talent militaire. Quoiqu'il fut un des plus jeunes officiers de l'armée, on lui confiait toujours les opérations les plus délicates et dangereuses. Plusieurs combats où il monta, l'un après l'autre, tous les échelons de la hiérarchie militaire, et surtout la glorieuse campagne contre la Confédération Pérou-bolivienne, firent de lui le premier citoyen de la République.

Elu Président, il gouverna depuis le 18 septembre 1841 jusqu'au même jour de 1851, car la période constitutionnelle étant fixée à cinq ans, il fut réélu à l'unanimité. Durant ces dix années, la paix se consolida dans le pays, libre désormais de révolutions et de guerres internationales. Les membres du gouvernement purent travailler tran-

quillement pour le bien-être du peuple, exécutant bien des œuvres qui montrent à la postérité leur esprit progressiste. Ce fut alors qu'on fonda l'Université de Santiago, dont le premier Recteur fut le grand poète *Andrès Bello*, surnommé dans le monde des Lettres l'Homère américain. On y fonda aussi une Ecole Normale de Professeurs sous la direction de Mr *D. F. Sarmiento*, citoyen argentin qui fut plus tard Président de son pays; l'Ecole des Arts et Métiers et l'Ecole Navale de Valparaiso.

Le Gouvernement de Bulnes conclut aussi un arrangement avec les créanciers anglais pour faciliter l'amortissement de la dette extérieure; il occupa le Détroit de Magelland et y fonda le port de *Punta-Arenas*. Pendant son Administration, on établit la navigation à vapeur sur les côtes du Chili sous l'initiative de *Mr Willian Wheelwright*, citoyen nord-américain qui servit le Chili avec un esprit généreux, et par ce moyen parvint à étendre le commerce aux républiques voisines.

Le plus notable des Ministres du Président Bulnes fut *Mr Emmanuel Montt*, grand patricien qui, en vouant tous ses efforts à l'instruction du peuple chilien, en augmentant le nombre des écoles et améliorant l'état des collèges, fit remarquer son savoir et l'élévation de son caractère, de telle sorte que, aux élections de 1851, ses compatriotes l'élurent Président de la République, comme le plus digne pour remplacer le Général Bulnes.

Emmanuel Montt était encore jeune, puisqu'il

naquit en 1809 dans le village de *Petorca*. Sa famille, d'une honnête pauvreté, travaillait laborieusement pour gagner sa vie. Il eut donc dès l'enfance le bel exemple de ses parents pour lui apprendre à travailler sans cesse, à vivre modestement et à pratiquer sévèrement les vertus chrétiennes.

Pendant la guerre de l'Indépendance, son père, persécuté par les autorités espagnoles, chercha un refuge dans l'*hacienda* d'une dame patriote nommée *Paule Jara Quemada*. Quand il y fut bien en sûreté, il envoya chercher son fils, âgé alors de cinq ans, pour jouir de sa douce compagnie.

Un jour arriva soudainement à l'*hacienda* une bande de soldats espagnols. L'enfant était resté dans la cour, contemplant les soldats, tandis que son père courut se cacher pour éviter d'être emprisonné, et Mme Jara-Quemada se dirigea vers l'officier qui commandait la patrouille.

— Madame, lui dit brusquement celui-ci, donnez-moi les clefs de la cave.

— Si vous voulez des provisions, dites-moi ce qu'il vous faut et je vous les donnerai tout de suite.

— Non, répondit l'officier, je veux que vous me donniez les clefs.

— Je ne vous les donnerai jamais, parce que personne n'a le droit de commander chez moi.

L'officier, emporté par ces mots et habitué qu' il l'était à traiter despotiquement les patriotes, ordonna à ses troupes, de faire feu sur la dame. Celle-

ci, au lieu de s'effrayer, reprit son courage devant le danger et s'approcha des soldats jusqu'au point de toucher leurs fusils.

L'officier n'osa pas répéter un ordre aussi lâche, mais désirant se venger de la dame, ordonna aux soldats de mettre le feu à la maison. Mme Jara-Quemada en écoutunt ces mots, leur dit :

— Voilà du feu ! et leur montra un brasier plein de charbons ardents qui pétillait dans la chambre voisine.

La sérénité de la dame imposa le respect à l'officier, qui s'éloigna immédiatement de la maison sans causer aucun dommage; l'énergie d'une femme honorable avait suffi pour résister victorieusement à 25 hommes bien armés.

Cet épisode, duquel fut témoin le petit Montt, se grava fidèlement dans sa mémoire en lui apprenant que dans la vie la raison et la justice sont plus puissantes que la force, pourvu qu'il y ait quelqu'un qui les défende avec énergie.

Après la bataille de Chacabuco, le jeune Montt retourna au village de Petorca et y vécut pendant quatre ans. Son père mourut en 1821, recommandant à sa femme de faire tous les sacrifices pour que son fils fût élevé dans un bon collège.

Mme Montt remplit la recommandation de son mari en envoyant son fils à Santiago en 1822 pour le faire entrer à l'Institut National. Emmanuel Montt profita bien du collège, il fut un écolier studieux, *tellement* que les professeurs le présentaient tou-

jours comme un modèle aux autres élèves. Depuis lors, on le considéra comme une belle espérance pour la République.

Son élection de Président fut très combattue par le parti libéral ; il représentait la politique autoritaire et avait contre lui toutes les haines des anciennes persécutions de Portales contre les vaincus des guerres civiles.

Les mesures de rigueur adoptées par son Gouvernement pour étouffer deux révolutions, firent que ses adversaires l'accusèrent de despotisme ; mais il faut tenir compte que la paix est le premier des besoins d'un pays et que les gouvernants doivent faire tous genres de sacrifices pour la conserver. D'ailleurs, si le Président Montt était trop sévère pour faire accomplir les lois et maintenir l'ordre public, il ne sortait jamais du terrain de la conciliation, du respect aux droits d'autrui et de la soumission à la vérité et à la justice.

La Patrie étant le foyer en grand, et le foyer la miniature de la Patrie, on peut juger des vertus d'un homme dans la vie publique par sa conduite dans la vie privée; et à ce point de vue, le Président Montt fut un vrai modèle comme père de famille. Il laissa ce bel héritage à ses fils, qui honorent le Chili parmi ses plus dignes citoyens.

Pendant son Gouvernement on construisit le chemin de fer et la ligne télégraphique de Santiago à Valparaiso, on commença les travaux d'autres voies ferrées, on bâtit la Caserne d'Artillerie de la

capitale, et on commença la construction du Palais du Congrès.

Dans le but d'accroître la population et de provoquer l'installation de nouvelles industries, il fonda plusieurs colonies par moyen de l'immigration de familles européennes qui y ont travaillé avec profit pour elles-mêmes et pour le pays. Il y a de riches fabriques de bière que l'on vend dans tout le Chili, et de conserves, dont on exporte les produits pour les vendre en Europe.

Il ne borna pas l'immigration aux agriculteurs, il protégea aussi plusieurs savants étrangers qui se dévouèrent à améliorer les établissements d'instruction. Des philospohes, des chimistes, des naturalistes, des hommes, enfin, utiles au progrès scientifique, qui trouvèrent chez le Président Montt un appui certain et efficace.

Ce fut alors qu'on fonda aussi les premières Banques, et par suite les agriculteurs, les mineurs et tous les industriels eurent les capitaux dont ils avaient besoin pour faciliter leurs affaires. Ces institutions de crédit et les chemins de fer constituèrent la source merveilleuse qui, fécondant les champs du travail et de l'intelligence, développèrent les richesses du Chili.

Les deux périodes constitutionnelles du Président Montt accomplies le 18 septembre 1861, il retourna à son ancienne place de Président de la Cour Suprême, où il fut toujours aveugle comme la Loi, ne faisant aucune distinction entre ses amis et ses adversaires.

Il eut le bonheur, dans les circonstances critiques du Gouvernement, d'être lié depuis son enfance à un homme honnête et savant, dont la sincère amitié lui procura toujours les plus sages conseils. C'était Mr *Antoine Varas* qui l'accompagnait comme Ministre de l'Intérieur, et dont la loyauté arriva jusqu'au point de refuser son élection de Président de la République, dans la crainte qu'elle pût être attribuée à l'influence officielle de son ami, quand, au contraire, elle aurait été due aux suffrages de tous les chiliens.

Par le décès de Montt, le 21 septembre 1880, la République perdit un citoyen qui savait la servir honorablement, mais l'Histoire s'enrichit de l'exemple d'une vie toute dévouée au plus noble patriotisme.

CHAPITRE XLIII

Guerre avec l'Espagne

Le successeur de Montt à la Présidence du Chili fut Mr *Joseph Joaquin Pérez* le 18 septembre 1861. C'était un homme de très bon cœur, tranquille et modeste, qui n'avait pris aucune part ni dans les révolutions, ni dans les mesures de rigueur adoptées pour les étouffer. Cette neutralité, rare dans un Ministre, lui valut en plus de son intelligence et de ses vertus républicaines, la première magistrature de la Nation. En en prenant possession il suspendit l'arrêté d'exil décrété contre plusieurs révolutionnaires. Cet acte de clémence, qui permettait aux chiliens persécutés pour causes politiques le retour dans leur patrie, fut si bien accueilli dans tous les cercles sociaux, qu'il assura au Président Pérez, de même qu'à son Ministre de l'Intérieur, *Emmanuel A. Tocornal*, l'adhésion et le respect du peuple.

Jusqu'alors les gouvernants avaient obéi au régime autoritaire établi par la Constitution de 1833, qui, on peut dire, supprimait les libertés politiques dans le but de conserver la paix; mais le nouveau Président et son Ministre Tocornal, grand'homme d'Etat se proposèrent de concilier *la liberté avec l'ordre*. Grâce à cet esprit élevé les partis s'habituèrent à l'exercice tranquille de leurs droits et à préparer, par des moyens pacifiques, la réforme de la Constitution.

Le régime d'autorité que Portales inaugura et que tous les gouvernants suivirent jusqu'à 1863, se transforma graduellement en un régime de liberté qui assurait à tous les citoyens le droit d'exprimer leurs opinions avec entière indépendance, de censurer les actes du gouvernement, de signaler les défauts des lois et, en un mot, d'exercer toutes les prérogatives qui appartiennent au peuple, dans un Etat libre. Depuis lors tous les gouvernants postérieurs ont augmenté les libertés civiles et politiques jusqu'au point d'arriver au système parlementaire qui, à présent, est au Chili la ferme base de la participation du peuple dans le Pouvoir de l'Etat; mais c'est au Président Pérez que revient la gloire d'avoir amélioré les mœurs politiques du Chili.

Il eut d'abord le bonheur d'assurer la paix intérieure au moyen de son esprit de conciliation; mais malheureusement il ne fut point aussi heureux dans la politique extérieure malgré tous ses efforts pour éviter la guerre avec l'Espagne qui

eût pour origine la noblesse du peuple chilien. Celui-ci ne put rester indifférent à l'injustice de l'Espagne lorsqu'elle voulut arbitrairement s'emparer des îles de *Chincha*, qui appartenaient au Pérou. Or, le président Pérez, forcé par les sentiments populaires, exprimés partout, fit une alliance avec les gouvernements du Pérou, de la Bolivie et de l'Equateur pour entreprendre la guerre de concert avec enx.

Alors le gouvernement espagnol envoya une escadre avec l'ordre de déclarer un blocus général des ports chiliens, opération qui ne présentait pour les espagnols aucun danger, puisque le Chili n'avait, dans ce temps, qu'un seul navire de guerre, la corvette *Esmeralda*, destinée cependant à se couvrir de lauriers dans un avenir prochain. Cette embarcation, sous le commandement du Capitaine *J. Williams Rebolledo*, exécuta une prouesse mémorable présentant combat à la goëlette espagnole *Cavadonga* et en la capturant, presque en vue de l'escadre qui bloquait Valparaiso sous les ordres de l'*Amiral Pareja*.

La glorieuse prise de la *Covadonga* eut lieu le 26 novembre 1865, et l'Amiral, contrarié par cet événement si honteux pour la réputation des marins espagnols, se suicida à bord de la *Ville de Madrid*, navire le plus puissant de son escadre. Ensuite le gouvernement espagnol envoya au Pacifique un navire plus puissant encore, la frégate blindée *Numancia*, sous les ordres du capitaine *Mendez Nuñez*, qui remplaça Pareja comme chef de l'Es-

cadre, et qui, pour venger la capture de la Covadonga exécuta l'acte le.plus honteux, non seulement pour l'injustifiable dommage qu'il causa au Chili, mais principalement parce qu'il ne procura à l'Espagne ni honneur ni profit.

Valparaiso était dans ce temps un port tout à fait désarmé ; il n'y avait pas une forteresse, ni même un canon pour combattre les navires ennemis ; or, ceux-ci pouvaient détruire le port impunément avec leur artillerie. Mais attaquer et détruire une place désarmée n'est point une opération glorieuse pour les soldats et marins qui l'exécutent.

Durant toute la matinée du 31 mars 1866 les bateaux espagnols *Ville de Madrid*, *Résolution*, *Blanca* et *Vencedora* entretinrent le feu continuel de leurs canons contre le port de Valparaiso. Les marins de ces navires s'amusèrent à faire des magasins fiscaux et d'autres édifices principaux les points de mire de leurs obus, et les pertes souffertes par l'Etat, le commerce et les propriétaires des maisons démolies par l'artillerie espagnole furent évaluées à soixante-dix millions de francs.

Un officier de Mendez Nuñez, en écrivant plus tard l'histoire, a condamné la conduite du gouvernement de son pays dans ces mots : « Le bombardement de Valparaiso fut un acte dont le souvenir attristera toujours la marine espagnole ».

Cet indigne campagne réalisée, Mendez Nuñez s'éloigna de l'Océan Pacifique avec son escadre et la guerre fut finie. L'année suivante on célébra un

pacte de trève avec l'Espagne et en 1879 le traité de paix définitive.

Pour le Chili cette guerre fut une leçon, puisque le gouvernement comprit qu'il avait besoin d'une escadre assez forte pour défendre ses longues côtes sur l'Océan. Aussi, le président ordonna la construction de deux corvettes, *O'Higgins* et *Chacabuco*, lesquelles réunies à la *Esmeralda* et la *Covadonga* constituèrent alors le pouvoir naval de la République; et dans le but d'éviter un autre bombardement de Valparaiso on éleva les premières des fortifications qui à présent entourent le port.

Dans les élections qui suivirent la guerre avec l'Espagne le président Pérez fut réélu, et il put continuer son gouvernement en pleine tranquillité, quoique ses actes politiques fussent contrariés énergiquement par le parti libéral, qui demandait la réforme immédiate de la Constitution de 1833. L'opposition ne se bornant pas au Congrès, se faisait sentir en fréquentes assemblées populaires, de même que dans plusieurs journaux satiriques; or, quelques amis du président, alarmés du caractère de ces manifestations, lui conseillèrent d'employer la force pour les reprimer. Mais lui, au lieu de participer à leurs craintes, tâchait de leur inspirer ses convictions : « Les libertés publiques, leur disait-il, font peur dans notre pays parce qu'on les confond avec le désordre, et c'est malheureux; l'expérience apprend que les peuples les plus libres sont toujours les plus pacifiques. Quand les autorités, aussi bien

que les citoyens, respectent les lois, personne ne pense à provoquer aucun désordre. De mon côté, je désire que le peuple use de tous ses droits politiques, car ainsi il arrivera à comprendre qu'une révolution ne lui apporterait aucun bien ».

Il faut remarquer que tous les chemins de fer qui traversent en tous sens le territoire du Chili sont des propriétés de l'Etat, et qu'à l'époque du président Pérez on termina les lignes qu'avait commencées le président Montt. Il donna aussi un grand essor au progrès de l'instruction publique, augmentant le nombre des écoles, inaugurant des lycées dans les capitales de province et réorganisant l'Université de Santiago.

Dans ce dernier service rendu par son patriotisme il eut l'aide efficace d'un savant, *M. Andres Bello*, le prince de la Littérature sud-américaine.

Tous les peuples se souviennent avec un religieux enthousiasme des guerriers qui parvinrent à cueillir des lauriers sur le champ de bataille ; leurs prouesses militaires sont regardées comme le mérite le plus éclatant des nations. Les soldats qui se battent avec courage et les vainqueurs sont déclarés bienfaiteurs de la patrie et on leur donne de généreuses récompenses. Il y a partout des statues de bronze ou de marbre en souvenir des hommes qui se sont distingués dans les discordes du genre humain.

Mais il y a aussi des citoyens pacifiques, qui ne savent manier ni un fusil ni une épée, qui ne pour-

raient marcher dans les files d'un bataillon ni se présenter à un combat, et qui, cependant méritent la reconnaissance aussi bien que les plus glorieux soldats parce qu'ils ont servi le peuple avec une égale ardeur et ont travaillé sans cesse pour son bonheur.

Andres Bello fut au Chili un de ces hommes, bons et pacifiques, qui méritent le respect du peuple par leurs vertus et sa gratitude par leurs services, puisque pendant trente-cinq années il se voua exclusivement à élever le peuple chilien, en organisant des collèges, en écrivant des livres instructifs et en aidant avec bonté tous les jeunes gens qui désiraient s'instruire. Il ne fut point soldat, ne gagna point de batailles ; mais il fit encore plus que beaucoup de militaires, parce que, par ses leçons et les exemples de sa vie, il prépara de nombreux citoyens pour gouverner le pays, pour dicter des lois justes et pour assurer l'ordre sans détruire la liberté.

Andres Bello était né au Vénézuela l'an 1780, mais ayant émigré, encore jeune, à Santiago, il servit le Chili comme le meilleur de ses enfants.

CHAPITRE XLIV

Les présidents Errazuriz et Pinto

Pour remplacer le président Pérez, qui, comme ses trois prédécesseurs, Prieto, Bulnes et Montt, avait gouverné dix ans par suite de la réélection. Le 18 septembre 1871, fut élu, *M. Frédéric Errazuriz*. Celui-ci ne gouverna qu'une seule période de cinq ans, parce que la Constitution, réformée la même année, défendait la réélection immédiate du président, mais l'on pouvait l'élire de nouveau dans la prochaine période.

Quelques jours avant d'occuper la Présidence M. Errazuriz, lui-même appuya devant le Sénat cette réforme, conduite fort digne d'être applaudie par l'histoire comme un bel exemple de vertu républicaine.

Il eut, comme le président Bulnes, le bonheur de gouverner en paix octavienne (*), c'est-à-dire, sans

(*) Mot de comparaison, par lequel l'auteur veut désigner la paix complète de l'Empire Romain pendant le siècle *d'Auguste, dont* le vrai nom était Octave.

aucune révolution interne ni guerre extérieure. C'est pourquoi il pût préparer et mener à bon terme plusieurs travaux de grande importance pour la République.

Pour y réussir, il contracta un nouvel emprunt à Londres, dont la plus grande partie fut employée à des œuvres que le progrès du pays demandait péremptoirement; la conclusion des chemins de fer commencés par son prédécesseur; l'agrandissement des magasins fiscaux de Valparaiso; et les constructions du Palais du Congrès et de celui de 'Exposition.

Avec l'argent restant de l'emprunt fait à l'Angleterre, le Président Errazuriz augmenta le pouvoir naval de la Nation, parce que le Pérou ayant à cette époque une escadre composée de trois cuirassés, une frégate blindée et plusieurs corvettes, le Président comprit que le Chili ne pouvait rester désarmé en face d'un voisin qui comptait des forces navales si puissantes; d'autant plus qu'à cette époque il y avait quelques différends entre les deux pays par suite de la liquidation des comptes des trois républiques alliées contre l'Espagne. Ces différends avaient affaibli l'amitié du Chili et du Pérou et faisaient craindre un conflit sanglant.

Pour protéger la République contre ce danger, il ordonna la construction des cuirassés *Blanco Encalada* et *Amiral Cochrane* et de la canonnière *Magallanes*, qui unis à l'*Esmeralda* et à la *Covadonga* formèrent une escadre assez respectable.

Six ans plus tard, ces navires furent la principale force du Chili dans la guerre contre le Pérou et la Bolivie. Alors le Président Errazuriz était déjà mort, et cependant, il n'y eut aucun chilien qui ne rappelât son nom avec gratitude, puisque, sans ces navires, le triomphe aurait été impossible.

Il est à remarquer, dans l'histoire de toutes les nations, que presque tous les gouvernants que les circonstances obligent à exercer une autorité sévère, deviennent graduellement des tyrans haïs par le peuple. Au contraire, quand le gouvernant manque d'énergie pour faire respecter son autorité, les rouages officiels se désorganisent facilement et le pays arrive à un état où chacun veut commander et personne ne veut obéir. Le Président Errazuriz sut éviter l'une aussi bien que l'autre extrémité : il respecta la liberté du peuple sans abandonner rien de l'autorité présidentielle.

Il fut donc difficile de remplacer M. Errazuriz le 18 septembre 1876, jour où prit fin son mandat légal.

L'élection favorisa Mr *Anibal Pinto*, qui prit alors possession de la Présidence et gouverna jusqu'au même jour de 1881. C'était un homme d'étude, de caractère calme et grand ami de la paix et du travail ; on aurait dit qu'il était fait exprès pour gouverner la République durant une période de normale tranquillité. Mais, par malheur, survinrent de grandes difficultés économiques et les plus graves *complications* internationales qui, menaçant les pro-

grès faits par le pays dans les années précédentes, chargèrent le Président d'une responsabilité supérieure à celle qui était échue aux autres gouvernants.

Quant aux difficultés économiques, elles furent causées par la subite décadence des mines de cuivre et d'argent qui étaient la principale source des produits d'exportation.

Les complications internationales mirent en danger la paix avec la République Argentine par suite du litige des limites entre les deux pays. Heureusement, d'un côté comme de l'autre, il y eut des citoyens de bonne volonté, qui prirent à cœur de calmer les passions populaires jusqu'au point de faire prédominer les sentiments pacifiques.

Mais cette tempête, à peine conjurée, un nouveau conflit dans les relations avec la Bolivie rendit inévitable la guerre de 1879 contre ce pays allié au Pérou.

Au nord de la province d'*Atacama* il y a un territoire compris entre l'Océan Pacifique et la Cordillère des Andes, et dont le Chili et la Bolivie s'étaient disputé la domination pendant bien des années. En 1866, on signa un traité qui mettait un terme à ces différends; huit ans plus tard, un nouveau pacte modifia et perfectionna ce qu'on avait agréé dans celui-là. Cependant, l'âpreté des relations entre les deux gouvernements subsista encore, parce que le chili devait souvent faire des réclamations au nom des droits et des intérêts de ses nationaux demeurant sur le littoral bolivien.

La Bolivie n'ayant pas pris en considération une de ces réclamations, le Chili déclara nuls tous les traités établissant les limites, qu'on avait signés jusqu'à 1879, et occupa militairement le port d'*Antofagasta*. Alors le Gouvernement du Pérou, se présentant comme arbitre de ses deux voisins, offrit sa médiation pour éviter la guerre et envoya une mission diplomatique à Santiago. Les choses étaient dans cet état, quand le Gouvernement chilien découvrit que depuis 1873 le Pérou et la Bolivie avaient signé une alliance secrète. Il considéra les alliés comme ennemis et leur déclara la guerre le 5 avril 1879.

Le Pérou croyait que son escadre était plus forte que celle du Chili, et la Bolivie, de son côté, croyait aussi son armée plus nombreuse et mieux disciplinée que la chilienne. Cette confiance des ennemis dans la supériorité de leurs forces militaires était fondée sur la façon de vivre de chacun des trois peuples, puisque, exception faite des révolutions de 1851 et 1859, le Chili avait vécu en paix depuis la glorieuse campagne contre la Confédération en 1839; tandis que le Pérou et la Bolivie avaient eu constamment les armes à la main pendant leurs perpétuelles guerres civiles. Les péruviens et les boliviens se considéraient orgueilleusement comme des peuples guerriers et regardaient dédaigneusement le pacifique peuple chilien, qui, selon eux, était fort pour le travail, mais pas pour la guerre.

CHAPITRE XLV

Guerre du Pacifique

Les hostilités, à peine déclarées, le Gouvernement du Chili ordonna à l'escadre de prendre la mer et d'établir immédiatement le blocus d'*Iquique*, port principal au sud du Pérou. En même temps il décida l'organisation à *Antofagasta* d'une armée expéditionnaire et y envoyait les bataillons qu'on formait rapidement dans les provinces. Des le premier moment on put remarquer que la paix, si prolongée qu'elle avait été, n'avait pas changé le caractère chilien et que le peuple acceptait la guerre avec la résolution de faire tous les sacrifices nécessaires pour en assurer le triomphe.

Au mois de mai, l'Amiral *Williams Rebolledo*, chef de l'escadre, suspendit le blocus d'Iquique et fit voile vers le Nord dans le but de livrer un combat à l'escadre péruvienne, qui complétait ses préparatifs sous la protection des forteresses du Cal-

lao. Il fut forcé de laisser à Iquique les vieux bateaux *Esmeralda* et *Covadonga* qui étaient déjà presque inutiles.

Par hasard, les deux cuirassés péruviens *Huascar* et *Indépendencia* avaient fait voile vers le Sud, mais le sort voulut que les adversaires se croisassent en mer sans s'apercevoir. L'Amiral chilien eut ainsi, au Callao, la surprise de ne plus trouver l'ennemi qu'il cherchait, et en même temps l'inquiétude de penser au danger que couraient les faibles navires qu'il avait laissés à Iquique. Aussitôt que les cuirassés péruviens arrivèrent à *Arica* et y apprirent l'abandon des deux navires, ils se dirigèrent au port voisin pour les capturer sans retard.

A l'aube du 21 mai, les marins de l'*Esmeralda* et de la *Covadonga* aperçurent deux navires qui s'avançaient sur le port et ils reconnurent le *Huascar* et l'*Indépendencia*. Alors le Capitaine *Arturo Prat*, chef de l'*Esmeralda*, donna ses instructions au Capitaine *Condell*, chef de la *Covadonga* et termina par ces mots : « Que chacun de nous fasse son devoir ! » A huit heures du matin, le cuirassé *Huascar* commença ses feux contre la *Covadonga* et l'autre contre l'*Esmeralda*. Quelques minutes après, le Huascar gouverna sur celle-ci, laissant passer devant sa proue l'*Indépendencia* qui se dirigea droit sur la *Covadonga* pour l'attaquer avec son éperon. Quoique la goëlette chilienne eût été traversée d'un bord à l'autre par un boulet de trois cents livres lancé du *Huascar*, elle put se conserver

à flot et se retirer vers le sud tout près de la côte, mais poursuivie par l'*Indépendencia*.

Pendant ce temps, le Huascar faisait feu contre l'*Esmeralda*, qui, par suite du mauvais état de sa machine, ne pouvait faire aucun mouvement de défense. Le Capitaine Prat, avant de répondre au feu de l'ennemi, dit à ses marins d'une voix solennelle :

« Soldats ! Le combat n'est pas égal. Jusqu'aujourd'hui le drapeau du Chili n'a jamais été abaissé devant l'ennemi, et j'espère que nous n'aurons pas l'occasion de le faire. Tant que je vivrai, ce drapeau restera à sa place, et si je meurs, mes officiers sauront remplir leur devoir ! »

Vive le Chili ! *Vive le Chili* ! crièrent enthousiasmés les marins qui occupaient déjà leurs postes de combat et ouvrirent le feu contre le *Huascar*. Le cuirassé péruvien, bien protégé par d'épaisses plaques en acier, n'était pas en péril, les projectiles glissant contre ses bords sans lui faire aucun mal, allaient se perdre dans les eaux. D'ailleurs, la corvette chilienne était déjà traversée de part en part par les balles et grenades lancées par la puissante artillerie ennemie ; le sang coulait à flots sur le pont et le nombre des morts et des blessés augmentait sans cesse ; les débris de la coque et des mâts sautaient dans toutes les directions, et plus le danger était grand et le désastre épouvantable, plus ferme devenait la résolution des marins de mourir jusqu'au dernier.

Il était déjà onze heures quand le *Capitaine Grau*, chef du *Huascar*, fit donner à la machine toute sa force pour couler à pic l'*Esmeralda* avec un coup de l'éperon de son navire. La corvette ne put l'éviter, car sa machine était déjà presque hors de service. Le cuirassé la heurta violemement, lui faisant une énorme brèche dans sa coque ; alors, avec une cruauté bien inutile, le *Huascar* déchargea sur la corvette tous les canons de sa tour de combat.

Dans ce suprême moment d'angoisse et d'héroïsme, le *Capitaine Prat* sauta, l'épée à la main, sur le pont du *Huascar*, appelant ses soldats à l'abordage. Seul, le sergent *Aldea* put le suivre, les autres marins de l'*Esmeralda* n'arrivèrent pas à exécuter à temps l'ordre de leur chef, car le *Huascar*, après avoir porté le coup et déchargé ses canons, se retira rapidement.

Le Capitaine Prat et le sergent Aldea furent contemplés avec admiration par leurs compagnons de l'*Esmeralda*, qui, de loin, les virent avancer vers la tour blindée du cuirassé et tomber sous la fusillade des soldats qui la défendaient.

Prat et Aldea, par le sublime sacrifice de leur vie, avaient rempli le serment fait devant le drapeau de la patrie au commencement du combat.

Alors, le Lieutenant *Louis Uribe*, compagnon de Prat au Collège et son ami d'enfance, prit le commandement de l'*Esmeralda* par rang d'ancienneté ; la corvette commençait à s'enfoncer dans la mer ;

prolonger la résistance dans un pareil état équivalait à se suicider; mais les marins, encouragés par l'exemple que le Capitaine Prat venait de leur donner, ne regardaient pas la mort comme un malheur, mais plutôt comme un devoir et comme un honneur.

A onze heures et demie, le *Huascar* frappa la corvette d'un autre coup d'éperon, et cette fois le Lieutenant *Ignace Serrano* et douze marins accomplirent la même prouesse de Prat et Aldea, sautant à l'abordage sur le pont du *Huascar* et s'y faisant fusiller.

Exaspéré d'une résistance si tenace, le Capitaine Grau frappa la corvette d'un troisième coup, et le glorieux navire s'enfonça dans la mer, comme midi sonnait, avec le drapeau chilien arboré au faîte du grand mât, et à ce moment suprême, l'officier *Ernest Riquelme* tira le dernier coup de canon sur le *Huascar*, puis disparut sous les flots, avec le reste de l'équipage. Les noms de ces héros sont bien dignes d'être conservés par l'Histoire comme exemple sublime de dévouement patriotique.

Pendànt que l'*Esmeralda* se defendait à Iquique si glorieusement, la *Covadonga* naviguait vers le Sud. Ce petit navire, capturé aux espagnols en 1866, ne faisait pas plus de cinq milles à l'heure et n'avait que deux canons, tandis que le bateau péruvien *Indépendencia* qui le poursuivait, filait douze milles et avait dix-huit canons de gros calibre. Les péruviens étaient donc sûrs de capturer la faible goë-

lette chilienne et, d'avance, ils fêtaient le triomphe; mais son chef, le Capitaine *Charles Condell* et ses soldats avaient juré, comme leurs compagnons de l'*Esmeralda*, d'accepter la mort plutôt que d'abaisser le drapeau chilien, et il n'y aurait pas eu sur terre un pouvoir capable de faire changer leur résolution.

Grâce à sa vitesse, l'*Indépendencia* réduisait de plus en plus la distance qui la séparait de la *Covadonga* et dirigeait sur elle le feu de ses canons de chasse, tandis que le Capitaine Condell ne pouvait employer son artillerie, puisque pour cela il lui aurait fallu ralentir sa marche, et d'ailleurs, le cuirassé péruvien était invulnérable. Comme unique moyen de défense, quelques soldats chiliens étaient montés dans les mâts, et déchargeaient leurs fusils sur les artilleurs de la *Indépendencia*, les obligeant à interrompre le feu.

Le chef péruvien, exaspéré d'une lutte si prolongée, décida de rejoindre à outrance la *Covadonga* pour la réduire à coups d'éperon. Par une manœuvre très adroite le Capitaine Condell évita le choc en s'approchant de la côte tant qu'il put, et le Commandant péruvien, aveuglé d'impatience, le poursuivit sans faire attention que la mer n'était plus assez profonde pour le tirant d'eau de sa frégate. Celle-ci, naviguant à toute vapeur, toucha contre un écueil sous-marin et tout à coup tomba sur le flanc.

La Covadonga revint alors en faisant feu sur

l'*Indépendencia* pour la forcer à se rendre ; quand soudain, on aperçut à l'horizon le *Huascar*, qui venait de Iquique après la submersion de la *Esmeralda*. Alors, le Capitaine Condell changea de direction et retourna vers le Sud, arrivant le lendemain à Antofagasta pour réparer les avaries de sa corvette, qui menaçait de sombrer.

Le combat naval d'Iquique eut une influence décisive dans la guerre du Pacifique, parce que la dextérité, le courage et le patriotisme des marins du Chili y furent consacrés par des sacrifices si héroïques que tous les chiliens sentirent l'obligation de se rendre dignes de la gloire conquise par ces braves. Or, les noms de *Prat,* de *Condell,* de *Aldea*, de *Serrano*, de *Orella* et de *Riquelme*, furent, durant toutes les opérations, évocateurs de gloire pour chaque marin et chaque soldat, qui, désormais, se battirent avec la ferme volonté de sacrifier leur vie plutôt que de consentir à abaisser le pavillon de la Patrie.

Il est à remarquer que lorsque *Arturo Prat* sauta, l'épée à la main, à l'abordage du bateau ennemi, il portait sur la poitrine les portraits de sa femme et de ses enfants, les êtres bien-aimés qu'il ne reverrait plus, mais ce souvenir ne fit qu'accroître son courage. Son âme, pleine du saint amour de la Patrie, délia d'un suprême effort les tendres nœuds qui l'attachaient à la vie terrestre, afin de pouvoir *s'élever* à la glorieuse immortalité des héros.

Michel Grau, le Capitaine du *Huascar*, porté au

grade de contre-amiral après le combat de Iquique, voyant que ce navire n'était point capable de livrer combat aux bateaux chiliens *Blanco Encalada* et *Cochrane*, évitait à tout prix leur rencontre, se bornant à croiser sur la côte septentrionale du Chili. Par cette tactique il se proposait d'inutiliser les forces navales chiliennes et d'empêcher en même temps que les forces de terre, campées à Antofagasta, puissent s'embarquer pour marcher contre le Pérou. Pendant cinq mois, il atteignit ce résultat, en parcourant la côte, attaquant les ports qui n'étaient pas défendus, et paralysant entièrement les opérations militaires. Le peuple chilien, mécontent de cette situation, exigea que le Gouvernement changeât les chefs supérieurs de l'Escadre et adoptât un plan d'opérations pour empêcher les croisières du *Huascar*. Par suite, le Capitaine de navire *Galvarino Riveros* fut nommé Commandant en chef de l'Escadre.

Au mois d'octobre 1879, le *Huascar*, après avoir navigué vers le Sud jusqu'au port de Coquimbo, retournait au Nord, s'approchant de la côte à la recherche de quelque petite embarcation chilienne, tandis que le *Cochrane*, dont la marche s'etait améliorée parce qu'on venait de nettoyer ses machines à Valparaiso, doublait la pointe d'*Angamos*, et le *Blanco Encalada* était en face d'Antofagasta.

Le 8 octobre, à trois heures du matin, les marins du *Blanco Encalada* aperçurent au loin les feux du *Huascar*. L'Amiral péruvien, certain de la su-

périorité de sa machine et de ses forces, continua tranquillement son chemin en longeant la côte, regardant avec dédain le bateau chilien, lorsque subitement apparut le *Cochrane* qui allait lui couper la retraite vers le Nord. Il s'apprêta à livrer combat à celui-ci avant que le cuirassé chilien arrivât à portée de fusil. A 3.000 mètres du *Cochrane*, l'Amiral Grau fit décharger sur lui toute son artillerie, mais le chef chilien, *Capitaine Jean Joseph Latorre*, ne répondit pas aux feux : calme sur le pont de son navire et défiant bravement le danger, il avança à toute vapeur jusqu'à se placer à 2.000 mètres du *Huascar*, ce fut alors qu'il ordonna le feu à sa grosse artillerie. Un boulet fit voler en éclats la tour du puissant cuirassé péruvien, et le brave Amiral Grau, qui y dirigeait la manœuvre, fut atteint par les projectiles, de telle sorte que le combat terminé, on ne retrouva de son corps que le pied droit et un morceau de la jambe. L'autre navire chilien, *Blanco Encalada* s'approchant, le *Huascar* se vit bientôt dans l'alternative de périr héroïquement comme la *Esmeralda* ou d'abaisser le drapeau péruvien; il prit le parti de se rendre après une heure et demie de courageuse résistance.

Alors la première force navale du Pérou, le formidable *Huascar*, navigua sous pavillon chilien en direction de Valparaiso, où il fut réparé pour servir plus tard, dans les opérations contre les forteresses du Callao et de Arica.

Comme l'armée chilienne, campée à Antofagasta,

n'attendait que la capture ou la destruction du *Huascar* pour se diriger sur le Pérou, le lendemain du combat de *Angamos* on commença les préparatifs de la campagne, et au mois de novembre la province péruvienne de *Tarapaca*, frontière du Chili, était entièrement occupée par les forces chiliennes, victorieuses dans le port de *Pisagua* et à la bataille de *Dolores*.

CHAPITRE XLVI

Occupation de Lima

Les troupes ennemies, déroutées à Tarapaca, se retirèrent vers la ville de *Tacna*, où les deux pays alliés établirent leur Quartier Général sous les ordres du Général *Campero*, Président de la Bolivie, tandis que l'armée chilienne, transportée par l'escadre au port de *Ilo* aux mois de février et mai 1880, avança sous le commandement du Général *Emanuel Baquedano* sur le campement des troupes alliées. La bataille eut lieu dans les environs de *Tacna* le 26 mai, et fut favorable aux péruviens et boliviens qui avaient eu le temps de construire de grands retranchements pour se défendre, et qui avaient l'avantage de se trouver sur leur propre territoire. Les chiliens qui, au contraire, venaient de faire un long voyage par mer et un autre par terre, apportant péniblement les vivres, armes et munitions, étaient forcés de se battre à découvert et sans

s'être reposés de tant de fatigues. Malgré tant d'avantages en faveur des adversaires, l'armée chilienne obtint une complète victoire ; elle s'empara du campement ennemi, occupa la ville de Tacna et dans les premiers jours de juin prit d'assaut la place fortifiée de *Arica*, dernier refuge des péruviens.

Dans cette heureuse campagne se distinguèrent deux citoyens qui, n'étant pas militaires de profession, rendirent cependant les plus grands services dans l'organisation et la direction de l'armée, MM. *Raphaël Sotomayor* et *Joseph François Vergara*.

Le premier, Ministre de la Guerre, accompagnait l'armée dans le but de vaincre opportunément toutes les difficultés qui pourraient se présenter. Les fatigues de la vie militaire sur un territoire ennemi ébranlèrent la santé de M. Sotomayor, qui mourut subitement au camp même le 20 mai. Or, il ne put jouir de la satisfaction d'assister aux victoires de *Tacna* et de *Arica;* mais l'armée, ainsi que le peuple du Chili, associèrent son nom à la gloire de ces journées, rendant ainsi un juste hommage à sa mémoire.

M. *Vergara* prêtait volontairement ses services depuis le commencement de la guerre, ayant abandonné patriotiquement ses affaires pour se diriger au Quartier Général d'Antofagasta, où il se distingua bientôt entre les chefs de l'armée par sa résistance aux plus dures fatigues et son abnégation devant

tous les sacrifices. En récompense, le Gouvernement le nomma Ministre de la Guerre après la mort de M. Sotomayor.

Les troupes que la Bolivie avait envoyées du Pérou pour former l'armée contre le Chili, se retirèrent après la bataille de Tacna, et par suite, l'alliance entre les deux pays fut dissoute. Mais les péruviens, de leur côté, s'occupèrent activement d'organiser de nouvelles troupes, manifestant la résolution de continuer la guerre à outrance.

Cette conduite du Gouvernement du Pérou, incompréhensible du moment que la Bolivie avait été la seule cause de la guerre, décida le Chili à équiper une formidable expédition contre la capitale péruvienne, entreprise qui fut réalisée avec autant de rapidité que d'adresse par le Ministre de la Guerre, *M. J. F. Vergara.*

La mobilisation des forces qui devaient mener cette troisième et dernière campagne, commença au mois de novembre 1880; il y avait déjà à Tacna et Arica une armée de 25.000 hommes divisée en trois corps, sous le commandement en chef du Général *Baquedano.* Or, le transport de cette armée avec les armes, les vivres, les ambulances, les chevaux et tout ce qui était nécessaire pour une si grande entreprise, demandait un travail colossal, une parfaite organisation de l'armée et de l'escadre ainsi que de tout le service administratif de la République. Mais, le jour arrivé de se mettre en campagne, rien ne manquait, parce que les autorités ci-

viles avaient préparé, inspirées d'un rare esprit de prévision et de persévérance, jusqu'au moindre détail de l'expédition, prouvant en cette occasion que la paix intérieure dont le Chili avait joui durant tant d'années, lui donnait un remarquable avantage sur ses ennemis, puis il avait un Gouvernement stable et capable de diriger méthodiquement les opérations militaires.

Il fallait bien compter avec ces éléments pour la guerre, car les péruviens, exaspérés par les défaites qu'ils avaient subies, et comprenant que dans la nouvelle campagne allait se jouer l'avenir de leur Patrie, s'occupèrent avec empressement à mettre Lima en état de défense. Cette œuvre fut présidée par le Dictacteur *Nicolas de Piérola*, homme d'une énergie extraordinaire qui semblait destiné à sauver le Pérou et le réhabiliter devant l'Amérique et le monde entier.

En vérité, Piérola fit tout ce qu'il était humainement possible de faire pour résister à l'armée chilienne. Il mit sous les armes 26.000 soldats de ligne et 18.000 de réserve ; acquit les armes et munitions nécessaires pour soutenir une lutte prolongée ; bâtit deux longues lignes de fortifications et les dota d'une puissante artillerie. La grandeur de ces œuvres de défense inspirait aux péruviens une confiance si absolue dans la victoire, qu'ils croyaient impossible que les chiliens eussent même la hardiesse d'intenter une attaque contre la ville de Lima.

Cependant, l'armée chilienne, transportée par une

flotte importante, composée de navires de guerre et de petites embarcations, débarqua au Sud du Callao le 21 décembre 1880, et à l'aube du 13 janvier suivant, attaqua de front l'armée péruvienne, bien retranchée derrière sa première ligne de fortifications. Il en advint de même qu'à la bataille de Tacna, les soldats du Chili firent plus avec leur courage que les soldats du Pérou avec leurs retranchements, et, à midi, ils avaient déjà conquis une splendide victoire, les chefs et officiers ayant rivalisé de valeur avec les soldats, obéissant les uns et les autres à l'inspiration du plus ardent patriotisme, tous défièrent le danger et avancèrent, laissant le champ jonché de morts et de blessés, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à planter le drapeau du Chili sur les mêmes forteresses où quelques heures avant flottait celui du Pérou. Dans cette bataille, connue sous le nom de *Chorillos*, 800 chiliens morts et 2.600 blessés, ainsi que 5.000 morts, 4.000 blessés de l'armée péruvienne restèrent sur le terrain et 2.000 hommes furent faits prisonniers.

Les représentants des nations neutres entreprirent des négociations de paix le lendemain de ce triomphe du Chili, qu'on aurait dû considérer décisif ; mais le résultat des conférences n'ayant pas été satisfaisant, le 15 janvier à deux heures du soir, les hostilités reprirent entre les armées belligérantes, et après quatre heures de lutte, l'armée chilienne s'empara de la deuxième ligne de fortifications. Alors, le Dictateur *Piérola*, accompagné d'un pe-

tit nombre de chefs et officiers, se retira à l'intérieur du pays, mais son armée, entièrement défaite dans les deux batailles, se dispersa en désordre. Dans la dernière, appelée de *Miraflores*, l'armée chilienne eût 500 morts et 1.625 blessés, tandis que les uns et les autres dans l'armée péruvienne surpassèrent le nombre de 3.000.

Le 1er janvier, une division de 4.000 soldats d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie, sous les ordres du Général *Cornelio Saavedra*, entra dans la capitale du Pérou, qui était restée à discrétion de l'armée chilienne. Il eut à rétablir l'ordre, troublé par les troupes péruviennes fugitives et par la populace qui saccageait les maisons, ainsi que les établissements commerciaux.

La guerre était terminée, et les vainqueurs si terribles dans les batailles, devinrent les gardiens fidèles de la vie et des propriétés des habitants de la capitale ennemie.

Le général Baquedano avec la plus grande partie de l'armée retourna au Chili deux mois plus tard. Il fut reçu à Valparaiso et à Santiago au milieu de fêtes splendides, où le peuple l'acclama comme sauveur de la Patrie; tandis que M. Vergara, Ministre de la Guerre, resta quelque temps à Lima en attendant que les péruviens constituassent un gouvernement pour négocier la paix. Mais tant de désastres avaient affaibli et désorganisé le Pérou à tel point, qu'il n'y avait dans ce moment aucun citoyen capable d'assumer la responsabilité de réor-

ganiser le pays sur le terrain de la politique et de l'administration, tout-à-fait indispensable pour arriver à la paix définitive. Le gouvernement chilien fut forcé pour cette raison de prolonger indéfiniment l'occupation de Lima par l'armée victorieuse, qui fut mise sous le commandement de l'Amiral *Patrice Linch*.

Ce chef, si renommé pendant la guerre du Pacifique, sut mériter l'applaudissement général par la prudence qui le guida dans l'administration du territoire péruvien soumis à son autorité, car il maintint la discipline la plus sévère dans l'armée et protégea les habitants pacifiques du pays, arrivant par ces moyens à adoucir les maux naturels de la guerre sans affaiblir l'autorité dont il était investi. Il resta à Lima jusqu'au mois d'avril 1884, date de la ratification du traité de paix entre le Chili et le Pérou.

Quant à la Bolivie, on signa plus tard un simple pacte de trêve, qui est encore en vigueur.

Entre les citoyens qui méritent l'éternelle gratitude du Chili en raison de leurs efforts pour le triomphe dans la guerre du Pacifique, qui assura sa gloire et sa prospérité, il est juste de compter au premier rang le Président de la République *Amiral Pinto*, qui supportait l'énorme responsabilité de la direction de la guerre. Pour apprécier à sa véritable valeur sa conduite en une situation si grave, il faudrait connaître sa correspondance privée avec le Ministre de la guerre pendant la campagne. Dans ces lettres on verrait qu'il étudiait personnellement

tous les problèmes et tous les détails du service militaire, que son conseil était toujours le plus sage et que sa tranquillité d'esprit ne fut jamais troublée ni par les triomphes ni par les revers.

Dans le gouvernement intérieur de la République sa conduite ne fut pas moins prudente et patriotique, parce que son intelligence était si bien cultivée par l'étude, son caractère avait une fermeté si nette dans l'accomplissement du devoir, ses habitudes étaient si dignes, ses goûts si modérés, sa conscience si droite et si pure, qu'on pourrait le présenter comme un modèle de vertus publiques et privées.

M. Anibal Pinto avait complété son éducation en France, où il n'était pas venu comme touriste à la recherche du plaisir, mais bien comme un élève désireux d'apprendre. Depuis l'enfance il eut le goût de la lecture, on peut dire que ce fut en lui un amour exagéré, car il sacrifiait tout à la satisfaction de recevoir et de lire un bon livre.

On a conservé plusieurs notes écrites par M. Pinto dans les rares loisirs que lui laissait la Présidence, et elles contiennent une collection de nouvelles et de remarques du plus grand intérêt sur les événements de son époque. Ses jugements intimes sur les personnes et les choses y sont consignées avec la franchise propre à l'homme qui a toujours respecté la vérité.

Aux derniers jours de 1880 les partis politiques se préparaient pour l'élection du successeur de Pinto, car la coutume établie au Chili depuis long-

temps permettait au président d'intervenir dans les élections pour faire triompher un candidat de son choix. Cette coutume était adoptée par les citoyens mêmes qui avaient le droit d'élire, plusieurs de ceux-ci n'attendaient pas l'avis spontané du président à cet égard, mais ils le priaient d'avance de désigner la personne qu'il désirait comme successeur, persuadés que cela n'était point contraire aux lois de la République.

Anibal Pinto résolut dès le premier moment de ne pas intervenir dans l'élection du président qui devait le remplacer, et il persévéra dans cette résolution malgré les efforts de quelques politiciens qui tâchèrent de l'écarter du bon chemin. A ce sujet il écrivit ce qui suit :

« Plusieurs citoyens viennent me demander de donner mon opinion sur les candidats à la future présidence du pays.

« Ils me font observer que l'abstention absolue du président dans cette affaire conduit à l'anarchie des partis et que je ne devrais pas m'abstenir d'indiquer le nom de la personne qui me semble la plus digne et la mieux préparée pour occuper après moi, la première magistrature.

« Il est curieux de remarquer que, parmi les hommes qui me prient de désigner le futur président, je reconnaisse les mêmes que j'ai entendus au Congrès et dans les meetings déclamer et protester vivement contre l'intervention électorale des gouvernants.

« Il est vrai qu'on remarque une espèce d'anarchie dans le parti libéral à l'égard de l'élection d'un candidat, parce qu'on ne connaît pas mon opinion; mais cette situation passera aussitôt que tout le monde sera convaincu que je tiens sincèrement à ne prendre aucune part à l'élection de mon successeur.

« J'ai pris cette résolution et ne suis pas prêt à en faire une plaisanterie encore moins quand je crois très convenable de faire l'essai d'une élection libre de toute influence officielle ».

En maintes occasions des emplois pour lesquels il fallait nommer des citoyens compétents se trouvèrent vacants.

Le Président Pinto n'hésita pas à proposer au Ministre des hommes qui étaient ses ennemis personnels, mais qui possédaient cependant toutes les conditions demandées pour bien remplir ces emplois. C'est un bel exemple de sagesse administrative, et de noblesse de cœur.

CHAPITRE XLVII

Le Président Santa Maria

Pour remplacer Anibal Pinto il y eut deux candidats qui se partagèrent l'opinion du peuple, le général *Baquedano*, le glorieux triomphateur dans la récente guerre du Pacifique, et *M. Domingo Santa-Maria*, simple citoyen de la République.

Au scrutin le peuple chilien donna un bel exemple de sagesse républicaine, car celui qui monta les échelons du Capitole ne fut pas le soldat qui, comme commandant en chef de l'armée victorieuse, venait de se couronner de lauriers, mais le modeste homme-de-lettres, l'illustre *Domingo Santa-Maria.*

A ce président incomba la tâche de négocier la paix avec la République du Pérou, tâche ardue pour bien des raisons, et principalement parce que plusieurs chefs péruviens qui commandaient les troupes dans l'intérieur, empêchaient la constitution d'un gouvernement national, indispensable pour signer la paix.

Une fois ces chefs vaincus par le général Linch, on parvint à organiser, au mois d'août 1883, un gouvernement présidé par le général *Iglesias*, et en octobre on signa le traité de paix que les Congrès des deux nations rectifièrent en avril de 1884. En vertu de ce pacte, le Pérou céda au Chili, sans conditions, toute la province de *Tarapaca*; il fut convenu que les territoires de *Tacna* et *Arica* resteraient soumis aux autorités chiliennes pendant dix ans, au bout desquels leurs habitants décideraient par moyen d'un plébiscite la nationalité de leur préférence. Par suite de ce traité, l'armée chilienne qui occupait Lima, le Callao et quelques autres villes du Pérou, retourna à Valparaiso, laissant le pays ennemi libre des inévitables calamités de la guerre.

Le gouvernement de la Bolivie envoya des représentants à Santiago pour sceller le traité de trêve, d'après lequel le Chili occuperait toute la côte bolivienne jusqu'à ce qu'un pacte de paix définitive soit conclu.

Le président Santa Maria, au commencement de sa période gouvernementale, approuva aussi un traité de limites entre le Chili et la République Argentine, d'après lequel on reconnut que la Cordillère des Andes était la ligne de división naturelle et légale entre les deux pays, selon le principe du *divortium acquarum;* que le détroit de Magellan était chilien; que la Patagonie était argentine; et que la Terre de Feu appartenait aux deux nations,

avec une convention ultérieure de leurs frontières respectives.

Par suite de la guerre du Pacifique, la République du Chili devint très riche parce que la province de Tarapaca exporte par an quelques trillions de kilogrammes de salpêtre qui produit à l'Etat une rente extraordinaire. Avec cette richesse, le gouvernement acquitta sans délai les dépenses de la guerre, construisit plusieurs chemins de fer et bâtit de nombreux édifices publics. On augmenta aussi raisonnablement les appointements de presque tous les employés et on créa même de nouveaux emplois qui étaient nécessaires dans l'administration.

Le Président *Santa Maria* fut combattu systématiquement par le parti conservateur et même par beaucoup de libéraux, opposition qui lui fit commettre quelques erreurs dans la politique gouvernementale, comme celle d'intervenir dans les élections des sénateurs et députés du Congrès, pour s'assurer l'appui de la majorité et conjurer ainsi le danger de ne pouvoir gouverner paisiblement selon la Constitution.

Malgré ces difficultés, il fit sanctionner deux lois que la civilisation du Chili demandait depuis longtemps, celle de l'enregistrement et celle du mariage civil, qui sont à présent semblables à celles qui règnent dans presque tous les pays européens. Tant il est vrai qu'où la famille est honnête la Patrie est illustre, ces lois ont apporté plus de garanties et plus de bonheur au vertueux foyer chilien.

CHAPITRE XLVIII

Le Président Balmaceda

Aux élections faites pour remplacer le président Santa Maria, fut nommé *Joseph Emmanuel Balmaceda,* premier magistrat du Chili, qui, par suite, prit possession de la présidence le 18 septembre 1886.

Son premier acte fut de nommer un ministère comptant dans son sein quelques-uns des adversaires de son élection, mais qui cependant appartenaient comme lui au parti libéral. Cette conduite prouva qu'il désirait l'union de tous les libéraux, alors divisés, ainsi que la réorganisation du parti antagoniste, le conservateur, dans l'opposition. Tous les gouvernants qui souhaitent à leur patrie une marche progressive vers le perfectionnement indéfini, tâchent de placer les deux forces sociales l'une en face de l'autre, pour conserver l'équilibre de l'Etat, car c'est du choc des idées que jaillit la lumière.

Balmaceda, croyant qu'il avait assuré par ce moyen la tranquillité de son administration, s'occupa de l'exécution de grands travaux publics pour employer les capitaux de la rente que le gouvernement touchait des salpêtres de Tarapaca et aussi pour donner aux classes laborieuses du peuple de nouvelles sources de richesse qui augmenteraient leur bien-être. Il dépensa plus de cent millions à la construction de plusieurs voies ferrées dans les provinces du centre et du sud; bâtit de nombreux édifices spéciaux pour les écoles et collèges dans presque toutes les villes de la République; fit la colossale canalisation du Mapocho, la grande rivière qui traverse Santiago; ordonna la construction en Europe du puissant cuirassé, *Capitaine Prat,* des croiseurs *Président Errazurriz* et *Président Pinto* et des torpilleurs *Amiral Condell* et *Amiral Linch;* continua les travaux de la grande digue de Talcahuano; renouvela l'armement des troupes, faisant l'achat de fusils modernes et de canons récemment inventés en Europe.

L'archidiocèse de Santiago était vacant depuis la mort de *Mgr Valdivieso*, en 1878, cette longue vacation étant due à quelques différends entre le Vatican et le gouvernement du Chili, sur la désignation du nouvel archevêque. Le président Balmaceda aplanit cette difficulté en 1888, proposant au Pape l'ancien gouverneur ecclésiastique de Valparaiso, *Mgr Mariano Casanova,* candidat qui fut accepté par le Saint-Père. Ce digne prêtre,

actuel archevêque de Santiago, a su s'attirer le respect le plus sincère de la société chilienne, non seulement en raison de ses vertus sacerdotales, mais aussi à cause de ses services en faveur de la concorde entre les partis politiques et de la conservation de la paix internationale.

Malheureusement, la paix intérieure, si indispensable pour le succès d'un bon gouvernement, ne fut pas de longue durée. Le président commit l'erreur d'intervenir aux élections des sénateurs et députés pour s'assurer une majorité favorable au Congrès de 1888, et pour parvenir à ce but, il fit appuyer par les autorités influentes les candidats qui étaient alors ses amis, mais bientôt il éprouva l'amère déception de voir que ces mêmes amis, à peu d'exception près, devinrent ses adversaires l'année suivante.

Depuis ce moment, la politique parlementaire fut agitée d'ardentes passions, qui menaçaient de précipiter le pays dans l'abîme d'une guerre civile. Plusieurs membres des deux partis antagonistes formèrent une alliance pour demander que le président ne gouvernât qu'avec des ministres acceptés par la majorité du Congrès. Balmaceda soutint que la Constitution lui donnait la faculté de nommer les ministres à son choix, sans se soumettre au Congrès et encore moins aux partis.

Vers la fin de la période présidentielle de ce magistrat, si dévoué au bonheur de sa Patrie, l'alliance libérale conservatrice arriva, dans le chemin de l'opposition, à l'extrémité d'attribuer à Balmaceda

l'intention d'imposer comme son successeur un de ses amis personnels, ce qui n'était qu'un prétexte pour faire prévaloir leur hostilité dans le sein du Parlement, dont la majorité refusa au Gouvernement le droit de toucher les contributions qui forment le Trésor national. Balmaceda restait ainsi dans l'impossibilité de gouverner, puisqu'il manquait de ressources pour solder les dépenses de l'Administration.

Par l'entremise patriotique de l'Archevêque de Santiago, Mgr Casanova, on parvint à un accord entre le Président et l'alliance par lequel le Congrès, approuvait la loi de contributions et Balmaceda nomma alors un Ministère accepté par les deux Chambres.

Cet accord rétablit immédiatement la tranquillité ; mais, malheureusement, le nouveau cabinet ne réussit point à calmer les passions exaltées, et au bout de quelques jours les ministres présentèrent leur démission, se trouvant impuissants pour dominer la situation.

Un autre Ministère fut nommé sans consulter la Majorité du Congrès, Balmaceda s'abstint de convoquer celui-ci aux séances extraordinaires, pour voter le Budget de l'année fiscale qui allait commencer.

En conséquence, le 1er janvier 1891, le Gouvernement déclara dans le *Journal Officiel* que pour cette année, le Budget serait le même que celui de l'année antérieure.

Dans ces circonstances, le Vice-Président du Sénat, *Waldo Silva* et le Président de la Chambre des Députés, *Ramon Barros Luco*, méconnaissant l'autorité du Président de la République, nommèrent le Capitaine de vaisseau *Georges Mont*, Commandant en chef de l'Escadre Nationale, et s'embarquèrent à Valparaiso sur le croiseur *Blanco Encalada.*

La nouvelle du soulèvement de l'escadre mit en alarme toutes les villes et villages du Chili, parce que l'on comprit que la République se précipitait dans une guerre civile épouvantable qui allait produire les plus tristes résultats. Le Président Balmaceda, forcé par des circonstances aussi exceptionnelles, assura le Pouvoir Dictatorial, déclarant traîtres à la Patrie les chefs des bâtiments soulevés et organisa de suite une armée de 40.000 soldats, tandis que l'Escadre prenait la mer et, après plusieurs combats, s'empara de la province de Tarapaca, où les représentants du Congrès constituèrent un *Comité de Gouvernement* pour diriger la guerre.

Ce Comité organisa une armée de 10.000 hommes, qui, débarquée à *Concon*, se battit le lendemain avec les troupes qui gardaient Valparaiso et remportait la victoire, de même qu'une semaine plus tard, dans un combat livré à *La Placilla.* Ces deux triomphes de la révolution produisirent la chute du Président Balmaceda.

La nuit où celui-ci reçut la nouvelle de la der-

nière défaite de ses troupes, il abandonna le Palais de la Monnaie et chercha un refuge chez *M. Joseph E. Uriburu*, Ministre Plénipotentiaire de la République Argentine, asile inviolable où il resta caché jusqu'au 19 septembre.

L'armée révolutionnaire entra immédiatement à Santiago, tandis que le Comité de Gouvernement rendait un arrêté convoquant le peuple aux élections des Sénateurs, des Députés et du Président de la République.

Pendant ce temps, Balmaceda restait dans la maison du Ministre Argentin, mais les rumeurs de la ville arrivèrent un jour à ses oreilles, et quand il apprit que le peuple chilien sympathisait avec les vainqueurs en le surnommant tyran et bourreau de la Patrie, sa douleur ne connut plus de bornes. Pour se mettre à couvert des persécutions, il aurait pu se déguiser et traverser la Cordillère, comme beaucoup de ses amis avaient fait. Il eut aussi l'idée de se rendre au Comité de Gouvernement pour être jugé selon la Constitution et les lois, mais il réfléchit que c'était une illusion d'espérer justice de ses adversaires.

Ne voulant donc pas s'enfuir sous un déguisement, ce qu'il considérait impropre de la dignité d'un Président, ni se livrer à ses ennemis, Balmaceda prit tranquillement la résolution de mourir, attendant seulement pour la réaliser le jour où s'accomplirait sa période constitutionnelle de Président du Chili. A l'aube du 19 septembre 1891, il s'ha-

billa de noir, fit personnellement le ménage de sa chambre, écrivit une lettre au Ministre Argentin qu'il joignit, sur la table, à d'autres lettres écrites depuis la veille à plusieurs personnes de sa famille et de ses amis, chargea ensuite son revolver et se couchant sur son lit, appuya le canon de son arme sur sa tempe droite et fit feu. La mort fut instantanée ; triste fin d'un magistrat qui était encore fort capable de rendre bien des services à son pays, et triste condition, celle du genre humain, puisque c'est seulement à présent, quand les années ont refroidi les passions qui lui montrèrent la tombe comme seule espérance, comme unique chemin de justice, que ses concitoyens, sans exception, ont soulevé le voile de l'erreur et de la haine, pour le bénir comme un des plus grands serviteurs de la Patrie !

Au cadavre de cet illustre homme d'Etat il faut ajouter ceux des dix mille chiliens qui restèrent sur les champs de bataille, après s'être battus contre leurs frères comme de féroces ennemis. Il est difficile de se faire une idée des pertes que le Chili subit par conséquences de la guerre de 1891. Le croiseur *Blanco Encalada* fut coulé à pic dans le port de *Caldera*, avec trois cents hommes d'équipage, par une torpille lancée de l'*Amiral Linch;* les dépenses faites par le Gouvernement et par le Comité durant la révolution, montèrent à plus de deux cents millions de francs.

Heureusement, tous ces maux n'ont pas été

inutiles, car cette terrible expérience a fait comprendre au peuple chilien qu'il faut résoudre par la raison, et jamais par la violence, tous les problèmes de la politique et de l'Administration.

Le Capitaine de vaisseau *Georges Mont*, Chef militaire de la Révolution, fut nommé Vice-Amiral et élu Président de la République, poste qu'il occupa jusqu'au 18 septembre 1896. N'appartenant à aucun des partis, il put rester neutre au milieu de leurs luttes.

Il fit aussi de son mieux pour augmenter le pouvoir naval du pays, achetant le croiseur *O'Higgins* et les nouveaux cuirassés *Blanco Encalada, Esmeralda* et *Zenteno.*

La fin de la période s'approchant, il garantit au peuple l'entière liberté de vote dont le résultat fut l'élection d'un des plus honorables citoyens. *Federico Errazuriz*, fils de l'ancien Président du même nom, circonstance qui eut une grande influence pour sa victoire sur la candidature d'un autre citoyen, favorisé depuis bien des années par la sympathie générale du pays, le renommé patricien *Vincent Reyes*, qui, en raison de ses vertus républicaines, mérite le respect unanime de ses concitoyens.

CHAPITRE XLIX

La question de limites

Le nouveau Président fut combattu sans trêve par presque toute la presse, à laquelle il laissa une absolue liberté. Mais la censure quotidienne des journaux adversaires ne l'empêcha pas de se dévouer à la question qui demandait alors la plus vive attention du Gouvernement; c'est-à-dire le litige des limites avec la République Argentine.

Lorsque les colonies espagnoles d'Amérique se constituèrent en nations indépendantes, elles gardèrent comme frontières de leurs territoires respectifs les mêmes que les rois d'Espagne avaient désignées à chacun de leurs anciens domaines. Or, dans le droit public des nouveaux états ce principe est connu sous le nom de *uti-possidetis de 1810*, avec lequel on détermine l'étendue territoriale qu'elles avaient au moment de la proclation de leur émancipation.

Ce principe fut aussi sanctionné dans un pacte signé par le Congrès International réuni à Lima en 1848, où étaient représentées les Républiques du Pérou, de la Bolivie, du Chili, de la Nouvelle Grenade (à présent Colombie) et de l'Equateur. On y statua d'ailleurs que désormais la délimitation des frontières entre ces divers états se ferait en recherchant les divisions naturelles marquées par le *divortium aquarum* ou le *thalweg* des rivières; et que, dans les cas où les gouvernements ou leurs délégués ne pourraient parvenir à un accord, ils seraient obligés de soumettre les différends à l'arbitrage d'une puissance amie.

Jadis on croyait que ces règles seraient toujours assez claires et concrètes pour résoudre tous les doutes et difficultés, et que par conséquent la démarcation de frontières ne donnerait jamais lieu à des complications ni à des disputes entre les républiques naissantes.

Mais malheureusement les souverains espagnols, dans leur rôle de maîtres absolus de ces vastes territoires qui n'étaient pas tout-à-fait explorés, n'avaient pas eu le soin de fixer avec une précision correcte les limites des vice-royaumes, capitanies générales et présidences qui divisaient leurs domaines d'outre-mer, ou plutôt ils l'avaient fait d'une façon très vague. Le résultat de cette négligence des rois d'Espagne fût que chacun des nouveaux états eut à soutenir une question de frontière avec les Etats voisins ; et bien qu'ils invoquassent tous

l'*uti-possidetis de 1810*, ce principe ne suffit point, par les dites raisons à résoudre les litiges. La longue dispute entre le Chili et la République Argentine en est une confirmation.

Les représentants des deux pays s'efforcèrent pendant bien des années de se maintenir sur le terrain de la confraternité pour établir, conformément à la raison et à l'équité, leurs respectives frontières à travers la Cordillère des Andes et les régions incultes de la Patagonie et de la Terre-de-Feu, et dans ce but ils parvinrent à signer un traîté, le 23 juillet 1881, qui résolvait définitivement, du moins on aurait pu le croire, jusqu'à la moindre difficulté.

Cependant, quelques années plus tard les passions des partis politiques trouvèrent encore des prétextes pour renouveler la dispute, et dernièrement le criterium de la presse et de quelques politiciens argentins semblait tout-à-fait égaré, car il est incroyable qu'un pays dont les terres forment presque un continent, où chaque province a une plus grande étendue qu'un royaume européen, dispute un hectare de terrain, inexploré encore, à un voisin comme le Chili, enfermé par la Cordillère des Andes et par le Pacifique dans un étroit espace formé par les évolutions géologiques de la terre.

Heureusement, lorsque le monde entier attendait d'un moment à l'autre l'éclat d'une guerre épouvantable entre les deux pays, qui avaient dépensé plusieurs millions dans l'achat de grands vaisseaux

d'armes et de munitions suffisantes pour faire sauter et disparaître de la surface terrestre les hauts sommets des Andes, les gouvern ents chiliens et argentins eurent le bon sens de se mettre d'accord pour soumettre la question au jugement arbitral de S. M. le Roi d'Angleterre :

Le Président Errazuriz n'eut pas la satisfaction d'en connaître le résultat, car, atteint d'une maladie incurable il mourut le 12 juillet 1901 sans avoir accompli sa période constitutionnelle.

Le Ministre de l'Intérieur, *Anibal Zañartu*, chargé par intérim du Pouvoir présida les élections, où fut nommé Président de la République, l'honorable avocat *Germain Riesco*.

CHAPITRE L

Le Chili d'aujourd'hui

Depuis le premier jour de son gouvernement, 18 septembre 1901, le Président Riesco s'est distingué par la prudence, l'énergie et la sagesse dans l'exercice de ses hautes fonctions. Il appartient à ce genre d'hommes qui aiment à employer *la suavité dans les moyens et la fermeté dans le but.* Il n'a pas l'habitude de parler beaucoup probablement parce qu'il pense, comme Franklin, que dans la conversation on apprend davantage par ce que l'on écoute que par ce que l'on dit.

Avec ces qualités d'intelligence et de caractère, le Président Riesco, on le voit lorsqu'on a l'honneur de le traiter, ne se sent jamais troublé par la vanité, c'est un grand mérite, car l'élévation à un poste aussi important éveille dans les esprits médiocres, le désir de faire ostentation de leur autorité. On *retrouve en lui* au Palais de la Monnaie le même

humble citoyen qu'il était dans son étude d'avocat; il ne se considère pas comme le premier ayant le droit de commander mais comme le premier ayant le devoir d'obéir aux lois dans le service du peuple. Depuis la chute du Président Balmaceda, le Congrès, sous prétexte d'établir le système parlementaire, s'est emparé, comme en France, d'un pouvoir qui surpasse les limites tracées par la Constitution.

L'exagération de ce pouvoir est à présent le seul danger qui pourrait menacer la marche tranquille et progressive du Chili vers un brillant avenir, mais il faut compter sur l'intelligence du Président Riesco, sur le patriotisme des partis politiques et sur l'expérience du peuple chilien et espérer une réforme qui garantisse l'équilibre de l'Etat par l'harmonie des pouvoirs et au milieu du libre développement de toutes les idées.

La situation du pays est aujourd'hui des plus propices pour perfectionner ses institutions, puisque tous les efforts des classes dirigeantes peuvent tendre à ce but, la paix extérieure ayant été assurée par la sentence arbitrale du Roi d'Angleterre, que voici :

Londres, le 20 Novembre 1902.

A la requête de la République Argentine et de la République du Chili, et en vertu d'un accord souscrit le 17 avril 1896 par leurs représentants respectifs a été convenu et arrêté ce qui suit :

Que s'il subvenait quelques difficultés entre leurs

experts concernant la ligne de démarcation de frontières qui doit être tracée entre les deux états conformément au Traité de 1881 et au Protocole de 1893, et si les dites difficultés ne pouvaient être réglées amiablement par un accord entre les deux gouvernements, elles seraient soumises à la décision du gouvernement de S. M. Britannique;

Attendu que les susdites difficultés étant survenues, furent soumises au gouvernement de S. M. Britannique;

Attendu que le Tribunal ayant été nommé pour examiner et considérer les difficultés qui avaient été suscitées, Nous a informé et soumis, après avoir examiné le terrain au moyen d'une Commission désignée à cet effet et après mûre délibération, ses opinions et recommandations à Notre considération :

Nous, Edouard, par la grâce de Dieu Roi du Royaume Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande et des Domaines Britanniques d'Outre-Mer, Défenseur de la Foi, Empereur des Indes, etc., etc.

Nous sommes arrivés aux décisions suivantes sur les questions en litige qui ont été soumises à notre arbitrage, savoir :

1° La région du *Paso de San Francisco;*

2° La *Hoya du Gran Lacar*,

3° La région qui s'étend depuis le voisinage du *Lac Nehuelhuapi* jusqu'à celui du lac *Viedma;*

4° La région adjacente au *seno de la ultima Esperanza.*

ARTICLE PREMIER

La limite de la région du *Paso de San Francisco* sera formée par la ligne de la division des eaux, qui s'étend depuis la borne érigée déjà à cet endroit jusqu'au sommet de la montagne appelée des *Trois Croix*.

ARTICLE II

La *Hoya du Lac Lacar* est adjugée à la République Argentine.

ARTICLE III

Depuis le *Paso Perez Rosales*, voisin de la partie nord du lac *Nehuelhuapi*, jusqu'aux alentours du lac *Viedma*, la limite passera par le mont *Tronador*, et de là continuera jusqu'au fleuve *Palena* par les lignes divisoires des eaux déterminées par certains points obligatoires que Nous avons fixés sur les fleuves *Manso, Puelo, Felaleufu* et *Palena;* adjugeant à l'Argentine les bassins supérieurs de ces fleuves, au-dessus des points que Nous avons fixés, y compris les vallées de *Villegas, Nuevo, Cholila, Colonia* 16 *de octubre*, *Frio, Huemales* et *Corcovado;* et au Chili les bassins inférieurs au-dessus des points susnommés.

Depuis le point fixé sur le fleuve *Palena*, la limite suivra le fleuve *Encuentro* jusqu'au pic appelé *Virgen*, et de là jusqu'à la ligne que Nous avons fixée, traversant le lac *General Paz*, de là,

par la ligne de division des eaux déterminée par le point que Nous avons fixé sur le fleuve *Pico ;* d'où elle remontera jusqu'à la ligne de division principale des eaux du Continent sud-américain sur le plateau *Baguales,* et suivra cette ligne jusqu'au sommet localement connu sous le nom de *La Calera.* De ce point, la limite suivra certains affluents du fleuve *Simpson* que Nous avons désignés, jusqu'à toucher au pic appelé *Ap Iwan*, d'où elle suivra la division des eaux déterminée par le point que Nous avons fixé sur un promontoire de la côte nord du lac *Buenos-Ayres.* Le bassin supérieur du lac *Pico* est ainsi adjugé à l'Argentine et le bassin inférieur au Chili. Tout le bassin du fleuve *Cisnes* (ou Frias), est adjugé au Chili, de même que tout le bassin du *Aisen*, à l'exception d'un endroit, à la naissance du bras méridional de ce fleuve, comprenant un établissement appelé *Koslowsky,* qui est adjugé à l'Argentine.

La continuation ultérieure de la limite est déterminée par les lignes que Nous avons fixées à travers des lacs *Buenos-Aires, Pueyrredon* (ou *Cochrane*) et *San Martin,* lesquelles lignes servent à assigner au Chili les parties occidentales des lits de ces lacs et les parties orientales à l'Argentine, les cordons divisoires comprenant les pics élevés connus sous le nom de monts *San Lorenzo* et *Fitzroy.*

Depuis le mont *Fitzroy* jusqu'au mont *Stokes,* la ligne de frontière a été précédemment déterminée.

ARTICLE IV

A partir des alentours du mont *Stokes* jusqu'au parallèle 52° de latitude sud, la limite suivra premièrement la division continentale des eaux déterminée par la *Sierra Baguales* en se séparant de la dernière pour prendre la direction du sud à travers le fleuve *Vizcachas* jusqu'à la *Sierra Cazador ;* à l'extrémité sud-est de ce cordon, la limite traverse le fleuve *Guillermo* et vient rejoindre la division continentale des eaux à l'orient du mont *Solitario*, en le suivant jusqu'au parallèle 52° de latitude sud, à partir d'où la frontière a déjà été fixée d'un commun accord entre les deux Etats.

ARTICLE V

Une définition plus détaillée de la ligne frontière se trouvera dans le rapport qui Nous a été soumis par Notre Tribunal, et sur les cartes fournies par les Experts de la République Argentine et du Chili, sur lesquelles cartes la limite que Nous avons décidée a été tracée par les membres de Notre Tribunal et avec Notre approbation.

Fait en triple, avec Notre signature et Notre sceau, en Notre Cour de Saint-James, le 20 novembre 1902, la deuxième année de Notre règne.

(Signé) EDOUARD, R. I.

Cette sentence, très bien reçue par l'opinion publique des deux pays, est la fin heureuse de la

longue dispute qui, depuis l'an 1843, les avait mis plusieurs fois sur le point de s'entre-tuer dans une effrayante hécatombe, eux qui, comme frères, firent ensemble tant de sacrifices dans la glorieuse épopée de l'Indépendance.

Dans le but d'équilibrer la puissance de leurs forces navales le Chili et la République Argentine ont agréé une convention d'après laquelle l'Escadre chilienne se compose des navires suivants : 9 croiseurs, dont les principaux sont l'*O'Higgins*, de 8.500 tonneaux; le *Capitan-Prat*, de 6.966; la *Esmeralda*, de 7.030; le *Cochrane*, de 3.550. A ces navires de combat, plus ou moins blindés en acier, viennent s'ajouter : 3 croiseurs-torpilleurs, 4 chasse-torpilleurs, 2 canonnières, 7 torpilleurs de haute-mer et 7 pour la défense des ports. Il y a en outre, plusieurs embarcations de transports à vapeur et un vaisseau-école de récente construction. La plus grande partie de cette escadre est sortie des chantiers français.

Quant au personnel de la marine de guerre, il compte 3.794 hommes d'équipage, sous le commandement en chef du *Vice-Amiral Georges Mont*, ex-Président de la République; tandis que l'armée permanente est forte de 15.000 soldats environ, et au cas de guerre cet effectif peut s'élever facilement à 150.000 hommes au bout de quinze jours.

Mais, heureusement, le problème des limites ayant trouvé sa solution, et puisqu'il y a de nom-

breux motifs pour espérer que le bon sens des habitants des provinces de *Tacna* et *Arica* les décidera à faire partie pour toujours d'une nation qui sait leur garantir la liberté, l'ordre et le progrès, on peut dire que ces forces militaires resteront inutiles et que le Chili s'adonnera tranquille au développement de sa grandeur, reconnu désormais par l'Histoire comme la Rome Moderne de l'Amérique du Sud, mais une Rome sans décadence, car on est en droit d'espérer de ses gouvernants de l'Avenir, le caractère, l'intelligence et la philosophie nécessaires pour suivre le noble exemple du Président Riesco.

Puisse l'Esprit Supérieur et mystérieux qui dirige la destinée des peuples les inspirer du génie de leurs ancêtres pour maintenir la République du Chili à la tête de ses sœurs de l'Amérique Latine, en traçant à son horizon en caractères lumineux ce mot magique de la Civilisation et du Progrès :

Excelsior !

FIN

TABLE DES MATIÈRES



TABLE DE MATIÈRES

Paris. — Imprimerie Louis Bellenand

R. Areṣtigueta Montero

HISTOIRE

D'UN

GRAND PEUPLE



PARIS
IMPRIMERIE LOUIS BELLENAND

1903



